
- PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



LA DUCHESSE DE LAUZUN.

COMTESSE D'ASH.

LA DUCHESSE
DE LAUZUN

1





PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.



I

J'ai résolu d'écrire ma vie, non pas tant à cause de moi que pour les gens dont je suis entourée. Je suis une pauvre femme, vouée à la douleur et à l'injustice, obligée de cacher soigneusement ma pensée et mes émotions, car personne n'a pu les comprendre parmi ceux que je vois. J'ai besoin, une fois, de

parler à cœur ouvert, sans craindre d'indiscrétions; j'ai besoin de me confier à ce papier, à défaut d'un ami, car, hélas! je n'ai pas d'amis.

Non que je n'aie désiré en avoir, non que quelques bonnes âmes n'aient eu envie de m'aimer aussi; mais dans la position que j'ai occupée, avec une existence telle que la mienne, les amis sont impossibles, on le verra bien.

Cependant j'ai beaucoup vu, j'ai su quantité des choses. L'homme que j'ai épousé est un héros de roman; il a continué *sur* moi ses expériences romanesques, et n'a pas voulu que j'y échappasse. Je lui pardonne, je lui ai pardonné à son lit de mort, mais je ne puis oublier.

Je suis la seconde fille du maréchal duc de Lorge, de la maison de Duras, et de mademoiselle Frémont, fille du garde du trésor royal, sous M. Colbert, qui lui fit gagner de grands biens. Mon père, un peu gêné dans ses affaires, s'allia ainsi à la finance et n'eut jamais à s'en repentir; car ma mère était la plus sainte et la plus noble femme qui fût au

monde. Nous étions cinq filles et nous n'eûmes qu'un seul frère, plus jeune que moi et que mademoiselle de Lorge, ma sœur aînée. Moi, je fus nommée mademoiselle de Quintin.

Mon père et ma grand'mère madame Frémont, me préféraient mademoiselle de Lorge; je devins la favorite de ma mère. Néanmoins les grandes occupations de la cour, les soins d'un état considérable nous exilèrent de la maison paternelle et nous firent placer aux bénédictines de Conflans, dont madame Damon, sœur de ma grand'mère, était abbesse. Nous y passâmes nos premières années, sous la direction d'une gouvernante. Je ne raconterai pas des histoires de couvent, que chacun connaît, et qui ressemblent à toutes les histoires. Les petites filles ne sont guère intéressantes que pour les nourrices et les mies qui les élèvent. Nous étions heureuses, nous priions Dieu, nous allions jouer dans de beaux jardins, et nous regardions comme l'évènement le plus considérable la visite de chaque mois que nous faisait monseigneur l'archevêque de Paris, lorsqu'il venait à *sa*

maison archiépiscopale d'été. Ce mot est d'une religieuse, laquelle aurait cru commettre un gros péché et une irrévérence impardonnable en s'exprimant autrement.

A cela près, les jours coulaient semblables et monotones; nous les comptions soigneusement, espérant les faire marcher plus vite; pourquoi? nous n'en savions rien; c'était cette vague inquiétude de la jeunesse qui attend le lendemain sans lui demander autre chose que de ne pas ressembler à la veille.

Lorsque j'eus douze ans et ma sœur quatorze, madame Frémont demanda à nous prendre chez elle, et nos parents y consentirent. La liaison était grande entre la mère et la fille, et le maréchal de Lorge fut toujours d'une façon adorable pour sa belle-mère; il ne semblait pas se souvenir de la mésalliance. Il est vrai que M. et madame Frémont, et leurs proches mêmes, étaient plus du monde que ne le sont d'ordinaire des gens de leur sorte. La confiance absolue de M. Colbert, les services nombreux rendus par mon grand-père à tous les personnages de ce temps-là, sa probité stricte et sa fran-

chise inattaquable, lui avaient fait autant d'amis que de connaissances.

— C'est Penautier moins la Brinvilliers, disait M. de Lauzun.

Tout le monde sait que Penautier, trésorier des États du Languedoc, fut compromis dans le procès de cette empoisonneuse, dont il était un des amants, à ce que l'on croit. Il fut sauvé du supplice et déchargé de l'accusation, grâces à ses appuis; et, ce qu'il y eut de rare, c'est qu'on ne l'abandonna pas après, bien que son innocence fût loin d'être prouvée. Il eut la même affluence à sa table, seulement M. de Coulanges lui criait de loin :

— Penautier ! pas de tourte aux pigeons.

Cette marquise de hasard empoisonnant ordinairement ses victimes dans ce plat très commun, qu'elle accommodait merveilleusement, disait-on, et comme manière de plaisanterie.

Nous voici donc chez madame Frémont, ce qui ne me satisfait qu'à moitié; ma mère m'ayant accoutumée à des bontés particulières, je ne supportais qu'impatiemment la

préférence dont ma sœur était l'objet dans cette maison ; je demandai à en sortir ; le maréchal s'y refusa toujours.

Cependant une fois, pendant qu'il était à l'armée, ma mère m'emmena près d'elle : ce fut une fête. Elle me consola par mille présents de mes petits ennuis et m'assura que plus tard je serais récompensée de mes peines.

— J'ai mon projet, ajouta-t-elle, vous verrez, et je ne désespère pas d'amener M. de Lorge à le comprendre. Nous sommes trop bien pourvus de filles à établir et ce n'est pas facile, malgré la patience de ma famille et le grand état de notre maison. Mademoiselle de Lorge est d'un caractère calme, elle aime la vie retirée, elle est orgueilleuse aussi. On lui obtiendra facilement une riche abbaye et vous deviendrez l'aînée, ma chère enfant ; je vous donnerai ce que je possède, on vous mariera à un très grand seigneur.

— Oh ! madame, M. et madame Frémont chérissent ma sœur, ils ne consentiront point à cela.

— Ils y consentiront, pourvu que made-

moiselle de Lorge y consente, et c'est où il faudra arriver.

Je savais bien, moi, qu'on n'y arriverait jamais, et, malgré ces promesses brillantes je ne souhaitais pas acheter mon bonheur par le malheur d'une autre, surtout d'une sœur aimée.

C'est ici le lieu de parler de nous, je crois, et de nous peindre toutes deux, afin d'éclaircir le récit et de donner d'avance l'explication des choses obscures; les caractères bien connus sont la clé des évènements.

Mademoiselle de Lorge était blonde et blanche, un peu fade, des yeux bleus clairs, ordinairement doux, mais qui prenaient quelquefois une teinte ardente; alors ils lançaient des poignards. Froide et tranquille en apparence, elle avait une résolution et une volonté indomptables. Fière, orgueilleuse, ennemie de toutes les faiblesses, elle n'eût jamais failli, non pas par insensibilité, non pas même par vertu, bien qu'elle fut très vertueuse assurément, surtout par respect pour elle-même, pour son nom, pour ses proches, et par la vénération où elle tenait l'opi-

nion des autres, la première de toutes les puissances à ses yeux.

Elle était maigre, un peu raide, très guindée et assez maladroite dans ses gestes et dans sa démarche. Elle semblait d'une tranquillité inaltérable, excepté quand ses regards jetaient les singuliers éclairs dont j'ai parlé ; c'était en ces moments-là qu'elle parlait le moins, car elle était fort renfermée.

Ses pensées étaient à elle seule, assurait-elle, lorsqu'on la questionnait importunément.

Au demeurant, rien de plus facile, de plus soumis, de plus aimable, en apparence, que ses habitudes. Jamais personne, excepté moi, n'eut à s'en plaindre, et l'on verra par la suite combien j'ai souffert de cette bonté, de cette égalité d'humeur si vantée, et où elles ont été près de me conduire.

Voilà ma sœur telle qu'on la retrouvera jusqu'à la fin ; quant à moi, c'est autre chose.

Je suis, ou plutôt j'étais brune, car mes cheveux ont blanchi de bonne heure avec les chagrins. J'étais belle, je l'étais assez pour

frapper les regards au premier abord et pour les arrêter ensuite. J'avais, tout contrairement à ma sœur, un esprit de saillies fort gai ; je riais de tout, et cet esprit, cette gaieté, ont survécu à mes malheurs. M. de Lauzun a tout tué en moi, excepté cela ; je riais au milieu des larmes, je riais sous les verrous, j'aurais ri, je crois, dans les tortures et sur le chevalet.

On m'accusa de légèreté, à cause de cette philosophie, et Dieu sait pourtant qu'il n'y avait rien à démêler entre ma gaieté et mon cœur. Il m'arrivait, aux moments les plus solennels, une de ces plaisanteries qui tombent dans le cerveau comme des bombes et qui deviennent un supplice jusqu'à ce qu'elles soient écloses. J'appelais ces folies mon démon : ce démon m'obsède encore, toute vieille que je suis ; il est vrai que je ne le chasse plus, c'est mon dernier amusement, et à mon âge, je ne crains plus qu'il m'emporte.

Je n'avais, hélas ! que trop de tendresse dans le cœur, bien que j'eusse, tout autant que mademoiselle de Lorge, l'horreur du vice et de ses suites cruelles. J'ai toujours

été indulgente, parce que je sais ce qu'il en coûte pour rester honnête, et combien les circonstances nous entraînent malgré nous.

J'ai souvent beaucoup songé, et ces songes m'ont jetée dans un cercle très éloigné de celui que j'habite. Les grandeurs me sont à charge. Que de fois, assise près d'une fenêtre, à ce château de Randan, témoin de tant de pleurs versés et retenus, que de fois j'ai suivi d'un œil d'envie, par les prés et les chemins, les jeunes et lestes paysannes qui couraient libres et sans entraves, les pieds nus, les bras chargés de fardeaux, et qui me croyaient si heureuse sous mes brocards et mes lambris dorés. La liberté ! ce fut mon fantôme, et je ne l'ai jamais atteint. On n'est pas libre quand on est duchesse et qu'on doit compte à son rang de ses actions, presque de ses pensées !

Je ne rougis pas de l'avouer ici, on ne le saura qu'après ma mort, le sort le plus charmant, selon moi, est celui d'une comédienne illustre. Elle a tous les agréments de notre vie sans en avoir les chaînes ; elle vit dans un cercle de plaisirs, même honnêtes pour elle,

et qui nous sont défendus; elle a la fleur des hommages des seigneurs, elle n'entend que des louanges et ne voit que des esclaves. Si je n'avais été mademoiselle de Quintin, j'aurais voulu prendre cette carrière, et j'y aurais réussi, je le crois.

Je ne rougis point de ce penchant, et je nourris encore cette chimère, pour m'amuser.

Il me semble que mon lecteur me connaît à présent et qu'il pourra me suivre; je lui ai mis aux mains le flambeau. Ajoutez à ce portrait une entière franchise, une envie de plaire non dissimulée, bien que bornée dans les limites du devoir, et vous n'aurez plus rien à apprendre sur moi, que ce que les évènements vous en révéleront d'eux-mêmes.

Je reprends mon récit.

Ma mère ne quitta plus son idée fixe, *chaussée dans sa tête*, et se mit à travailler en conséquence, non pas mon père, non pas M. et madame Frémont, c'était inutile, mais mademoiselle de Lorge elle-même; et, en dépit de toute son adresse, elle se trompa sur les moyens de réussir.

Un jour elle vint de bonne heure chez madame Frémont, et demanda à ma sœur de l'accompagner chez M. d'Auneuil, maître des requêtes, le seul frère de la maréchale, qui nous aimait fort; et comme j'y voulais aller aussi, elle me répondit qu'elle n'avait pas affaire de moi. Nos maisons étaient contiguës (j'entends celle de mon père et celle de madame Frémont), de sorte que nous nous rencontrions à chaque instant du jour. Ma grand'mère cependant ne nous perdait pas de vue; nous étions surveillées et suivies par elle seule. Mon grand-père, impotent, n'ayant de bon que la tête, la conservait tout entière et conduisait ses affaires admirablement. On venait même le consulter de partout; il donnait d'excellents conseils.

Je vous prie de croire qu'il ne nous les épargnait pas.

Ce jour donc où ma mère emmena mademoiselle de Lorge, et qui fut mémorable, nous restâmes auprès de M. Frémont à entendre une lecture de piété. Ma sœur rentra après plus de trois heures, aussi calme que d'ordinaire; seulement moi je vis les poignards

de ses yeux, et je compris qu'il s'était tenu quelque discours; ma mère en la quittant lui dit :

— Réfléchissez mûrement, ma fille.

A ce peu de mots, je n'en doutai plus. Néanmoins, je ne fis aucune observation; j'attendis qu'elle me parlât. Ma sœur n'était pas de ceux qui parlent; elle exécuta à la lettre les ordres qu'elle avait reçus, et réfléchit en silence. Le fruit de ses réflexions fut tel qu'on devait l'attendre, et je savais d'avance à quoi m'en tenir.

Or, voici ce qui était arrivé.

Ma mère commença par beaucoup de cajoleries, par beaucoup d'assurances de tendresse et par un examen détaillé du caractère de ses cinq filles, même les plus jeunes. Elle eut soin d'appuyer sur les louanges de mademoiselle de Lorge, sur ses idées raisonnables, sur son esprit supérieur, sur la façon élevée dont elle regardait les choses de ce monde, et finit par en arriver à ceci :

— Nous n'avons pas assez de bien pour doter convenablement des filles de votre nom; il faut donc leur trouver une carrière et les

placer selon leurs moyens, en vue de leur bonheur. Votre grand esprit, votre raison supérieure vous appellent à de hautes dignités, ainsi que je viens de vous le dire : Prenez le voile. Nous vous ferons abbesse d'une des abbayes royales; je suis sûre d'avance de l'obtenir. Vous pourrez arriver au gouvernement de l'Église, dans votre ressort, et votre vie sera de la sorte brillante et heureuse. Aucune de vos sœurs n'a les qualités nécessaires à ces places éminentes; mademoiselle de Quintin moins que les autres; son esprit léger la rend incapable d'aspirer à ces gloires. Elle est faite pour la cour, pour le monde, pour être simplement une femme comme les autres, obéissant à un mari qui la dirigera et qui lui indiquera une voie, suivant son désir ou son ambition. Ne le pensez-vous pas?

— Ma sœur est tout aussi capable que moi des grandes vues auxquelles vous aspirez, madame; vous êtes injuste envers elle.

Ma mère se mordit les lèvres; elle comprit qu'elle avait affaire à forte partie. Au fait, pour une petite fille de dix-sept ans, ce n'était pas mal défendu.

— Je sais ce que je dis, mon enfant. Mademoiselle de Quintin est bien loin de vous sous tous les rapports ; je ne m'aveugle jamais sur mes affections, soyez-en persuadée et croyez-moi.

Elle recommença sa plaidoirie, à quoi l'autre ne se laissa pas entamer et joua serré comme un vieux courtisan. Tout cela, de part et d'autre, avec les meilleures façons, avec les compliments, les sourires, les caresses dont sont capables les gens de cour ; ma sœur les trouvait naturellement plus que ma mère, qui les avait acquises. La guerre était magnifique et soutenue en grands tacticiens.

La promenade se passa ainsi ; elle fut assez longue. Mon oncle, qui n'était pas dans le secret, servit ma mère en louant dans mademoiselle de Lorge les qualités que celle-ci avait exaltées, et en lui prédisant une situation digne d'envie, si elle voulait s'en donner la peine.

— Je n'ai point de vocation pour l'éclat et le bruit, répliqua ma sœur d'un ton modeste; je préfère être heureuse et qu'on ne parle pas de moi.

— C'est ce que je vous répétais tout à l'heure, ma fille, reprit précipitamment la duchesse; vous méprisez la cour, vous devez vivre ailleurs.

— Je ne dis pas cela, madame.

— Ah! je croyais...

— Non, je fuis l'éclat, la domination, j'ai besoin d'être dirigée, et mon mari trouvera en moi une docile et obéissante élève, fort disposée à se laisser conduire et à suivre ses volontés.

—Ah!... fit ma mère, presque déconcertée de cette déclaration de principes faite d'un ton si doux, si soumis, qu'on n'eut jamais soupçonné la rébellion sous ces cheveux de lin et ce teint d'albâtre.

J'ai remarqué que les blondes résolues et méchantes sont plus féroces que des tigres; généralement fausses, hypocrites, elles deviennent d'autant plus dangereuses que l'on ne s'en méfie pas. Elles ont tant de séductions! Je ne veux pas prétendre par ces mots que mademoiselle de Lorge eut tous ces vices; bien au contraire, elle a mérité par sa conduite les éloges dont elle est entourée; elle

a rempli tous ses devoirs. Moi seul je n'ai pas trouvé en elle une sœur selon mes vœux ; c'est peut-être ma faute.

On en jugera.

A dater de ce jour, elle fut entourée des sollicitations continuelles de ma mère, auxquelles elle résista toujours respectueusement, mielleusement, mais sans céder un pouce de terrain. La maréchale alla jusqu'à s'emporter, jusqu'aux menaces. Elle n'y répondit que par le silence et ne changea point. Et, remarquez bien ceci ! nous ne nous quittions pas, nous vivions dans l'intimité la plus étroite ; jamais un mot ne lui échappa envers moi, jamais une plainte ; je l'ai appris par ma mère, plus tard ; elle renferma tout.

Madame de Lorge, voyant ses importunités inutiles, essaya d'un autre moyen, qui tourna contre ses projets et qui fut une des grandes aventures de ma vie.

Elle imagina qu'en montrant à ma sœur de près les pompes de la vie monastique, elle éveillerait son ambition et lui donnerait l'envie d'en goûter à son tour.

Madame de Laval grand'tante de mon père,

était abbesse de Sainte-Croix, à Poitiers. Ce monastère, un des plus riches et des plus considérables de France, restait marqué d'une grande faveur par l'honneur qu'il avait reçu de sa fondatrice, sainte Radégonde, femme du roi Clotaire Ier. Des princesses du sang en eurent le gouvernement depuis cette sainte reine; c'était donc une des mitres les plus enviées par la noblesse et même par la cour.

Nous fûmes envoyées à Poitiers, pour un mois ou deux, sous prétexte de voir notre grand'tante, déjà fort âgée, et de recevoir sa bénédiction, avec quelque présent. J'en fus ravie; les voyages amusent à cet âge; ma sœur se montra moins expansive, elle se doutait du motif, sans en faire semblant; ma mère se garda de la prévenir, mais la leçon fut faite aux nonnains et il ne dépendit pas d'elles que le coup réussît.

La maréchale nous conduisit *elle-même;* nous reçûmes en route toutes sortes d'honneurs, dont ma petite vanité se trouva bien; quant à mademoiselle de Lorge, il n'y parut pas.

L'abbaye de Sainte-Croix est située au bout de la ville, sur une hauteur, les jardins descendent jusqu'à la rivière qu'on appelle le Clain, ils sont en terrasse et fort beaux. En face, de l'autre côté de l'eau, on aperçoit une superbe maison appartenant aux bénédictins, qui forment point de vue; puis des coteaux, nommés les Dunes, puis de vieux ponts, de vieilles tours, aussi anciens que le vieux Poitiers lui-même, ce qui n'est pas peu dire; cela est très pittoresque. La perspective est encore embellie par les clochers de Saint-Pierre, la cathédrale, et par la flèche de Sainte-Radégonde, gothique église où se trouvent les reliques de la patronne, et son tombeau qui ait des miracles.

Nous fûmes reçues avec un cérémonial aussi pompeux que la reine. Les nièces de *madame*, madame la maréchale, duchesse de Lorge surtout! Quels personnages dans un couvent, où la puissance de *madame* est aussi étendue que celle du roi dans son Louvre.

Les chants, les cierges, le dais, les fleurs, rien n'y manqua. On nous conduisit proces-

sionnellement à l'église : notre bonne tante trônait sous ses courtines, le manteau d'hermine aux épaules, la mitre en tête, la crosse en main ; l'anneau abbatial de diamant étincelait à son doigt, lorsqu'elle donnait la bénédiction, et la croix pastorale en or, enrichie de pierreries, brillait à son cou, sur sa robe de la plus fine laine, à queue traînante, que deux assistantes portaient respectueusement. Les chanoines de Sainte-Radégonde, ses vassaux, lui faisaient cortége ; les tenanciers étaient convoqués, on chanta un *Te Deum*, et les voix des filles de Dieu montaient au ciel, unies dans leurs prières.

Je fus fort saisie à cet aspect, je ne pus retenir mes larmes ; ma sœur demeura impassible. Elle promenait ses yeux autour d'elle avec distraction ; elle si pieuse d'ordinaire, s'agenouilla froidement, ne s'attendrit pas, et se montra en tout d'une indifférence incompréhensible.

La cérémonie terminée, nous nous rendîmes à l'abbatiale, où fut servi un grand souper. Les convives étaient les principaux de la ville et de la province, accourus pour

nous faire honneur. J'ai rarement vu autant de vaisselle d'argent, de vases d'or et de cristaux magnifiques qu'en cette occasion. C'étaient pour la plupart, des dons faits à l'abbaye par les princesses qui l'avaient gouvernée, par les rois, par les papes et par les grands personnages de toutes les époques. On nous montra une coupe, léguée par l'impératrice Judith, qui se réfugia à Sainte-Croix, en 830, sous l'abbesse Gerberge, à laquelle succéda Ratrude, fille de Charles-le-Chauve.

On trouve ensuite dans la liste des prieures de cette maison :

Anne d'Orléans, sœur de Louis XII ;

Louise de Bourbon, fille du comte de Vendôme ;

Madeleine de Bourbon, aussi de la maison de Vendôme ;

Jeanne de Bourbon, fille du duc de Montpensier ;

Charlotte de Nassau, fille du prince d'Orange ;

Et bien d'autres grandes dames et princesses dont le nom ne me revient pas en ce

moment. On juge si la position était bonne et si ma sœur se fût trouvée à sa place !

Parmi les religieuses admises par permission spéciale à la table de l'abbesse, il s'en trouvait une d'une royale beauté, une de ces beautés qui éblouissent comme des rayons et que Dieu ne donne guère qu'à ses anges. Tous les yeux se fixèrent sur elle et ne la quittèrent plus ; mais sa modestie était aussi grande que sa beauté, et sa tristesse aussi grande que sa modestie.

Elle était de la maison de Mortemart, et s'appelait en religion sœur Marie du Saint-Sacrement. Elle portait le voile noir des professes ; cependant elle refusait toutes les dignités, se vouant aux offices les plus humbles et se tenant aussi loin des honneurs qu'on a coutume de s'en rapprocher.

Ma mère avait expressément demandé à la voir ; madame la duchesse d'Orléans, à laquelle elle avait l'honneur d'être alliée, par madame de Montespan, comme on le suppose bien, connaissait sœur Marie et avait chargé la maréchale de lui rapporter de ses nouvelles. Madame de Montespan, chacun le

sait, était mademoiselle de Tonnay-Charente, fille du duc de Mortemart, chef de cette illustre maison, dont le Poitou s'honore à juste titre.

Sœur Marie se rendit aux ordres de sa supérieure, elle reçut avec bonne grâce et simplicité les compliments de la princesse, pria ma mère de la remercier de sa part, puis elle se retira, cachant les plus belles mains que j'ai vues de ma vie dans les longues manches de sa robe, et baissant ses paupières de soie, dont l'ombre marquait sur ses joues pâles.

Ma sœur et moi nous lui parlâmes ; nous nous intéressâmes vivement à elle, moi surtout. Elle nous répondit avec son triste sourire, et la douceur d'une sainte.

— Êtes-vous heureuse ici ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle, toujours sans me regarder : on est heureux dans le sein de Dieu.

— Cette abbaye est belle, elle est gaie, on y voit du monde, la clôture n'est pas sévère, vous ne devez pas vous ennuyer.

— Mademoiselle, lorsqu'on a prononcé ses vœux au pied de la croix ce n'est pas pour s'occuper des choses du siècle.

— Vous préférez la retraite, ma sœur ?

— Oui, mademoiselle, la retraite et le silence.

— Vous ne regrettez pas votre famille ?

— Je ne regrette rien, mademoiselle.

— Vous aurait-on fait religieuse malgré vous ? m'écriai-je étourdiment.

Je vois encore le regard qui me répondit.

Après le souper elle s'éclipsa; au moment où l'on sortit de table, je la cherchai et je ne la vis plus.

— Mademoiselle de Mortemart nous a quittées, dit ma mère à l'abbesse. Elle me paraît d'une humeur sauvage. Elle est bien belle cependant !

— La sœur Marie du Saint-Sacrement fuit le monde en effet ; elle est d'une ferveur exemplaire, et j'ai dû la forcer pour qu'elle vînt aujourd'hui à l'abbatiale.

Je trouvai en tout cela des airs de mystère et je me promis, en véritable petite fille que j'étais, d'en apprendre davantage. Il ne me

semblait pas naturel qu'on pût s'enfermer sans motif.

Le lendemain, dès l'aube, je courais dans les jardins, enchantée d'être libre et de n'avoir plus une grand'mère derrière moi, pour me retenir. Au détour d'une allée je rencontrai la sœur Marie. Elle me salua avec bienveillance et passa.

Je la poursuivis sans cérémonie, en l'appelant ; elle se retourna.

— Ah ! ma bonne sœur, m'écriai-je, vous êtes donc toujours triste, dites-moi pourquoi ?

La religieuse tourna vers moi un œil interrogateur, elle semblait chercher ma pensée.

— Je ne suis point malheureuse, mademoiselle, je vous l'ai déjà dit ; on n'est pas malheureuse sous l'œil du Seigneur.

— Vous êtes malade alors ?

La curiosité des enfants est insatiable.

— Je ne suis pas malade, mademoiselle ; je me rends aux secondes vêpres, l'heure en est sonnée. Adieu, mademoiselle.

Et me saluant profondément, elle s'éloigna.

Je fus fort étonnée, fort attrapée même, j'attendais un autre discours. Je la suivis des yeux, mais comme la jeunesse est oublieuse, je me remis à sauter et je ne me souvins plus.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il me faut raconter une légende de l'abbaye de Sainte-Croix. Ce pays de Poitou, ainsi que tous les vieux pays, est peuplé de légendes, d'esprits et de farfadets. Celle-ci est consacrée dans une procession solennelle, et les preuves en sont vivantes, si preuve il y a.

Du temps où sainte Radégonde était abbesse de Sainte-Croix, le bâtiment actuel n'existait pas, bien entendu. Le couvent était grossièrement construit, et beaucoup de cellules étaient creusées dans le roc. A côté des cellules il y avait des caves, des caves profondes, ces caves y sont encore; des escaliers à vis y conduisent, et il faut presque un quart d'heure pour y descendre.

Les saintes recluses y tenaient les provisions que leur apportaient les fidèles. Chacune d'elles à son tour, préparait leur frugal repas. Le monastère n'était pas riche alors ;



Clotaire n'avait pas doté la retraite de celle qu'il avait tant aimée.

Un jour la sœur chargée de la cave ne revint pas. On l'attendit longtemps, on s'inquiéta, il lui était arrivé malheur, elle avait pu tomber, elle s'était évanouie, et l'on se mit à sa recherche. L'autre religieuse, qui la suivit, ne reparut pas non plus.

Ceci devenait terrible. On prévint sainte Radégonde ; elle priait comme à l'ordinaire, et lorsqu'elle entendit ce rapport, elle se dirigea vers les caveaux, où les sœurs, confiantes dans sa puissance, n'hésitèrent pas à l'accompagner.

Arrivée dans l'endroit fatal, elle ne vit rien; en vain chercha-t-elle de tous les côtés, en vain retourna-t-elle dans tous les coins, elle n'aperçut pas vestige de ses deux nonnettes. On remonta et les discours allèrent leur train toute la journée, aux heures où l'on parlait, bien entendu.

Le lendemain, lorsqu'il fallut retourner aux provisions, ce fut à qui n'irait pas ; mais la sainte n'eut qu'un mot à prononcer et toutes se présentèrent. Elle en choisit une et

l'attendit au haut de l'escalier; elle reparut sans avoir rien vu, rien entendu d'extraordinaire. Il en fut ainsi plusieurs jours durant, et le malheur commença à s'oublier.

Après deux ou trois semaines, une converse disparut de nouveau, puis une autre, et malgré les plus actives recherches, il fut impossible de rien découvrir. La ville tout entière retentit de cette histoire merveilleuse. Radégonde ne voulait plus exposer ses filles à ce danger inconnu, et l'on ne pouvait rester sous le coup menaçant de ces craintes.

La reine pria neuf jours, se macérant avec son silice et sa discipline, observant un jeûne rigoureux, et lorsqu'elle se sentit préparée, elle rassembla la communauté à l'église.

— Mes filles, leur dit-elle, je vais avec l'aide de Dieu descendre seule dans ce caveau terrible, qui a déjà dévoré deux victimes. J'en ai demandé la permission à mes supérieurs, ils m'y ont autorisée, et j'espère découvrir enfin la cause des malheurs que nous déplorons.

Ce furent de toutes parts des sanglots et des larmes. Les religieuses s'attachèrent à sa

robe et la supplièrent de rester avec elles, de ne point s'exposer ainsi ; elle leur répondit que sa vie leur appartenait et qu'elle en ferait volontiers le sacrifice, pourvu qu'elle leur servît à quelque chose.

— Dieu est avec moi d'ailleurs, je suis forte, ajouta-t-elle, nous nous reverrons.

Elle fit le signe de la croix, implora la bénédiction de l'abbesse ; elle avait alors abdiqué cette dignité, et, armée du panier à provisions et d'une petite lanterne, elle partit.

On l'attendait en haut avec une anxiété épouvantable. Les saintes filles étaient agenouillées et chantaient les litanies de la Vierge. Leurs voix tremblaient et s'éteignaient souvent par l'émotion qui les dominait. Enfin on entendit des pas, on vit apparaître la sainte, pâle comme un suaire et pour ainsi dire illuminée par son courage. Un long cri d'allégresse, un cantique d'actions de grâces retentit sous les voûtes. Sainte Radégonde se joignit aux prières, puis s'inclinant devant la prieure, elle lui demanda l'autorisation de parler.

Quand elle l'eut obtenue, elle raconta

qu'à peine entrée dans le caveau elle avait entendu un bruit assourdissant d'écailles, et avait bientôt aperçu un énorme serpent ailé, une manière de dragon, dont la gueule s'ouvrait pour la dévorer. Sa frayeur fut extrême, mais sa confiance en Dieu fut plus grande encore. Elle pria de toute son âme et supplia le Seigneur de lui envoyer la force et la prudence, et de délivrer ses compagnes de ce monstre.

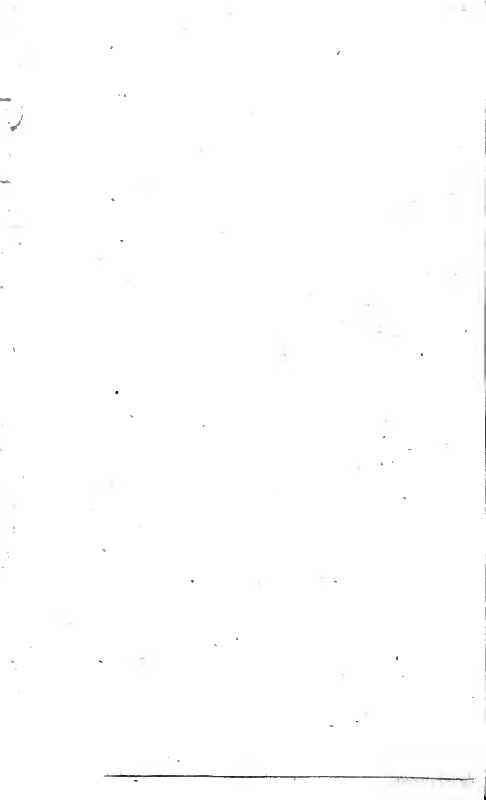
— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en jetant un pain dans cette gueule immense, faites que ce pain lui serve de poison, si vous daignez écouter votre servante.

Le serpent n'eut pas plutôt avalé le pain, qu'il se tordit au milieu d'affreuses douleurs et avec dépouvantables mugissements, entendus d'en haut par les nonnes qui faillirent en mourir de peur. En quelques secondes le monstre expira. Radégonde remercia le Seigneur et revint tout aussi humble de cœur qu'auparavant.

On fit faire une représentation du serpent, et depuis lors on le promène le lundi de Pâques en cérémonie. Le peuple l'a baptisé

la grand'gueule, et les paysans ne croient pas avoir une récolte abondante s'ils ne viennent lui faire leur offrande. C'est une image fort grossière et qui porte avec elle sa date incontestable.

Maintenant quel rapport peut-il y avoir entre la grand'gueule et mademoiselle de Mortemart? C'est ce *que je vais vous apprendre*.



II

Mademoiselle de Mortemart était admirablement belle, je l'ai dit; elle était d'un esprit charmant, je l'ai dit encore, mais je n'ai pas dit qu'elle avait le cœur le plus sensible et l'âme la plus passionnée qui fût jamais.

Avant de prendre le voile, elle était allée dans sa famille; elle y avait passé quelques

mois, et l'on avait persisté dans l'intention de la faire mettre en religion, même en face de plusieurs partis avantageux qui lui furent proposés. Elle ne fit aucune difficulté, jusqu'à la veille de son départ; seulement elle dit à sa mère, d'un ton décidé, qu'elle voulait réfléchir encore. On lui accorda quelques jours, en lui faisant comprendre qu'elle y perdrait son temps.

M. de Mortemart était un de ces gentilshommes qui ne cèdent jamais, qui regardent l'autorité paternelle comme l'autorité de Dieu, et qui ne la laissent ployer devant personne, encore moins devant leurs enfants. Aussi, lorsque sa fille entra dans son cabinet, en lui demandant s'il voulait l'entendre, il lui répondit d'un ton sec et tranchant :

— Pourquoi cela, mademoiselle?

— Je dois vous ouvrir mon cœur, mon père, vous apprendre mes sentiments et ma résolution ; vous agirez ensuite selon votre conscience ou votre bon plaisir.

M. de Mortemart, visiblement contrarié, ne répondit rien, et, montrant à sa fille un

pliant à côté de son fauteuil, il se disposa à l'entendre.

— Je n'ai pas de vocation pour la vie religieuse, dit-elle, je me crois obligée de vous en prévenir.

— Cela viendra, ma fille.

— Non, monsieur, cela ne viendra pas, car j'aime un gentilhomme et j'ai promis de l'épouser.

Le comte fit un mouvement de surprise et d'humeur, qui ne put échapper à sa fille.

— Et quel est ce gentilhomme, mademoiselle?

— Monsieur, c'est le chevalier de La Gardière; vous devez le savoir, car il vous a demandé ma main.

— Et je la lui ai refusée.

— Oui, monsieur; mais si vous ne voulez pas me réduire au désespoir, si vous n'avez pas juré de faire de moi une mauvaise religieuse, vous la lui accorderez maintenant.

M. de Mortemart n'était M. de Mortemart que par courtoisie; il n'appartenait à cette maison que par des alliances assez éloignées, qu'il avait fait revivre en épousant une fille

du frère du dernier duc. Il s'appelait M. de Montcarvel. Ce nom, très connu dans la province, ne lui plaisait pas sans doute, puisqu'il n'aimait pas à le porter, et voulait qu'on lui en donnât un autre. Il avait la faiblesse de tenir à ce qu'il appelait *son alliance* avec la famille royale et cousinait de toutes ses forces avec madame de Montespan et les bâtards.

Le chevalier de La Gardière était de bonne maison, mais sans illustration. Il ne pouvait supporter l'idée de voir sa fille alliée à *si peu*. Il préférait avoir pour gendre le père éternel, selon l'expression de M. d'Aubigné à sa sœur, et se rengorgeait dans l'idée que cette merveilleuse beauté serait un jour parée d'une crosse et d'une croix pastorale, à Sainte-Croix, où toute la province viendrait *l'adorer*. Il ne renonçait pas à cet espoir, et l'amour, le malheur de sa fille lui étaient indifférents. Les ambitieux sont ainsi.

Si j'avais eu des enfants de M. de Lauzun, il eût voulu les marier dans les étoiles, et ne se serait guère occupé de savoir s'ils se casseraient le cou avant d'y arriver.

Lors donc que la pauvre fille lui fit sa confession et lui adressa sa prière, il était décidé d'avance à ne pas l'écouter. Il lui importait peu qu'elle fût heureuse, qu'elle fût bonne religieuse, ainsi qu'elle le disait, pourvu qu'elle entrât au couvent; il n'en demandait pas davantage. Il se chargeait ensuite de la faire abbesse, d'accumuler des dignités et de la placer à la tête de son ordre, pour peu qu'elle ne s'y opposât pas.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il, vous avez des pensées de mariage, d'amour défendu, jusque sur les marches de l'autel, et vous avez supposé que je vous y autoriserais, vous avez osé...

— J'ai osé réclamer ma part de bonheur que vous me refusez, monsieur, répondit fermement la jeune fille; je ne croyais pas être coupable en agissant ainsi.

— Vous êtes une rebelle, une désobéissante. Votre belle inclination se passera; quand vous serez établie à Sainte-Croix, quand vous verrez de quelle pompe est entourée la princesse de l'église qui gouverne cette abbaye, vous reviendrez à la raison,

vous comprendrez la reconnaissance que vous me devez.

— Mais, monsieur...

— Toutes les observations sont inutiles; votre sort est décidé, et rien, entendez-vous? rien ne le changera.

— Rien, monsieur! pas même mon déshonneur?

— Allons donc, mademoiselle? Est-ce que votre déshonneur est dans les possibilités? Est-ce que vous parlez aussi légèrement de votre déshonneur? Une fille de ma maison qui se déshonore, on la tue.

— C'est bien, monsieur, je m'en souviendrai.

Elle ne s'amusa pas à en demander davantage, et sortit de la chambre.

Deux heures après, elle était chez elle, nourrissant je ne sais quels projets, bien extravagants et bien douloureux sans doute. Elle vit entrer madame sa mère, avec une vieille cousine ruinée, qui leur servait de demoiselle. Toutes les deux lui signifièrent, doucement, qu'il fallait partir, que l'ordre

était absolu, et qu'elle coucherait le soir à l'abbaye.

Elle demanda un quart d'heure de solitude et de grâce. On le refusa.

Elle demanda le temps de dire adieu à sa sœur de lait, qui la servait. On lui répondit que cela ne se pouvait point.

Elle demanda au moins la permission d'empaqueter ses hardes et de faire un coffre. On répliqua qu'elle n'avait besoin ni de coffres ni de hardes, pour prendre dès le lendemain l'habit blanc des novices.

Il fallut donc céder. Elle appela à elle sa force de caractère, sa volonté, sa résolution, et, ne voulant pas donner à ses persécuteurs la joie de son désespoir, elle fit bonne contenance. Le seul mot qui lui échappa fut celui-ci :

— Ah ! ma mère, vous désirez donc aussi que je meure !

Madame de Montcarvel essuya furtivement une larme. Elle n'osait pas, devant la vieille cousine, désobéir à son mari, celui-ci ne le lui eût pas pardonné. Elle se hâta de mar-

cher la première, afin de ne pas se trahir, et toutes les trois montèrent en carrosse.

Pas un mot ne fut prononcé pendant la route ; mademoiselle de Mortemart était trop fière pour supplier ; elle ne pleura pas, elle réfléchit ; elle n'espérait plus, mais elle ne se résignait pas.

On arriva le soir, en effet, ou plutôt la nuit à Sainte-Croix, on se fit ouvrir les portes, en annonçant madame et mademoiselle de Mortemart. Elles furent logées jusqu'au lendemain, hors de la clôture, dans les appartements de l'abbatiale, les mêmes que nous occupions trois ans plus tard ; mais elles ne purent se voir seules une minute, la vieille cousine ne les quitta pas, et la postulante fut gardée à vue.

Le matin, *madame* les reçut ; on lui annonça l'intention du comte, on demanda le voile blanc pour la victime, malgré les habitudes qui exigeaient une épreuve plus longue. Elle avait passé son enfance à Sainte-Croix, elle y était parfaitement connue, on n'avait donc pas besoin de l'examiner davantage.

Elle garda un silence complet ; pâle et

froide comme un marbre, elle se laissa conduire, elle se laissa placer sur la tête ce voile blanc, qui ne l'engageait pas encore, mais qui l'effaçait des rangs du monde, pour la donner au cloître. On eût dit une automate ou une statue; je tiens ces détails de témoins oculaires, puisque la tragédie se dénoua pendant notre séjour et eut une grande influence sur le sort de ma sœur.

La cérémonie faite, madame de Mortemart embrassa sa fille et la fit entrer dans l'intérieur du couvent; elle la suivit des yeux, retenant ses larmes, à grande peine; quant à la novice, elle n'en versait pas.

L'année de noviciat s'écoula sans que la sœur Marie du Saint-Sacrement donnât signe de vie à sa famille et sans qu'elle en reçût aucunes nouvelles. Au jour précis, M. et madame de Montcarvel arrivèrent à Poitiers. Ils se présentèrent au couvent, l'abbesse fit venir la novice, et devant eux elle lui demanda si son intention était toujours d'entrer en religion, et si l'on dévait faire sa vêture.

— Je suis toujours dans les mêmes inten-

tions, répondit-elle en regardant fixement son père.

— Alors, ma fille, dès demain matin vous prononcerez vos vœux, nous désirons y assister, et des affaires urgentes nous appellent à notre maison.

Fidèle à son rôle passif et hautain, elle ne répliqua pas et se contenta de s'incliner.

Madame de Mortemart fit observer à son mari que leur enfant était bien changée.

— Elle se remettra lorsqu'elle aura perdu toute espérance, madame; elle croit encore qu'elle nous attendrira, mais une fois ses vœux prononcés, il n'y aura plus à y revenir, et elle en prendra son parti.

La dame, accoutumée à l'obéissance, ne répliqua pas plus que la pauvre recluse n'avait répliqué. Il y a de ces tyrans qui eussent été des bourreaux : Dieu leur en avait donné la puissance.

Personne ne réclama; on fit en quelques heures des préparatifs superbes, on tendit l'église, on alluma l'encens et les cierges, ce fut un enchantement, il y avait de quoi deve-

nir dévot ; j'ai senti cela à notre arrivée, je l'ai déjà dit.

Si j'avais su ce qui m'attendait dans le mariage, j'aurais, je vous l'assure, préféré cette belle abbaye et les hommages qu'on rendait à notre cousine ; mais qui pouvait prévoir ?

Marie du Saint-Sacrement s'approcha de l'autel, comme elle faisait tout, avec ce sang-froid de marbre, cette immobilité d'un automate qui la rendait presque effrayante. Elle fut conduite par son père et par son frère, on lui coupa les cheveux, on la mit sous le drap, comme une morte ; elle ne se relevait point, on crut qu'elle l'était réellement, et une des sœurs la souleva toute tremblante.

— Pourquoi rester là, sœur Marie ? On vous attend.

— C'est que je voudrais y rester à jamais, répondit-elle.

— Pauvre sœur ! vous verrez que le cloître a du bon, quand vous aurez une fois pris l'amour de Dieu, au lieu de celui de la terre.

Tout était consommé. La pauvre fille appartenait entièrement à la vie religieuse, les vœux étaient prononcés. En ce moment même

un grand cri, un cri qui retentit dans le cœur de tout le monde, brisa les voûtes de la chapelle. Mademoiselle de Mortemart l'entendit et tomba sans connaissance; il fallut l'entraîner.

Elle ne revit plus sa famille.

A dater de ce moment et peu à peu elle changea d'une manière sensible. Elle devint plus sévère pour elle-même, plus exacte, plus minutieuse dans ses pratiques; elle passa presque tout son temps en contemplation dans l'église, elle se livra à des macérations continuelles, qu'il fallut lui interdire; elle compromettait sa santé, elle fuyait toute compagnie, elle était telle enfin que nous l'avons vue, et maintenant, j'entre en scène.

En quittant la sœur Marie et en courant par les allées, je rencontrai un garçon jardinier, arrangeant une plate-bande, qui me sembla le plus joli et le plus plaisant du monde. Je m'arrêtai à regarder son travail, il me salua et rougit beaucoup.

Je le regardai longtemps; il me parut qu'il ne savait pas bien comment s'y prendre, je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Vous êtes un apprenti, lui dis-je.

— Oui, mademoiselle, un apprenti ; je ne suis entré ici que d'hier.

Cela ne m'importait guère, je me remis à danser. Mais le soir, à l'abbatiale, je racontai ma rencontre et j'en fis mille plaisanteries, à quoi je n'attachais pas d'importance.

— Ce garçon est nouvellement arrivé, reprit la *secrette,* il n'est pas bien au fait des habitudes de la maison ; je l'ai aperçu hier qui rôdait du côté des cloîtres, bien qu'il lui soit interdit d'en approcher.

— Il faut y faire attention, ma sœur, interrompit l'abbesse avec autorité, cela pourrait donner lieu à de mauvais propos ; on calomnie beaucoup les couvents.

— Il voulait peut-être visiter la chapelle souterraine de la Grand'gueule, continua une des tourières, nous avons beaucoup d'étrangers qui le désirent. Il y a pourtant cent marches au moins à descendre.

— C'est un endroit miraculeux, tout ce qu'on y demande à Dieu, on l'obtient.

La sœur Marie du Saint-Sacrement leva

les yeux au ciel et ne répliqua pas un mot, mais ce regard me frappa.

Les jours suivants je revis encore le garçon jardinier, avec des allures étranges. Il cherchait à se dissimuler derrière les arbres, il regardait autour de lui, si on ne le voyait point, il baissait son chapeau sur les yeux, si bien que je lui demandai s'il avait peur d'être renvoyé.

— Oh ! non, mademoiselle, je serais trop fâché de sortir d'ici et je ne ferai jamais rien pour le mériter.

— Comment vous appelez-vous, mon ami?

— Je m'appelle Remi, mademoiselle.

— Remi ! c'est le nom d'un archevêque. Désirez-vous être un archevêque?

Il me sembla qu'il souriait.

— Je n'y ai jamais pensé, mademoiselle.

— Ah !

Cela me parut étrange, l'ambition est si naturelle !

Je lui parlai plusieurs fois, je n'obtins pas plus de réponse; je commençai à m'impatienter et cela m'occupa comme une énigme.

— Mon Dieu ! disais-je à ma sœur, que les jardiniers de couvent sont drôles !

Ma sœur, plus âgée, plus réfléchie que moi, ma sœur, qui savait mieux que moi le but de notre voyage, ne s'inquiéta pas de si peu et ne me répondit guère plus que le jardinier.

Le lendemain, j'étais de bonne heure au parterre, il ne s'y montra pas. Je rôdai autour de l'escalier de la Grand'gueule, j'avais grande envie d'y descendre, je n'osais, dans la crainte, non pas d'être grondée, mais de trouver dans ces caveaux humides quelque autre dragon dont la bonne sainte Radegonde ne me sauverait pas.

Pour ce jour-là, je n'en sus pas davantage.

Le matin suivant je pris mieux mes mesures; je me cachai derrière un buisson de roses, et peu de minutes après le beau jardinier parut; il avait tout à fait l'air d'un gentilhomme.

Il regarda autour de lui, comme un homme qui cherche et qui se méfie ; il ne portait aucun outil, ses mains étaient très blanches, je le remarquai. Lorsqu'il eut fait sa ronde, il

courut vers l'entrée souterraine et disparut.

Décidément il en voulait à la Grand'gueule et à sa mémoire.

J'allais quitter ma cachette quand un pas léger et le frôlement d'une robe me firent retourner la tête. C'était mademoiselle de Mortemart ; elle aussi me parut tremblante. Son voile retombait sur son visage, et, sans la façon inimitable dont elle marchait, je ne l'aurais pas reconnue.

Elle hésita un instant avant que d'avancer, puis elle sembla prendre une résolution énergique et disparut également.

Les femmes sont curieuses, les enfants le sont beaucoup plus encore. Je n'eus plus qu'une idée, ce fut de la suivre et de savoir ce qu'elle allait faire là-bas, si émue et si agitée.

Je n'avais plus peur, j'entrai résolûment dans cette espèce de gouffre, comptant mes pas et retenant mon haleine, pour ne pas être entendue.

Je descendis bien longtemps ; cette vis était éternelle. Arrivée en bas, j'écoutai, un bruit de voix frappa mon oreille : mademoiselle

de Mortemart parlait ; je ne me montrai pas.

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, chevalier, ceci est indigne de vous.

— Ah ! mademoiselle, est-il bien possible ! Vous avez donc tout oublié ?

— J'oubliais, en effet, Dieu m'accordait cette grâce, j'aurais oublié tout à fait, j'en suis sûre, et maintenant vous m'exposez à un sacrilége, ou à mon malheur, à tous les deux peut-être.

— Écoutez mes prières, laissez-vous persuader, quittez ce couvent, nous serons heureux ; mes mesures sont prises, on ne s'apercevra de notre fuite que quand il sera trop tard...

— Taisez-vous ! et ne me tentez pas.

— Je vous en conjure.

— Non, vous ne me connaissez pas, chevalier, je ne manquerai point à mes vœux, et si je suis revenue ici, c'est pour vous supplier de partir, de ne pas rester en ces lieux que vous profanez.

— Ah ! vous avez raison, je ne vous connais plus ! mais ne pensez pas au moins que ma résolution soit moins arrêtée que la vôtre ;

vous ne voulez pas me suivre, soit. Vous ne m'aimez plus, je dois me soumettre. Seulement je ne sortirai pas d'ici vivant, je vous le jure, je vous le jure sur mon amour et sur mon honneur. A chacun sa volonté, et telle est la mienne.

III

Mademoiselle de Mortemart étendit les bras et poussa un grand cri. Quant à moi, je tremblais de peur, j'avais grande envie de m'en aller, mais j'étais retenue par une curiosité ardente, je ne bougeai pas.

Ils étaient dans une chapelle souterraine, où brûlaient sans cesse une lampe et des

cierges, je les voyais donc parfaitement et ils ne me voyaient point. La sœur Marie reprit d'un accent épouvanté :

— Vous tuer, monsieur! vous tuer dans le sanctuaire, ôter la vie à une créature du Seigneur auprès de son autel ! Vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, je vous le jure sur l'honneur.

Et je vis luire dans sa main la lame d'un couteau ou celle d'un poignard.

La frayeur l'emporta sur la prudence, je poussai des cris affreux, et je remontai l'escalier avec la rapidité d'une flèche, j'avais des ailes. Justement en haut je rencontrai la sœur prieure avec un des aumôniers et la maîtresse des novices; ils accouraient à mes cris.

— Qu'y a-t-il donc! mademoiselle? dites, vite.

L'aumônier souriait en entendant la sœur prieure parler ainsi.

— Mademoiselle de Quintin aura vu la Grand'gueule, comme tous ceux qui descendent à la chapelle.

Je ne le laissai pas achever.

— Non, non, là, là ! allez vite ! m'écriai-je, allez ! mademoiselle de Mortemart, le jardinier !

— Oh ! mon Dieu !

Et les voilà courant dans le degré, l'un après l'autre, Dieu sait ce qu'ils pensaient.

Je ne manquai pas de les suivre, d'un peu loin, mais je voulais savoir. Au dernier tournant je les entendis s'exclamer, je sautai trois marches et je vis la sœur Marie agenouillée, soutenant dans ses bras la tête du jardinier, pâle et belle à miracle, les yeux au ciel et deux larmes tombant sur sa joue.

Les autres approchaient, elle ne se dérangea pas, l'aumônier marchait le premier et la questionna.

— C'est mon fiancé, dit-elle, le chevalier de La Gardière. Il s'est tué là tout à l'heure, parce que je refusais de le suivre, et Dieu m'est témoin que je ne lui survivrai pas.

Ils se regardaient interdits ; la supérieure prit un ton sévère ; mademoiselle de Mortemart baissa la tête, mais l'expression de son

visage ne changea point, elle n'essaya pas de se justifier, elle priait.

Après quelques paroles échangées à voix basse entre les dignitaires, la maîtresse des novices dit à la sœur Marie, assez doucement :

— Il faut nous suivre, ma sœur.

— Quoi! le laisser ainsi?

— Il ne restera pas seul, ne vous inquiétez pas, et venez, venez même pour lui. Il est indispensable de lui donner tous les soins que réclame son état, et l'on ne doit pas nous trouver ici. Il doit rester pour tous le jardinier Remi.

La pauvre fille eut un mouvement d'angoisse épouvantable; son visage l'exprima, puis elle se leva sans détourner les yeux de ce cadavre, et marcha derrière les religieuses, qui l'attendaient à la porte.

Je n'en vis pas plus, je remontai d'abord.

On ignorait jusqu'à quel point j'étais instruite, j'eus assez d'astuce pour le cacher, mais je contai tout à ma mère et à mademoiselle de Lorge.

Le bruit fut caché, ainsi que cela se passe d'ordinaire dans les couvents. Je n'ai appris le reste que longtemps après.

Le pauvre jeune homme mourut trois jours après, très repentant. On le fit sortir de l'abbaye, on le porta chez un ami discret, comme s'il eût été blessé en route par des voleurs.

Mademoiselle de Mortemart reparut le soir même à l'abbatiale. Elle était presque la même que la veille, aussi grave, aussi blanche, aussi immobile. Elle ne me parut point changée et j'avais peine à le comprendre, On m'avait fort interdit de lui rien rappeler de ce qui s'était passé. Je me contentais de la regarder.

Le lendemain elle vint encore.

Puis les deux jours qui suivirent.

Ensuite nous ne la vîmes plus; ma mère la demanda.

— Elle est souffrante, répliqua simplement l'abbesse, de ce ton qui ne permet pas une question de plus.

Il résulta cependant de cette aventure que nous restâmes seulement quinze jours à Sainte-Croix après le dénouement et que jamais, depuis ce moment, on ne parla à mademoiselle de Lorge de prendre le voile.

IV

Nous revînmes donc à Paris, à la grande joie de ma sœur ; quant à moi, j'aimais autant l'abbaye. Notre voyage fut assez gai, mademoiselle de Lorge riait, chantait du matin au soir, on voyait qu'elle l'avait échappé belle. Ma mère lui demandait quelquefois la cause de cette joie.

— Rien, madame, c'est que je suis contente de revoir mon père et M. et madame Frémont.

Nous arrivâmes à l'hôtel de Lorge, où l'on nous attendait et où l'on fit grande fête pour nous recevoir. La première personne qui parut fut madame Damon, femme du frère de notre grand'mère, qui nous aimait beaucoup, qui venait souvent nous voir et qui fréquentait la bonne et la grande compagnie, bien plus que ces sortes de femmes-là ne sont accoutumées de le faire. C'était une vieille fort aimable et fort bien faite pour son âge.

Elle nous embrassa à plusieurs reprises, surtout ma sœur.

— Ah! ma chère demoiselle, répétait-elle sans cesse, que je suis aise de vous voir de retour.

— Et moi donc, madame? disais-je.

— Vous aussi, mais c'était moins pressé.

— Pourquoi donc?

— J'étais plus sûre de vous revoir, mademoiselle; à votre âge on revient toujours.

Les deux ans que ma sœur avait de plus que moi faisaient mon supplice, on la regar-

dait comme une demoiselle et moi comme une petite fille, jusqu'à madame Frémont qui nous traitait ainsi indifféremment. Ma mère, seule, pensais-je, me rendait ce qui m'était dû.

Dès le lendemain de notre arrivée je vis à l'hôtel et autour de ma sœur des allées et des venues qui me frappèrent. M. de Lamoignon, ami intime du maréchal, et Riparfonds, l'avocat, qui avait toute sa confiance, ainsi que madame Damon, entraient et sortaient toute la journée, ou s'enfermaient dans le cabinet de mon père ; on chuchotait, on faisait des gestes et l'on consultait des grands livres du matin au soir.

Mes sœurs et moi nous étions fort occupées de ces allures, et nous n'en devinions pas le motif ; mademoiselle de La Trémoille, une de nos amies, nous découvrit la mécanique et nous étonna fort.

Elle vint un matin chez nous avec sa gouvernante, qui sur-le-champ se mit à entreprendre la nôtre dans un coin, sur un ravaudage de bas où elle excellait. Nous restâmes donc seules, mademoiselle de la Tremoille nous emmena vite à l'autre bout.

— Je gage, dit-elle, de la façon dont je vous connais, que vous ignorez ce qui se passe et pourquoi on ne vous a pas remises chez madame Frémont.

— Est-ce que vous le savez ? nous écriâmes-nous toutes deux.

— Oui, je le sais, et je vous le dirai, si vous en avez enive.

L'envie ne nous manquait pas !

— Eh bien, on veut marier mademoiselle de Lorge.

— Moi !

— Oui, vous, et nous sommes rivales, ajouta-t-elle en riant, car on avait désigné votre mari pour moi.

— Ah ! m'écriai-je, je sais qui cela est. M. le duc de Luxembourg est veuf ! si j'étais à la place de ma sœur, je vous le laisserais.

— Pas du tout. Il ne s'agit point de M. de Luxembourg. Il y a songé, je ne l'ignore pas, il est soutenu par M. de Lamoignon, mais il ne l'emportera point.

— Alors c'est le protégé de Riparfonds qui doit être le mieux reçu.

— Riparfonds, au contraire, veut me donner ce fortuné mortel, reprit-elle en riant beaucoup, je sais tout cela par ma mère, elle ne me cache rien. Du reste, vous ne pouviez manquer d'être mariée, mademoiselle, car vous aviez encore d'autres prétendants. M. le duc de Montfort vous avait fait demander par M. le duc de Chevreuse, son père, pendant votre voyage à Poitiers ; on l'a refusé.

— Et moi? demandai-je étourdiment.

— Oh! vous, mademoiselle, on n'y pense pas encore. Une personne qui s'occupe fort de tout cela et à qui on en a parlé aussi, c'est ma tante, madame la duchesse de Bracciano. Elle voulait que j'épousasse votre mari, qu'elle aime bien, mais...

— Je ne l'épouserai point. D'abord parce qu'il n'en a pas envie, et puis parce qu'il ne me plaît pas.

— Enfin, qui est-il?

Je faisais tous les frais de la conversation, ma sœur ne prononçait pas un mot, ses yeux interrogeaient seulement ; c'était bien là son caractère.

— Faut-il le nommer?

— Oui, dépêchez-vous, dépêchez-vous donc.

— Mademoiselle de Lorge ne désire pas le savoir?

— Je m'en rapporte en tout à mes parents, et ce qu'ils feront pour moi sera bien fait, répliqua-t-elle, contenue comme toujours.

— Moi, je ne m'en rapporte qu'à vous, continuai-je, parlez donc?

— C'est un grand secret au moins. On ne le sait point, ma tante l'a deviné et ma mère lui jure que cela n'est pas vrai. Si M. le maréchal de Lorge apprenait que je vous raconte cela, s'il apprenait que nous nous en doutons seulement, vous et moi, il ne nous le pardonnerait point.

— Mon Dieu! nous serons discrètes, si vous n'en dites pas davantage, cela ne sera pas difficile.

— Eh bien, le prétendu, c'est M. le duc de Saint-Simon.

— Bah! fis-je, cela ne valait pas la peine de nous faire tant attendre.

— Comment! il ne vous agrée pas?

— Oui! deux charbons ardents tombés

dans une omelette, voilà son visage, et puis c'est une noblesse un peu arrangée.

— Ma sœur! interrompit mademoiselle de Lorge en rougissant.

— Quant à cela, elle a raison, et voilà justement pourquoi je ne m'en soucie guère et pourquoi je vous l'abandonne si facilement. Il est fier comme Charlemagne, de qui il prétend descendre ; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de savoir, mais il ne rit jamais, il ressemble à un dictionnaire de la noblesse, relié en parchemin et doré sur les tranches. Au total, mademoiselle de Lorge, si vous le voulez épouser, c'est que vous aurez plus de raison que moi.

Ma sœur pinça ses lèvres minces et ne répondit point. Moi, qui la connaissais, je compris dès ce moment que ce mariage l'arrangeait beaucoup.

Nous restâmes la matinée ensemble, mais mademoiselle de La Trémoille ne dit plus un mot à ce sujet, et ma sœur encore moins. Moi seule j'aurais voulu parler, on me fit taire.

J'entamai plus d'une fois incidemment la

conversation à cet égard les jours suivants, ma sœur ne me répondit point, se rejetant sur ce que cela regardait nos parents et non pas nous, et qu'il serait temps de nous en occuper lorsqu'ils nous en auraient fait part.

Cela ne tarda point ; on vint un jour chercher mademoiselle de Lorge, de la part du maréchal et de la duchesse. Notre gouvernante ajouta qu'elle trouverait encore en bas d'autres personnes.

— N'y dois-je point aller aussi ? demandai-je.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas votre tour.

Et elle emmena ma sœur. Je n'étais point fille à me contenter de si peu ; je savais qu'elle allait d'abord dans le cabinet de mon père, et de là dans la salle du dais, où se tenaient les assemblées. Un corridor régnait tout le long, derrière, et des portes donnaient dans ce corridor. Je descendis le petit degré, et je courus vite à ces portes dérobées. Je collai mon oreille à celle du cabinet. Mademoiselle de Lorge, qui avait fait le

tour sans courir, entrait justement de l'autre côté.

J'entendis le froufrou de sa robe en faisant la révérence, et la voix de mon père, qui lui disait doucement :

— Approchez, ma fille, et écoutez-moi.

— A vos ordres, monsieur.

— Vous savez la tendresse que votre mère et moi nous vous portons ; vous savez combien nous désirons votre bonheur, et vous penserez qu'en nous décidant à choisir pour vous un parti, nous avons fait toutes les réflexions et pris tous les renseignements convenables.

— Je n'en doute pas, mon père.

— Vous vous en rapporterez donc à nous, et vous accepterez ce parti de notre main ?

— Aveuglément.

— Eh bien, ma fille, nous avons donné notre parole à M. le duc de Saint-Simon, et, à moins d'une répugnance invincible de votre part, nous désirons vivement ce mariage.

— J'obéirai, monsieur.

— Sans regrets ?

— Sans aucun regret.

— Venez donc alors avec moi. M. Bignon, tuteur de M. de Saint-Simon, est là dans la salle du dais, avec les plus intimes de notre famille, il attend votre réponse pour aller chercher son pupille. Madame la duchesse douairière de Saint-Simon sera ici dans une demi-heure; il n'y manquera plus que l'autorisation du roi; j'irai, avec mon futur gendre, la lui demander demain matin.

Ils se levèrent et sortirent. Je les suivis par mon couloir, et là j'imaginai une autre manière. Au-dessus d'une petite porte de dégagement, il y avait un œil-de-bœuf; je montai sur une table et je me plaçai à l'observatoire.

Je vis parfaitement.

On était rangé en cercle. Mon père entra, tenant ma sœur par la main. Tous se levèrent en pied; ma mère s'avança de quelques pas, suivie de M. Bignon, conseiller d'État, tuteur du jeune duc, lequel prononça une superbe phrase, dont je n'entendis pas un mot.

— Mademoiselle de Lorge se trouve fort honorée de votre recherche, monsieur, et elle l'a acceptée, répliqua mon père.

— Je puis donc avertir M. le duc de Saint-Simon? il attend avec une grande impatience.

Les révérences continuèrent tout autour du cercle, et ma sœur faisait fort bien, je vous assure. Je la trouvais si jolie que j'aurais voulu l'embrasser.

M. Bignon revint quelques instants après, conduisant le solennel duc de Saint-Simon, qui, à vingt ans qu'il avait à peu près, semblait un homme de soixante, par la gravité et le sérieux.

Les révérences recommencèrent. Ma sœur avait les yeux si baissés qu'on n'en voyait pas la couleur. Le curieux est qu'elle aimait ce singe. Il faut me pardonner d'en parler ainsi, je le vois mal peut-être; il m'a fort tourmentée en ma vie, et, dès le premier jour, nous ne nous plaisions pas. Cependant, nous avons toujours vécu dans la convenance, nul ne s'en est douté, excepté nous deux; ma sœur ne fit point semblant de s'en apercevoir, elle le voyait bien pourtant.

La duchesse douairière arriva un peu plus tard. Ce furent de nouvelles cérémonies, et

quelqu'un de la compagnie ayant prononcé mon nom, la maréchale ordonna qu'on me vînt appeler. Je n'eus que le temps de quitter mon observatoire et de remonter chez moi, où j'arrivai haletante, au moment où l'on entrait par la grande issue. J'eus l'air aussi étonné que possible, et j'allai me joindre à à cet aréopage, assemblé pour décider l'avenir d'une jeune fille.

La soirée passa vite. Quant nous fûmes seules, je voulus baiser tendrement ma sœur, en l'assurant que j'étais contente autant et plus que pour moi. Elle me remercia, en ajoutant d'un ton aigre-doux :

— Cependant, vous n'aimeriez pas à devenir la femme d'une omelette entre deux charbons.

— Ah ! ma sœur, ne lui répétez jamais cela, je veux bien vivre avec M. le duc de Saint-Simon, puisqu'il sera votre mari.

— Ne me prenez pas pour une sotte, ma reine, je sais bien ce qu'il faut.

Je crois qu'elle ne le lui a jamais dit, mais mademoiselle de la Trémoille ne se fit pas faute de le répéter. Le mot fut trouvé bon ;

il resta, et je crois que les beaux esprits s'en emparèrent. Mon cher beau-frère, qui écrit toute la journée et qui laissera des Mémoires, sera peut-être marqué de cette image là dans la postérité.

Tout alla bien à dater de ce moment. M. de Saint-Simon, agréé par la famille, accordé par le roi, venait chaque soir et s'efforçait d'être aimable ; il l'était beaucoup, si l'esprit et le savoir suffisent pour cela.

Au moment de signer le contrat, des difficultés se présentèrent. On discuta pour la dot, pour le douaire, pour tous les articles, et l'on se sépara sans avoir rien conclu. Le mariage manqué, ce fut un évènement. Ma sœur ne se plaignit pas, ne me dit pas un mot, mais elle maigrit en trois jours d'une manière effrayante.

Heureusement pour elle, M. d'Auneuil, qui était absent, arriva. On lui raconta cette histoire, et regardant la maréchale, il lui dit en clignant de l'œil :

— C'est à moi de lever cette difficulté, et je suis trop honoré de le faire, ma sœur. Combien faut-il mettre au contrat ?

— Quatre cent mille livres comptant.

— Mademoiselle de Lorge les aura, on peut prévenir le notaire, Nous allons lui dicter un contrat magnifique, je m'y entends.

Ce qui fut dit fut fait, on signa, à l'hôtel de Lorge; on servit un grand repas de famille, et le curé de Saint-Roch fit le mariage dans la chapèlle de la maison.

La veille, mademoiselle de Lorge avait reçu pour quarante mille livres de pierreries de la part de la duchesse douairière de Saint-Simon et six cents louis dans une superbe corbeille, avec toutes les galanteries les mieux choisies et les plus charmantes. Je reçus aussi un joli présent, de ma sœur d'abord, de M. de Saint-Simon ensuite.

On les avait logés dans le grand appartement de l'hôtel de Lorge, parce que madame la douairière de Saint-Simon étant encore dans son second deuil et son appartement tendu en noir et en gris, on trouva notre maison plus convenable.

Il y eut le lendemain grand dîner chez M, d'Auneuil, qui demeurait en face, nous étions tous très voisins. Après le dîner, ma

sœur vint se mettre sur son lit, et là reçut toute la France, suivant l'usage.

Hélas! ce fut là que commença mon malheur, et je ne puis m'empêcher de m'arrêter avant d'y arriver.

V

J'étais sur le lit de ma sœur, nous y étions sept ou huit filles à marier, en groupe, et enchantées d'assister à cette procession. Nous riions sous cape, et nous nous amusions de ces mines composées. Madame de Saint-Simon était fort parée de dentelles et de linons magnifiques ; elle était entourée de nœuds

couleur de rose, ce qui l'embellissait beaucoup.

Moi aussi j'étais parée, j'avais quinze ans, j'étais fraîche et rieuse. Nous nous moquions un peu, je l'avoue, et mademoiselle de la Rochefoucauld, placée près de moi, me dit tout bas :

— Voyez-vous là-bas M. de Lauzun, appuyé près de la colonne de la porte, qui regarde-t-il donc ainsi ? Vous ou moi ?

Je suivis la direction de ses yeux et j'aperçus à cette place un petit vieillard, d'une élégance magnifique, vêtu de couleurs éclatantes, et portant des bijoux étincelants. Son regard perçant, incisif, me frappa comme un coup de poignard au cœur. Il me sembla blanc, poupin, apprêté. J'eus envie d'en rire, pour m'ôter cette gêne, mon rire s'arrêta sur mes lèvres.

Toute la journée M. de Lauzun resta à la même place, sans me quitter du regard. Chaque fois que je me tournais de ce côté, je le voyais, répondant à ceux qui lui parlaient d'une façon distraite et comme un homme qui réfléchit.

Je ne me doutais guère du sujet de ses réflexions.

Le lendemain ma mère, madame de Saint-Simon la douairière, la nouvelle duchesse, s'en allèrent à Versailles ; je restai seule avec mes jeunes sœurs et madame Frémont, songeant un peu à ce que j'avais vu les jours précédents, trouvant qu'il était fort agréable d'être duchesse, et me demandant si je ne le serais point aussi.

Dans la soirée on m'apporta une belle boîte pleine de dragées et d'anis ; je demandai qui m'envoyait cette galanterie, on me répondit qu'un laquais sans livrée l'avait déposée chez le suisse.

Nous croquâmes les avelines, mes sœurs et moi, en riant de celui qui nous régalait, sans en vouloir de reconnaissance, puis, en cherchant bien, nous déclarâmes toutes que ce devait être notre oncle, M. d'Auneuil.

— C'est ma dot, m'écriai-je follement, il a donné cent mille livres à madame de Saint-Simon, il me donne une boîte de dragées ; cela prouve que je n'ai pas besoin de tant de biens pour trouver un mari.

— Non, mademoiselle, répliqua notre vieille mie, vous vous marierez sans dot.

— Avec un prince, comme dans les contes de fées.

— Non, mademoiselle, avec un duc.

— Un beau, un jeune au moins.

— Non, un vieux et un illustre.

Je fis la grimace, cela ne m'arrangeait point.

— Qui te l'a dit, Nanon ?

— Qu'importe, mademoiselle ? je le sais.

— Oh ! c'est ta sorcière.

Il y avait dans le quartier une vieille femme borgne, chez laquelle toutes les commères allaient, et qui leur disait la bonne fortune pour quelques sous. Nanon ne purgeait pas son chat sans lui demander son avis, nous nous moquions d'elle pour cette crédulité et le nom seul de la Renaud nous faisait rire des heures entières.

— Ce n'est point ma sorcière, mademoiselle, c'est un autre oracle, plus sûr, ou du moins aussi sûr que tous les siens.

— Comment l'appelle-t-on ?

— C'est un dieu.

— Un dieu qui rend des oracles! Tu es une païenne, Nanon. Et quel est ce dieu?

— C'est l'amour.

— Oh! l'amour!

Je devins toute rouge à ce mot; si l'on m'en avait demandé la raison, j'aurais été bien embarrassée de la dire.

— Oui, l'amour, et cela vous étonne? à votre âge!

— Oh! ma mie, Nanon, ne parlons pas de mon âge, il fait mon supplice; on me répète sans cesse que je suis une petite fille et l'on ne veut pas que je puisse me comparer à ma sœur.

— Attendez un peu et vous verrez! vous verrez si vous n'êtes pas duchesse et femme d'un autre duc que celui dont on est si fier. Cela dépendra de vous.

J'eus beau prier, interroger, je n'en obtins pas davantage. Nanon était sans doute payée pour être discrète. Quand je dis *payée*, ce n'est pas en argent, car elle ne l'eût point reçu. Elle se regardait comme plus que payée avec la promesse de mon bonheur. La pauvre mie m'aimait tant! et c'est à elle pourtant

que je dois la vie qui m'a été faite, elle ne s'en doutait guère.

Ma mère et le maréchal restèrent cinq ou six jours à Versailles; on nous envoyait de leurs nouvelles tous les matins et on venait prendre des nôtres. Lorsqu'ils arrivèrent, je courus au-devant d'eux, convaincue, d'après ce qu'avait dit Nanon, qu'ils m'apportaient un mari et un duché dans leur poche. Madame de Lorge m'embrassa avec sa tendresse habituelle, mon père fut bon et froid comme de coutume; ils rentrèrent chez eux, moi chez moi, et ce fut tout.

— Eh bien, Nanon, après? dis-je.

— Attendez!

— J'attendis. J'attendis une semaine; le dimanche suivant, je vis poindre une lueur. Après le dîner mon père me dit d'un ton sérieux:

— Petite fille, avez-vous envie de vous marier?

— Mais...

— Si l'on vous proposait un vieux mari, bien riche, l'accepteriez-vous?

— Serait-il duc?

— Oui, il serait duc, répliqua-t-il en souriant. Est-ce que M. de Saint-Simon vous aurait déjà entêtée des ducs par ses conversations ?

— Serait-il bien vieux, ce mari ?

— Beaucoup pour vous sans doute, il aurait soixante-trois ans, c'est-à-dire quarante-huit ans de plus que vous, ma fille.

— Il est donc plus vieux que vous, mon père ?

Le maréchal se mit encore à rire, et me demanda si je l'épouserais, lui, au cas où il ne serait pas mon père et où il se présenterait.

— Oh ! quant à cela non, répondis-je vite.

— Et pourquoi ?

— Je ne voudrais pas que vous mouriez.

Ce mot m'échappa ; il traduisait toute ma pensée.

— Il faudrait donc mourir pour être accepté de vous ?

Jamais je n'aurais pu trouver une riposte à cela. Mon père n'y fit pas grande attention, et cependant c'était une circonstance grave dans l'avenir qu'on allait me faire.

En revoyant Nanon, je lui racontai ce qui venait de se passer; elle se contenta de sourire, en ajoutant :

— Cela avance.

Cela avançait en effet, et voici ce qui s'était passé.

A Versailles, M. de Lauzun était perdu dans la foule des courtisans, car le roi ne le remarquait, ni ne lui parlait jamais. Il ne manqua pas de s'y rendre, pour assister à la réception de ma sœur, et lui voir prendre son tabouret. Il s'approcha plusieurs fois du maréchal et du maréchal de Duras, mon oncle, leur dit quantité de choses obligeantes, de se présenter chez lui à Paris, lorsqu'ils y seraient revenus tous les deux, ayant une communication importante à lui faire.

— Vous me ferez honneur et plaisir, monsieur, répondit mon père, qui ne se doutait point de ce qu'on nous préparait.

Sur ces entrefaites, madame la duchesse de Bracciano vint chez ma mère, avec ses trois nièces, mesdemoiselles de La Tremoille, de Royan et de Casnne, nous allâmes passer une demi-heure au jardin toutes ensemble, et

mademoiselle de La Tremoille m'attaqua de propos, sur le mariage de ma sœur, en ajoutant que si elle avait été sa rivale, sa cousine, mademoiselle de Royan était maintenant la mienne.

Je me récriai que je n'étais la rivale de personne.

— Je vous demande pardon, et pour cette fois le galant perdra son temps près de toutes les deux, je n'en doute pas.

— Quel est-il?

— Ni plus ni moins que le charmant M. de Phelypeaux, fils de M. de Pontchartrain, secrétaire d'État. Je sais bien que c'est un bourgeois borgne, mais il ne doute de rien et la hauteur où il est parvenu lui fait croire qu'il n'y a rien au monde au-dessus de lui.

— Mais il n'est pas duc ! repris-je très innocemment.

— On ne peut donc vous contenter à moins que d'être duc, mademoiselle ?

— Assurément, ne dois-je pas être comme ma sœur ?

Ces demoiselles rirent beaucoup de ma pré-

tention et de ma naïveté. L'école de madame de Bracciano était plus avancée en ces matières que celle de la maréchale de Lorge.

On nous rappela, et il n'en fut plus question entre nous du moins.

Aussitôt que je vis ma mère sans témoins, je la questionnai sur Phelypeaux ; elle me répondit que rien n'était plus vrai, qu'il avait fait parler à mon père et à mon oncle, que ceux-ci n'étaient pas éloignés d'entrer en pourparlers de mariage ; que pour elle, elle resterait neutre jusqu'à ce qu'elle eût pris des informations plus sérieuses.

— Et puis, ajouta-t-elle, je ne puis vous souffrir dans un état inférieur à celui de mademoiselle de Lorge, je ne serai pas satisfaite à moins de vous faire duchesse ; il se présente une occasion, je suis fort embarrassée à cet égard, j'ai tout d'abord refusé, la différence d'âge est trop grande et le caractère est effrayant, mais on revient à la charge avec de tels avantages que je ne sais vraiment…

— Qui est-ce donc, madame ?

— Eh ! ma pauvre enfant, c'est un des

hommes de ce temps qui a le plus fait parler de lui, il a séduit mon père, ma mère, M. de Duras; nous avons passé hier la soirée à discuter cette affaire, et le résultat de ma conviction est que si nous repoussons le duc de Lauzun, nous tomberons dans M. Phelypeaux. D'après les dispositions de la famille, c'est à choisir entre eux.

— Quoi ! M. le duc de Lauzun ! le mari de Mademoiselle ?

— Lui-même.

— Oh ! je l'ai vu, il est vieux, il n'a pas l'air bon, il est fort magnifique et a des joyaux superbes.

— C'est la vérité. Le voudriez-vous pour mari ?

— Je ne sais, madame, il me semble qu'il me fait peur. N'y a-t-il pas moyen de me faire duchesse avec un autre ?

— Il y a moyen sans doute, en attendant quelques années; mais, ma fille, il a trouvé la façon la meilleure, il vous prend *sans dot*, et il vous assure son immense fortune en douaire. M. et madame Frémont sont tentés. Votre père recule; il préfère, je crois, le Phe-

lypeaux, c'est moi qui ferai pencher la balance, je ne sais que résoudre ; des deux côtés je crains votre malheur, et vous êtes trop jeune pour rien décider vous-même.

La chose était grave en effet, très grave pour mon âge. On vint appeler ma mère et je courus consulter Nanon.

— Ah ! mademoiselle, me dit-elle, il n'y a pas à barguigner. Épouser ce M. Phelypeaux, un mauvais borgne parvenu, ou bien M. le duc de Lauzun, un si grand seigneur, si magnifique !

— Et si vieux !

— Tant mieux ! il ne vivra guère ; avant quelques années vous serez la plus riche veuve de la cour et vous pourrez épouser qui bon vous semblera ; ou bien rester en viduité, être votre maîtresse et mener un train de reine.

— Le penses-tu, Nanon ?

— Si je le pense ! Ah ! mademoiselle, réfléchissez.

Et nous voilà, ma mie et moi, pesant les avantages de cette union magnifique, les opposant à la honte d'une mésalliance et bâtis-

sant le plus bel avenir sur la mort d'un homme qui se portait aussi bien que nous, seulement parce qu'il avait quarante-huit ans de plus que moi.

Nous en causâmes nuit et jour, nous en vînmes à trouver la chose merveilleusement heureuse pour moi, à m'en applaudir et à désirer que cela commençât bientôt afin de finir plus vite.

Je n'osais pas y revenir avec ma mère, j'attendais; enfin elle monta un jour chez moi tout émue et entama la question d'elle-même.

— Mon enfant, dit-elle, je crois que votre sort est enfin décidé.

— Ah! fis-je, sans pousser plus loin, le cœur me battait.

— Tout le monde penche pour M. de Lauzun, et moi...

— Et vous, madame?

— Et moi j'ai peur, ma fille; je pèse encore dans la balance dont je vous parlais l'autre jour, les années qui vous séparent et le passé de ce héros de roman, qui vous prépare au moins un avenir douteux.

— Cependant, madame, M. Phelypeaux !...

— Vous préférez M. de Lauzun?

— J'en préférerais un troisième, qui réunirait plus de qualités et qui serait duc.

C'était là ma marotte.

— Vous n'êtes point forcée; si on vous donne à M. de Lauzun, vous le prendrez de bonne grâce?

— Oui, ma mère.

— Quoiqu'il soit vieux?

— Parce qu'il est vieux; s'il était jeune, je ne l'accepterais peut-être pas, ses yeux me tourmentent. Mais je sacrifierai bien quelques années...

En moi-même je comptais deux ou trois ans, cinq au plus. Il me semblait un Mathusalem, avec ses soixante-trois ans, il faut penser que j'en avais quinze ! Ma mère eut le tort de ne pas sentir et prévoir pour moi. Que Dieu le lui pardonne, elle a cru bien faire !

— Allons ! dit-elle en soupirant, puisque vous n'êtes pas effrayée, je vais porter votre consentement et les choses iront très vite; il faut éviter les gloses et les quolibets. Le plus grand silence surtout, même envers votre

gouvernante. Nous n'annoncerons le mariage qu'au moment de le conclure et quand il n'y aura plus à y revenir.

Tout s'arrangea ainsi qu'elle le désirait. Elle m'envoya chercher le lendemain pour voir mon prétendu ; il n'y eut point de présentation solennelle, ni de salle du dais comme pour ma sœur. M. de Lauzun n'avait que des neveux qu'on n'appela pas et qui boudaient, cela se conçoit. Il me fit un compliment le mieux tourné du monde. Je lui répondis comme une sotte, en pleurant et en me jetant dans les bras de ma mère, qui voulut m'excuser.

— Ne prenez pas cette peine, madame ; mademoiselle de Quintin ne peut me donner un gage plus certain pour l'avenir que la tendresse qu'elle vous porte, et son émotion en ce moment.

Le soir même je reçus une merveilleuse corbeille remplie de tout ce qu'il fut possible de rassembler de plus charmant et surtout des pierreries les plus belles. Il y en avait pour des sommes énormes. Je passai une

partie de la nuit à les essayer et à les regarder.

Le lendemain, le maréchal alla à Versailles, et demanda au roi la faveur d'une audience, après la messe, à l'heure où il avait l'habitude d'écouter les courtisans. Il n'eut pas de peine à l'obtenir.

— Sire, dit-il, j'ai donné à une de mes filles un établissement suivant ses goûts et un grand état. Il était difficile de rencontrer mieux pour la cadette; cependant je viens demander l'autorisation de Votre Majesté pour son mariage. Nous avons cru bien faire, en l'accordant au duc de Lauzun, dans des conditions inespérées; si nous nous sommes trompés, que Dieu n'en punisse que nous.

— Et mademoiselle de Quintin est-elle bien aise? demanda le roi.

— Elle est contente, sire.

— C'est elle surtout qu'il faut satisfaire. Cependant Lauzun est un fou de s'adresser à si jeune poulette. Avec une autre famille, il courrait de grands risques. Je le connais et je vois le dessous de ses cartes, c'est l'ambition.

Il espérait par vous rentrer dans ma faveur et se rapprocher de moi.

— Il ne m'en a rien témoigné, sire.

— Vous êtes hardi de mettre Lauzun dans votre maison, je souhaite que vous ne vous en repentiez pas. De vos affaires, vous en êtes le maître, mais pas des miennes ; je ne vous permets de faire ce mariage qu'à la seule condition que vous ne lui en direz jamais le moindre mot.

Mon père s'en retourna avec ce discours, dont il n'instruisit que ma mère. On n'en dressa pas moins le contrat le lendemain.

M. de Lauzun consentait à recevoir seulement ce qui resterait à la mort de M. Frémout, lorsque chacun de ses enfants et petits-enfants aurait touché quatre cent mille livres ; c'était une dérision pour me marquer quelque chose. En revanche, il m'assura sa fortune, ou du moins tout ce qu'il en put distraire en dehors de sa duché-pairie ; tout fut réglé au cas où nous aurions des enfants et en celui où n'en aurions point. M. Frémont et M. d'Auneuil ne négligèrent rien pour que

ma fortune fût brillante et assise sur des bornes inattaquables.

Le maréchal, M. le duc de Saint-Simon et M. le duc de Lauzun portèrent ce contrat au roi pour le signer. En les voyant paraître, Sa Majesté se mit à rire.

— Ah! M. de Lauzun, vous voilà donc décidé à vous ranger enfin! Apportez-vous à votre femme autant de sagesse et de bonne volonté que de trésors? Nous rirons bien si vous êtes forcé de convenir avec une si jolie fille que vous auriez dû vous y prendre plus tôt.

— Je ferai de mon mieux, sire, mais je ne saurais mieux faire que de me marier, puisque c'est la première fois, depuis mon retour, que je vois rire Votre Majesté avec moi comme en mes heureux jours.

— Ce ne sera pas la dernière, monsieur; je désire faire quelque chose pour le maréchal de Lorge.

Il n'en eut pas d'autre faveur.

Le soir, cependant, il me renvoya un présent d'étoffes admirables, et Leurs Majestés, le roi et la reine d'Angleterre, me firent don-

ner de leur part un joyau de toute beauté. C'étaient leurs deux portraits, montés dans un bracelet, entouré d'émeraudes, de rubis et de diamants, formant un nœud d'amour et le chiffre de Leurs Majestés. Mon oncle, milord Fervesham était aussi fort bien dans la faveur de ces majestés anglaises. Ce fut encore un motif.

Le mariage était fixé au lendemain.

VI

On vint me réveiller, car je dormais, en m'apportant le plus magnifique habit de brocart d'argent brodé de perles, qui se puisse voir. Cela était d'un effet admirable et je ne pouvais me lasser de le regarder. Le corps de jupe, à lui seul, pesait plus que toute ma personne. Je n'avais jamais été à pareille

fête. J'en fus toute étourdie ; cependant jusqu'au soir j'eus le temps de m'y accoutumer.

Ma mère et madame de Saint-Simon présidèrent à ma parure ; on me fit aussi belle que pouvait l'être une enfant de quinze ans, peu formée encore, assez effrayée de ce qu'elle allait faire, et ayant toute la gaucherie de son âge.

Il n'y avait que sept ou huit personnes de conviées ; il semblait que tous nous avions envie de nous cacher. Moi, j'étais intimidée, mais je crois, Dieu me pardonne, que les autres étaient honteux.

Nous fûmes mariés comme ma sœur, à minuit, dans la chapelle de l'hôtel de Lorge, et par le même curé de Saint-Roch. M. de Lauzun était resplendissant et presque jeune ; il devait y avoir travaillé longtemps. Il se montra d'un empressement qui fit sourire mon père et lui rappela ses beaux jours.

— Qui m'eût annoncé alors qu'il deviendrait mon gendre, m'aurait fort étonné, dit-il à M. de Saint-Simon ; je ne le voyais pas d'un très bon œil, et M. de Turenne m'avait sou-

vent prévenu contre lui. Enfin cela devait être, puisque cela est.

En sortant de la chapelle M. d'Auneuil vint me prendre la main et me salua le premier de « madame la duchesse. »

Je me mis à rire, malgré mon impression.

— C'est que cela est bien vrai, que je suis madame la duchesse à présent, répondis-je, et pour tout de bon maintenant.

J'en étais contente et toute fière. Ce que voyant, M. de Saint-Simon dit tout bas à sa femme, croyant n'être pas entendu :

— Mademoiselle de Quintin va avoir là une vieille poupée, dont elle ne se jouera pas aussi aisément que de ses petites.

J'avais entendu, mais non pas compris, je m'en souvins ensuite.

Il était convenu que nous devions habiter l'hôtel de Lorge, M. de Lauzun n'en ayant pas encore à lui. Quand on sort de Pignerol, après dix ans, on n'est pas accoutumé d'avoir une maison entièrement montée. Nous prîmes donc le grand appartement du rez-de-chaussée. On m'y conduisit en sortant de l'hôtel; ma mère resta seule avec mes femmes à ma

toilette, après quoi nous eûmes un entretien qu'il me serait difficile d'oublier.

Je m'étonnai de cette solitude. Le contraire avait eu lieu pour madame de Saint-Simon; on avait couché les mariés en cérémonie, on ne les avait quittés qu'après avoir rempli toutes les formalités d'usage et par l'étiquettte. Ma mère me répondit que M. de Lauzun l'avait demandé ainsi.

— C'est peut-être, madame, que l'on faisait de la sorte en son temps.

— Non, c'est qu'il le désire. M. de Lauzun a ses idées particulières, auxquelles il faudra vous conformer, ma fille.

— C'est mon devoir.

— Ainsi, je vais vous mettre au lit, vous laisser ensuite, vos femmes sortiront, je fermerai vos rideaux et vous attendrez peut-être longtemps, je ne sais pas.

— Oh! mon Dieu! je ne suis pas pressée.

J'étais étonnée seulement. On racontait souvent devant nous les détails de ces premiers instants, et cela ne ressemblait point à ce qui se passait. La chambre des mariés était ouverte à toute la maison, à la cour surtout,

lorsque le roi et la reine honoraient la noce de leur présence; ils donnaient la chemise, et le cérémonial se prolongeait assez longtemps. Je m'attendais à pareille chose, non que je fusse contrariée de ce qu'elles n'arrivaient pas, elles me semblaient tout à fait déplacées, mais j'accablai la maréchale de questions, en ajoutant, pour tout accorder, que sans doute ces grandes entrées étaient remises au lendemain.

— Non, ma fille, vous en êtes dispensée entièrement.

— Ah! tant mieux. Et où est M. de Lauzun?

— Dans son appartement avec ses valets de chambre; il n'a voulu non plus personne auprès de lui.

— Et si je m'ennuie, je puis dormir, n'est-ce pas?

La maréchale ne put retenir un sourire, un sourire triste cependant; son cœur de mère était serré.

— Comme il vous plaira, mon enfant.

On me coucha, lorsque je fus prête, dans ce grand baldaquin à estrade et à balustrade

dorée, où avait couché souvent M. de Turenne, lorsqu'il venait chez son neveu favori; il aimait mon père de préférence à tous les autres, et mon père le lui rendait sincèrement. Je l'ai vu pleurer bien des fois en parlant de lui, tant d'années après.

Ma mère suivit exactement ce qu'elle avait annoncé; elle m'embrassa, ferma elle-même les rideaux de damas mordoré et sortit discrètement, me laissant en compagnie d'une petite lampe et de mes réflexions.

Cette lampe brûlait une huile odorante, dont le parfum était agréable, mais légèrement soporifique. Il faisait très sombre sous ces courtines; je me couchais beaucoup plus tôt que d'ordinaire; j'étais fatiguée, je n'avais pas des pensées tumultueuses; il me vint à la mémoire un chant avec lequel ma mie Nanon me berçait dans mon enfance; je le chantai en moi-même et je m'endormis insensiblement.

Combien de temps dura ce sommeil? Je l'ignore. Je fus éveillée par une senteur très pénétrante et par un léger bruit. Je jetai un cri de surprise, mes songes étaient bien loin



de là. Je vis M. de Lauzun debout, sur l'estrade, au pied du lit, dans une robe de chambre de soie anglaise, brodée sur toutes les coutures, coiffé, paré, pimpant, embaumant comme un bouquet.

— Vous dormiez, madame ; c'est de votre âge, et c'est du mien, ajouta-t-il avec un sourire forcé. Voulez-vous que nous causions un peu ? Êtes-vous assez éveillée pour m'entendre, ou remettrons-nous à demain ? Ne vous troublez pas, je suis ici pour vous obéir.

— Mais, monsieur, je puis vous entendre tout de suite.

J'étais grandement curieuse d'apprendre ce qu'il allait dire, je l'avoue.

— Qu'il soit fait suivant votre bon plaisir, madame.

Et le voilà entrant dans le balustre un des fauteuils de la chambre, s'y établissant de façon à ne pas être éclairé par la lampe, tandis qu'elle donnait en plein sur mon visage, depuis qu'il avait ouvert les rideaux.

— Vous ne pouvez pas m'aimer, madame, et je ne suis point assez ridicule pour l'exiger de vous.

— Monsieur...

— Nous ne nous connaissons pas, nous nous connaîtrons maintenant; je ne sais si vous m'aimerez mieux après, j'y tâcherai.

Pour ceci, je ne sus que dire, il reprit :

— Je ne veux pas avancer plus loin dans la vie avec vous sans vous avoir expliqué franchement ce que j'attends de votre amitié et ce que vous pouvez attendre de la mienne. Je ne suis pas un homme comme les autres; le bruit qui s'est fait autour de mon nom, mes folies, mes audaces, mes malheurs, mes aventures, m'ont placé sur une ligne tout à fait particulière dans le monde et à la cour. On vous a dit cela, madame?

— Oui, monsieur.

— J'ai voulu me marier cependant, pour chercher un port de salut, après tant d'agitations. A mon âge, avec une personne aussi jeune et aussi jolie que vous, c'était téméraire, je l'avoue. Vous ne m'en ferez pas repentir.

— Je l'espère.

— Et moi j'en suis sûr. Maintenant j'ai une prétention de plus, une prétention insensée

peut-être, n'importe ! j'essaierai. Il faut que vous m'aimiez.

— Mais, monsieur le duc...

— Il faut que vous m'aimiez comme si j'étais jeune et beau, comme on m'aimait il y a vingt ans. J'ai soumis les plus belles, les plus fières de leur vertu et de leur naissance ; je les ai conduites jusqu'aux dernières bornes du sentiment, et cela certainement en prenant la moitié moins de peine que je ne le ferai pour vous.

Ce langage me surprenait autant qu'il me plaisait peut-être. Pour la première fois j'entendais ces paroles, ordinairement si douces et si trompeuses, dont on nous berce et que nous croyons au lieu de les rejeter. Il le comprit parfaitement.

— Je ne suis donc pas votre mari, madame, je suis votre adorateur, votre *mourant*, comme on disait dans ma jeunesse. Je ne réclame de vous aucun de mes droits, je les attendrai tous de votre volonté, de votre tendresse ; vous pouvez dormir sous ma garde, aussi tranquille que sur le sein de votre mère, je ne volerai pas mon trésor.

J'avais grande envie de pleurer, je suis sûre que ma figure était singulière; j'aurais voulu la regarder au miroir. Tout cet étalage de sentiments était pour moi de l'hébreu. Je m'efforçais de bien comprendre, j'aurais désiré répondre; je ne trouvais pas un mot.

— Ce qui se passe entre nous à dater de ce moment doit être un mystère pour tout le monde, entendez-vous? même pour madame la maréchale de Lorge. Vous me le promettez?

— Oui, monsieur.

— Madame la duchesse de Saint-Simon surtout l'ignorera, je l'espère. Elle ne pourrait le cacher à son mari, dont l'esprit caustique chercherait des explications désagréables et réussirait peut-être à vous les faire partager.

— Je ne le crois pas.

— Moi, j'en ai peur. Je deviens votre seul ami, votre seul confident; je vous supplie de m'ouvrir votre cœur et de compter sur le mien. On vous dira peut-être que je n'en ai point, ce sont des calomnies. J'ai tant d'ennemis! ma faveur et ma fortune m'en ont tant

créé ! Connaissez-vous ma vie, madame ?

— Non, monsieur; bien peu. Je sais que Mademoiselle...

— A été ma femme, oui, madame, cela est vrai. J'ai eu l'honneur d'être le cousin-germain de Louis XIV, il ne me l'a pas pardonné et ne me le pardonnera jamais. Il vous faudra bien des charmes et à M. le duc de Lorge bien de l'affection pour qu'il en arrive à ne pas me continuer cet air que je connais si bien, que j'ai tant étudié et qui ressemble à un de ces rochers de glaces, insensibles même aux rayons du soleil.

— Le roi finira par vous rendre justice, monsieur.

— Non, madame, car je suis le seul gentilhomme de France qui ait osé résister en face ; car moi seul, parmi ses favoris, j'ai voulu devenir son maître, et je l'aurais été, sans cette misérable aventure de Mademoiselle, qui donna à mes envieux l'occasion de me perdre. Le roi le sait, il se rappelle et il me connaît.

Je voyais qu'il n'y avait plus rien pour m'intéresser dans ce discours, j'écoutais en-

core et je m'endormais pourtant, je m'endormis si bien que je n'entendis plus rien du tout, que j'oubliai le mariage, et que cinq minutes après, un rêve me transporta sur les gazons de Sainte-Croix, où je courais follement, où je cueillais de belles marguerites et de belles pensées pour en former des couronnes et parer la Vierge de mai.

Ainsi se passa la première nuit de mes noces.

Le lendemain, un des valets de chambre de M. de Lauzun gratta à la porte et nous réveilla tous les deux, il dormait dans son fauteuil. Il se leva en sursaut; j'eus besoin d'un instant pour me reconnaître ; pendant ce temps il était près de la porte, et écoutait le message qu'on lui apportait.

C'était, ainsi qu'il l'avait commandé, une corbeille des fleurs les plus rares, qu'il voulait m'offrir à mon réveil. Il reparut chargé de ce joli présent, dont je fus enchantée. Il me baisa la main ensuite et me dit adieu pour quelques instants, en me recommandant de ne pas oublier ce que j'avais promis.

— Je reviendrai quand vous serez prête, et

puis quand vous serez sur ce lit à recevoir les hommages de toute la France, si empressée de vous adorer. Beaucoup diront que ce n'est pas ma place, que je me pare de votre jeunesse et de votre beauté. N'en ai-je pas le droit, puisque votre jeunesse et votre beauté m'appartiennent ?

Le valet de chambre était sur le seuil de la porte, je vous prie de le croire, je ne le voyais pas, mais il y était.

Aussitôt que M. de Lauzun fut parti, mes femmes entrèrent et la maréchale parut. Elle vint m'embrasser, en bonne mère, et me demanda tout bas si j'étais contente de mon mari.

— Enchantée, madame, répondis-je. Voyez les belles fleurs qu'il m'a données en s'en allant.

A l'instant même, un laquais à la livrée de Lauzun se montra de nouveau, avec une boîte pleine de superbes pierreries, dont M. le duc me priait de me parer pour aller à Versailles le lendemain, ou pour dîner ce jour-là chez M. d'Auneuil, avant la défilade. Je me montrai ravie; le laquais le lui rapporta, et il revint tout triomphant.

Cette journée se passa comme pour ma sœur, on ne voulut pas faire de différence entre nous deux. J'avais également sur mon lit mesdemoiselles de Royan, de Casnne et de La Tremoille; j'avais aussi mademoiselle de La Rochefoucauld et bien d'autres filles de qualité, qui me regardaient d'un œil d'envie et que je n'étais pas fâchée de primer, à tout prendre.

Le soir, M. de Lauzun vint causer une heure près de moi; il me promit le récit de sa vie, que je lui demandai, aussitôt que nous serions débarrassés des devoirs d'étiquette. Je le trouvai charmant, d'une amabilité sans pareille, et je m'accoutumai à lui de façon que je l'attendais impatiemment et qu'il m'eût été difficile de m'en passer.

C'étaient à chaque instant de nouvelles galanteries, de nouveaux présents.

Le lendemain nous allâmes tous à Versailles, et j'étais mise d'un air à faire envie aux princesses. J'avais entre autres une garniture de points de Venise comme il n'en existait pas deux en Europe. On eut la bonté de me trouver fort jolie et fort bien faite.

Je fus présentée par ma mère à madame de Maintenon. Elle me reçut avec beaucoup de bienveillance. Elle était assise dans un fauteuil à dos très élevé; elle avait un habit de soie puce, un mantelet noir et les dentelles pareilles. Ses cheveux blancs et noirs, roulés en crochets sur son front, avec une hausse en dentelle, aussi noire et blanche, en éventail. Elle était belle encore, elle était droite, elle avait une main qu'on aurait voulu baiser toute la journée, ainsi que le disait mon oncle le maréchal de Duras, qui l'aimait fort d'ancienne date.

Elle se souleva seulement quand nous entrâmes. Trois duchesses! excusez du peu! J'ai entendu souvent de vieilles dames, qui l'avaient connue jeune, nous répéter qu'elles ne s'y accoutumaient point et qu'elles étaient toujours au moment de la relever de son impertinence.

On nous apporta des pliants, pas davantage. Nous nous assîmes. Elle nous fit des questions pleines d'intérêt, à moi surtout. Ses beaux yeux s'arrêtaient sur les miens avec complaisance.

— J'aime cette belle jeunesse, dit-elle, elle a bien des années devant elle, elle peut encore apprendre à se souvenir. Madame de Saint-Simon et madame de Lauzun seront aises de voir Saint-Cyr, n'est-ce pas, madame, vous nous les enverrez?

C'était une faveur: ma mère la reçut avec reconnaissance; je n'en sentais la valeur que par le plaisir que j'en retirerais. Après un quart d'heure on annonça le roi. Je tremblais en songeant qu'il me parlerait. En effet, il vint à moi tout de suite, et me regarda un instant en silence. Son air était triste et bienveillant.

— Madame la duchesse de Lauzun, dit-il, soyez la bienvenue.

On m'avait fait ma leçon; j'eus grand'peur et je l'oubliai. Le roi le comprit, et, loin de m'en savoir mauvais gré, il fut plus affable encore. Il eut la bonté de m'interroger sur mon âge, sur mes goûts, sur mes projets en me mariant; il s'enquit si M. de Lauzun les approuvait, et fit là-dessus quelques plaisanteries bienveillantes.

Louis XIV avait alors cinquante-sept ans.

Il était majestueux, d'un port noble, d'un visage beau et rayonnant comme le soleil, son emblême ; on ne pouvait le voir sans être fortement ému, sans un respect profond et une admiration véritable. Il portait toujours ces immenses perruques, qu'il a mises à la mode, et qui étaient en même temps si gênantes et si malpropres.

— Mais pourquoi ne pas laisser pousser tout bonnement nos cheveux? demandait mon frère, tout jeune, lorsqu'on lui mit pour la première fois sur la tête cette machine velue.

Il avait raison, cela fût revenu au même, sauf l'ennui de la coiffure, qu'il aurait fallu subir, et que les têtes de bois subissaient pour les seigneurs. Qu'avaient-ils de mieux à faire? Ne leur restait-il pas le temps de saluer le roi, de poursuivre les ministres et de se faire donner des brevets de retenue ou des bénéfices?

La conversation avec le roi dura le temps ordinaire. Il fit ses compliments à ma mère, sur l'établissement de ses filles, ajouta qu'il nous verrait avec plaisir, le soir, au souper, et nous congédia.

Nous allâmes faire nos visites aux princes et princesses, qui nous accueillirent de la même façon. Seulement, partout mon mariage fut blâmé, si ce n'est en face, du moins indirectement. On me plaignait, on prévoyait le sort que j'ai subi. On accusait le maréchal et la duchesse de m'avoir sacrifiée pour de l'or. C'était partout un concert de louanges pour moi, de plaintes contre eux. Quant à M. de Lauzun, on le raillait. J'ai su tout cela depuis, on ne me l'a pas épargné.

Nous arrivâmes au souper. Le roi, le matin, chez madame de Maintenon, avait peu fait attention à M. de Lauzun et pas beaucoup plus à mon père. Toutes les grâces furent pour ma mère et moi. Au souper, ce fut la même chose; j'étais près de ma mère, qui me précédait, le duché de Lorge étant plus ancien que celui de Lauzun. Je pris mon tabouret.

En arrivant à table, le roi me dit :

— Madame, s'il vous plaît de vous asseoir.

Il déploya sa serviette et vit toutes les duchesses et princesses encore debout. Il se

souleva alors sur sa chaise, et, se tournant de mon côté, il répéta :

— Madame, je vous ai déjà priée de vous asseoir.

Nous nous assîmes toutes. J'eus un instant d'éblouissement ; je voyais cette cour brillante pour la première fois ainsi : c'était splendide.

Il ne fut pas question de M. de Lauzun ce soir-là, l'appartement qu'occupait mon père à Versailles, lorsqu'il n'était pas à son service de capitaine des gardes, était fort petit comme tous ceux des courtisans. On nous logea donc ensemble, ma sœur et moi, pour que nos maris eussent chacun leur chambre. M. de Lauzun n'était plus rien à Versailles, ce dont il enrageait, lui qui avait été de tout. Aussi, dès le lendemain, lorsque je reçus sur mon lit toute la cour, il ne parut absolument que pour les visites de la maison royale, et s'éclipsa le plus tôt possible. Il avait une grande mauvaise humeur à Versailles, et, comme il ne l'avouait point, elle retombait sur le monde entier.

Nous eûmes toutes les corvées, l'une après

l'autre; cela me fatigua et m'ennuya fort; nous retournâmes enfin à Paris, et, en traversant le cours, nous aperçûmes presque toutes les filles de qualité, à marier, se promenant pour quêter des épouseurs. Cette vue consola ma mère, que mon mariage tourmentait incessamment, elle me fit aussi prendre patience, d'autant plus que, par son adresse, mon mari avait trouvé le moyen de m'occuper de lui.

VI

J'étais fort enchantée les premiers jours. M. de Lauzun ne me quitta pas, et, je suis forcée de le dire, par la façon dont il se conduisait pour moi à cette époque et pendant ces moments de tendresse, je compris ses séductions d'autrefois. On m'a assuré, il est vrai, qu'il ne s'y prenait point ainsi avec ses

maîtresses, et que madame de Monaco, entre autres, avait eu excessivement à souffrir de sa brusquerie.

Nous allâmes ensemble partout. Il me promena au cours et me montra comme dans la gloire de Niquée. Il était fier, disait-il, d'avoir été accepté par une charmante jeune créature.

— Je n'ose pas dire *choisi;* mais cela dépend de vous.

Il continuait son système d'attente, dont je me trouvais fort bien et lui aussi, à ce que je crois.

Nous donnâmes plusieurs dîners, plusieurs soupers à toute ma famille, et à la sienne d'abord; nous les reçûmes l'une après l'autre, avec une magnificence presque royale. Il avait quantité d'objets aux armes de Mademoiselle, ses portraits dans toutes les chambres. Je m'avisai un jour de dire qu'elle n'était pas jolie, qu'elle avait le regard dur et l'air masculin.

— Aurais-je le bonheur que vous en fussiez jalouse? demanda-t-il.

— Oh ! pas du tout ; c'est seulement ce que je pense.

Alors, faites-moi la grâce de ne pas le répéter. Je ne puis entendre parler ainsi de Mamoiselle, il me semble qu'on insulte à sa mémoire.

Il l'avait traitée bien autrement, lorsqu'elle vivait.

Il me conduisit à Saint-Germain, chez le roi Jacques, à qui il venait me présenter lui-même, ainsi qu'à la reine. Je narrerai, en racontant sa vie, les obligations qu'ils lui avaient et ce qu'il avait fait. La reine avait eu pour lui, assurait-on, un sentiment tendre ; il s'y trompa. Elle ne lui marqua pas autrement que par ses préférences dans leurs évènements romanesques. Ils coururent ensemble bien des aventures, et il y a de quoi s'étonner qu'ils en soient revenus.

Je trouvai près de Leurs Majestés exilées une jeune et charmante fille, cousine de la reine, par sa mère : elle se nommait milady Harington. Elle était catholique et avait suivi sa noble cousine dans son exil, ou plutôt elle l'avait rejointe, car elle était encore bien

enfant lors de la révolution d'Angleterre.

Sa mère, amie intime de Marie-Béatrix d'Est, presque comme sa sœur, était une princesse Amanti, dont l'aïeule était de la maison d'Est et sœur consanguine du duc de Modène. Elle n'avait plus de parents ; elle déclara qu'étant maîtresse de ses biens, elle ne se séparerait pas de la princesse et ferait sa patrie du pays qu'elle habiterait. Elle partit avec elle, arriva à Londres et s'y établit chez elle, afin qu'on ne la regardât pas comme une étrangère dans la maison de la reine, mais elle ne la quittait presque ni jour ni nuit.

Grâce à sa beauté autant qu'à sa grande fortune, elle eut bientôt à ses pieds tous les jeunes seigneurs. Ce fut à qui se ferait aimer d'elle ; on l'accablait de demandes et de propositions qu'elle refusa, annonçant qu'elle épouserait celui qu'elle aimerait, non-seulement avec son cœur, mais encore avec sa raison.

Elle resta ainsi trois ans, puis elle vit à Windsor milord Harington, jeune et charmant, riche, noble, réunissant enfin tout ce

qu'elle pouvait souhaiter. Ils s'aimèrent, ils se le dirent, et bientôt ils furent unis solennellement devant l'élite de la noblesse anglaise. La belle princesse Amanti devint comtesse d'Harington et apporta à son mari ses immenses biens d'Italie.

Ils vécurent longtemps ensemble, heureux et aimés ; jamais sort ne fut plus doux que le leur : rien ne leur manquait, ils n'avaient pas de souhaits à faire. Ils habitaient souvent une belle terre, dans le comté de Devon et ils s'y faisaient adorer de leurs vassaux.

Leur magnificence était citée, et leur bienfaisance encore plus. Ils donnèrent, à l'occasion de la naissance de leur fille, des fêtes princières. On courut la chasse avec des meutes nombreuses et à travers les dangers des chemins de montagne. La comtesse, parfaitement remise de sa couche, suivit partout son mari ; intrépide chasseresse, elle montait à cheval comme un écuyer. Entraînés à la poursuite d'un daim, ils s'élancèrent tous les deux dans un sentier à pic, presque suspendu au-dessus d'un précipice, sans calculer le danger, ils continuèrent, et arrivé à

l'extrémité, le cheval de la comtesse manqua des quatre pieds, s'abattit et roula avec elle dans l'abîme.

Son mari, au désespoir, ne calcula rien, se jeta bas de sa monture, essaya de descendre, en s'accrochant aux aspérités de la pente. Il parvint, à travers des périls affreux, jusqu'à une roche élevée, d'où il put voir au fond du gouffre; sa malheureuse femme y était étendue, sans mouvement, brisée, à moitié écrasée par le poids de son cheval, et morte très probablement.

Cette vue lui rendit des forces, il chercha une issue et il la trouva, en risquant vingt fois sa vie: mais pour rien dans l'univers il n'eût laissé sa compagne sans secours dans ce précipice. Arrivé près d'elle, il souleva sa tête meurtrie, toucha son cœur, hélas ! immobile, et acquit la certitude qu'elle n'existait plus.

Ce fut une de ces douleurs auxquelles on ne peut survivre, ni résister. Il ne fit aucun mouvement, restant l'œil fixe, les bras étendus, comme un insensé. Pendant ce temps, ses gens et les conviés de la fête les cherchaient



partout, et vinrent rôder autour de cet endroit dangereux où on les avait vus s'engager. Le cheval du comte qui courait çà et là leur révéla l'accident qu'ils redoutaient.

Ils regardèrent et les aperçurent. On tint conseil, après avoir essayé de les appeler, et croyant qu'il n'existaient plus ni l'un ni l'autre. Comment les retirer de là ? personne ne se souciait d'y descendre ; cependant des vassaux dévoués se risquèrent ; ils arrangèrent un appareil de planches et de cordes, ils se partagèrent en deux bandes, et après bien du temps passé, bien des alternatives de craintes et d'espérances, on parvint à hisser jusqu'au bord le cadavre de la comtesse, et son malheureux mari, non pas mort, mais fou.

Il fut enfermé dans un de ses châteaux, d'où il n'en sortit plus, bien qu'il ne fût pas méchant, seulement il ne pouvait supporter la vue de sa fille, il fallut la lui ôter. La reine la voulut avoir auprès d'elle ; elle la garda avec ses enfants.

Il en résulta que la pauvre petite ne connut jamais ses parents et qu'elle s'attacha au roi Jacques et à la reine comme s'ils eussent

été réellement son père et sa mère. Elle réunissait sur sa tête la grande fortune des Harington et celle des Amanti, c'est-à-dire qu'elle avait des trésors et des millions. Aussi à peine âgée d'un an, les pères élevaient déjà leurs enfants dans l'espoir d'arriver un jour à l'épouser.

La reine déclara d'avance qu'elle n'entendait en rien gêner sa fille adoptive; que les prières, les génuflexions et les agiots ne serviraient de rien qu'elle n'eût décidé.

— Elle a le loisir jusqu'à sa majorité, épargnez donc vos peines d'ici à ce moment.

Cela n'y fit rien, on le pense; l'enfant, la jeune fille furent tour à tour l'objet des soins et des hommages. La reine lui apprit de bonne heure à s'en jouer, et lui inspira, sans s'en douter, une grande indépendance d'esprit.

La révolution éclata. La reine Marie de Modène ne voulut point entraîner l'enfant de son amie dans les dangers. Elle la confia à une amie sûre, lorsque celle-ci eut fait serment de ne point déraciner dans son cœur

l'affection et la tendresse qu'elle portait à sa bienfaitrice. Milady Harington grandit, elle atteignit l'âge de sa liberté ; le premier usage qu'elle en fit ce fut de rejoindre la reine Marie à Saint-Germain.

— Ma bien-aimée reine, lui dit-elle en fléchissant le genou, aussitôt qu'elle l'aperçut, je viens mettre à vos pieds, à ceux du roi, ma fortune et ma vie ; disposez de moi, je serai trop heureuse de consacrer à votre service tout ce que je suis et tout ce que je possède.

La reine la releva et l'embrassa tendrement.

— Hélas ! mon enfant, ni vos biens, ni votre vie ne peuvent nous être utiles, en ce moment, nous sommes abandonnés de tous. L'Europe délaisse notre cause ; la France même, qui nous donne asile, est prête à traiter avec nos ennemis, si elle y trouve son avantage...

— Cela ne se peut pas, madame !

— Cela est. Vous nous apportez donc, non pas vos vassaux et vos terres, mais votre tendresse et votre dévouement, mille fois plus

précieux pour nous, durant cet exil doré qu'il nous faut subir.

Depuis ce moment milady Harington, princesse d'Amanti, ne quitta plus la reine Marie. Elle la suivit à la cour, elle partagea, non pas ses plaisirs, mais sa retraite et ses prières. Elles parlèrent ensemble de l'Angleterre, qu'elles ne devaient plus revoir, et de cette belle Italie que la princesse ne connaissait pas, et que sa mère avait délaissée par amitié pour la reine.

C'était une très magnifique personne, que cette milady Harington : le visage d'une vierge d'église, des yeux noirs, des cheveux blonds, une peau de satin, une taille de déesse, une démarche de fée. Elle avait infiniment d'esprit sans le savoir et sans le laisser voir qu'à propos. On lui avait appris plusieurs langues, qu'elle parlait également bien, elle s'était occupée de sciences ; elle s'était préparée à tous les évènements, décidée à suivre partout sa bienfaitrice et à courir les dangers qu'elle pourrait braver.

M. de Lauzun la voyait souvent et l'admirait fort. Il eût vivement désiré d'obtenir sa

main ; d'abord la reine ne le servit pas, et ensuite milady Harington, jeune, riche, libre, pouvait faire un autre choix.

Elle me plut et je lui plus sur-le-champ. Nous nous promenâmes ensemble sur la terrasse, admirant cette vue sans pareille et causant de ce qui intéresse les jeunes femmes, c'est-à-dire la toilette et les galants.

Tout à coup elle me demanda, en rougissant beaucoup, si je connaissais un jeune enseigne aux gardes que M. de Lauzun protégeait fort chaudement.

— Non, milady.

— Quoi ! vous ne l'avez jamais vu, il ne va pas chez vous, madame? c'est impossible !

— Je ne sais ce que vous voulez dire, milady, je vous l'assure. Comment s'appelle ce protégé?

— Le chevalier de Rocher. C'est un nom étrange, n'est-il pas vrai ?

— Si c'est celui de sa famille...

— Il n'a pas de famille.

— Il n'a pas de famille, le pauvre jeune homme ! Où M. de Lauzun l'a-t-il connu alors ? Qui l'engage à le protéger ?

— Je ne sais, il ne l'a jamais dit à la reine.

— Mais vous, milady, où avez-vous vu ce chevalier de Rocher?

— Ici, à Saint-Germain, où il vient fort souvent.

— Pourquoi faire?

— M. de Lauzun l'amène chez la reine. Il reste quelquefois des semaines entières. Le roi et tout ce qui l'entoure le goûte fort. M. de Lauzun l'a présenté comme un ami pour le prince de Galles, comme un homme disposé à lui consacrer son sang et sa vie, lorsque le moment sera venu de réclamer ses droits.

— M. de Lauzun doit avoir un motif pour agir ainsi. Ce M. de Rocher doit tenir par quelque lien inconnu à l'Angleterre ou à la famille royale de ce pays.

— Aucunement.

— Je n'y comprends rien, et je le lui demanderai.

— Oh! oui, madame la duchesse, demandez-le-lui, et dites-le-moi.

Je m'étonnai de cet intérêt et j'en allais chercher la raison, lorsque M. de Lauzun

nous joignit. On parla d'autre chose ; ce fut tout pour ce jour-là...

En retournant à Paris, je ne manquai pas mon projet, et je questionnai M. de Lauzun, qui m'écoutait le sourire sur les lèvres.

— Vous désirez savoir qui est le chevalier de Rocher, madame?

— Oui, oui, monsieur.

— C'est un jeune homme recommandé à mes soins.

— Quel est son père ?

— Vous ne le connaissez pas.

— Sa mère?

— Non plus.

— Et son pays ?

— Son pays... c'est le Dauphiné.

— Et pourqнoi l'avez-vous pris en cette grande amitié ?

— J'aimais son père, j'aimais sa mère encore plus.

— Ils sont morts?

— Oui.

Il ne souriait plus comme au commencement.

— Ce jeune homme est donc de haute nais-

sance que vous le mettez ainsi dans le particulier de Saint-Germain?

— Son père appartient à la plus haute noblesse.

— Que comptez-vous faire de lui?

— Ce que j'en compte faire? Je vais bien vous étonner.

— Peut-être. Dites donc?

— Je compte en faire le mari de milady Harington, le futur prince d'Amanti.

— Ah! monsieur, c'est un projet insensé; milady n'écoutera pas un enfant perdu, lancé par vous seulement dans le monde et inconnu à tous.

— Elle l'écoutera si bien, madame la duchesse, que vous me faites toutes ces questions de sa part; sans elle vous n'y auriez pas pensé.

— C'est vrai, répondis-je étonnée.

— Les affaires de mon filleul sont en meilleure voie que je ne pensais, puisque la riche héritière est à lui, s'il veut suivre mes conseils, cependant.

— Prenez garde, monsieur! il n'est pas le duc de Lauzun!

— Non, mais il a vingt ans! cela vaut tout les duchés du monde.

— Pas toujours, monsieur, répliquai-je, sans me donner le temps de réfléchir. Si vous n'aviez pas été duc, vous auriez eu beau avoir vingt ans, je ne vous aurais pas épousé.

— En vérité!

Je compris que j'avais dit une sottise, je voulus la reprendre, il m'arrêta et reprit d'une façon très aimable que ces rudesses-là ne le regardaient point, qu'elles s'adressaient au mari et non pas au galant, et que celui-ci en tirerait raison.

— C'est égal, poursuivit-il, les affaires de mon protégé marchent bien, je le répète, et je vous remercie de me l'avoir appris.

Nous gardâmes un instant le silence : ma curiosité était excitée; je m'y pris d'une autre façon.

— Est-ce que je ne connaîtrai pas ce beau-fils que vous destinez à cette princesse? A propos est-il riche?

— Il n'a pas un maravédis.

— Et vous espérez...

— Je n'espère pas, je suis sûr.

— Amenez-le-moi.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je suis jaloux.

— Jaloux ! vous, monsieur ! et jaloux d'un enseigne aux gardes !

— Jaloux d'un homme de vingt ans, beau, brave, gentilhomme et bel esprit, oui, madame.

— Allons, monsieur, vous me faites rire !

— Madame, j'ai soixante-trois ans, je n'ai jamais été beau ; je doute de moi-même quand je vous regarde.

— Ce n'est pas de vous que vous doutez, monsieur, c'est de moi, et je m'en blesserais.

Il me baisa la main, ce qui était sa grande réplique, et, pour ce moment, l'explication en resta là.

VIII

J'avais été fort renfermée pendant mon enfance. Notre habitation chez madame Frémont nous tint fort éloignées des personnes de la cour et des lieux qu'elle habitait. Je ne connaissais donc que fort peu de monde. Les amis de ma grand'mère ne nous voyaient pas toujours, on nous tenait, chez nous, à dis–

tance de cette compagnie dont nous n'étions point et dont ma mère avait été jusqu'à son mariage. La destinée et les positions d'état tournent si singulièrement !

M. de Lauzun s'amusait à me promener incognito, comme deux amoureux, dans tous les endroits où je lui demandais d'aller, ce qui faisait dire à ma famille qu'il me gâtait.

Un matin, par un soleil magnifique, je m'éveillai de bonne humeur, et je lui fis dire que je désirais voir Saint-Cloud ; que Monsieur et Madame étaient à Versailles et qu'il fallait profiter de la circonstance pour le visiter, sans nous gêner et sans gêner les autres.

Il me fit assurer qu'il se mettait à mes ordres, et que je n'avais qu'à commander.

Aussitôt que je fus prête, nous partîmes. Cette route de Saint-Cloud est charmante. Je passai par le bord de la rivière, le chemin le plus long, mais le plus champêtre ; nous arrivâmes par Sèvres, et je voulus monter à pied au château.

Il se trouvait dans la Seine une barque

pavoisée aux couleurs de la maison d'Orléans; elle me parut jolie et j'aurais voulu retourner à Paris dans ce charmant bateau. M. de Lauzun m'assura qu'il n'oserait pas le demander aux bateliers, dans la crainte d'indisposer Monsieur et Madame, très chatouilleux sur ce qui leur était dû et qui auraient pris cette action pour un manque de respect.

Il fallut me contenter de cette raison et continuer la promenade.

Les cascades ne marchaient pas, ni aucune des fontaines, puisque les maîtres étaient absents. Cela enlevait beaucoup de la beauté de ce lieu. M. de Lauzun le connaissait pour y avoir couru avec madame de Monaco, du temps de la première Madame. Il me montra une foule de bosquets, me raconta ce qui s'y était passé et mille belles aventures, que j'écoutais de toutes mes oreilles.

Nous allâmes ainsi jusqu'à une ferme que Madame avait établie dans un coin du parc, pour avoir à sa convenance du lait et des œufs. Je dis cette Madame-ci et non l'autre. J'avais soif, j'avais faim; M. de Lauzun me

proposa d'y entrer, convaincu que la fermière ne me refuserait pas ce dont j'avais besoin.

J'acceptai de bon cœur. Dans la cour, nous aperçûmes un jeune homme, fort simplement mis, très bien fait, d'un grand air, et qui examinait une vache. Nous apercevant, il ne se dérangea point.

— Voilà, dis-je, un jeune homme qui ne sait pas les lois de l'hospitalité et pas plus celles de la politesse.

— Pardonnez-lui, madame, c'est un rustre apparemment; je ne suppose pas néanmoins que son mauvais vouloir aille jusqu'à vous refuser un verre de lait; d'ailleurs, je saurai bien l'y contraindre.

Son sourcil froncé et sa lèvre pendante me révélèrent toute son humeur; je n'ajoutai rien, nous avancions.

— Hé ! l'ami ! cria-t-il.

Le jeune homme regarda autour de lui à qui pouvaient s'adresser ces paroles. Ne voyant personne, il continua son opération.

— Je vous parle, continua M. de Lauzun, qui n'y voyait guère plus loin que son nez.

— J'en suis bien aise, monsieur.

— Est-ce ainsi que vous répondez? maraud? vous ne me connaissez donc pas?

— Ma foi! non.

— Je suis le duc de Lauzun.

— Vraiment! Il y a bien longtemps que j'ai entendu parler de vous et que je désire vous voir.

— Impertinent! vit-on pareille insolence? Faites bientôt donner un peu de lait à madame la duchesse, qui se meurt de soif, si vous ne voulez pas que je vous apprenne à me répondre.

— Oh! quand à cela, monsieur, je le sais aussi bien que vous.

Il laissa sa vache, très malade, paraissait-il, et entra dans la maison; il en ressortit peu après, avec une jolie paysanne, très accorte, portant une jatte, qui me fit la révérence et qui me présenta son lait, encore tout bouillonnant, de la meilleure grâce du monde.

Le moindre détail de cette journée est présent à mon souvenir.

Nous nous mîmes à manger dans cette

ferme, qui était très propre, et le jeune homme restait près de sa vache malade, ayant toujours son chapeau rabattu sur ses yeux, sans que nous nous en inquiétions beaucoup, moi du moins ; mais M. de Lauzun le regardait fort. Tout à coup, il se tourna vers lui et l'appela :

— Eh ! l'ami.

Le jeune homme ne bougea point.

— Eh ! l'ami, répéta-t-il, venez donc...

Même tranquillité, même silence. M. de Lauzun n'était pas patient ; il alla vers lui la canne en l'air. Le jeune homme alors se releva, le regarda en souriant et lui montre son visage. La canne tomba des mains du duc, qui se recula, ôtant son chapeau et faisant une profonde révérence.

— Ah ! monsieur, dit-il, qui vous aurait reconnu ?

— Quoi ! pas vous, M. de Lauzun, vous dont l'œil est si perçant et si sûr ? Je ne croyais pas être si bien déguisé.

Il avait aussi ôté son chapeau pour rendre le salut, et je vis une belle tête garnie de longs cheveux bruns, sans perruque, ressem-

blant d'une manière frappante à Henri IV: un grand œil, bien ouvert, des dents superbes, le teint haut, la taille bien prise et élégante ; enfin, sans conteste, un des hommes les mieux faits de la cour.

J'étais fort en intrigue de savoir son nom; il ne me laissa pas trop le temps de désirer, et s'avança de mon côté avec des façons pleines de galanterie :

— Madame la duchesse, me dit vivement M. de Lauzun, saluez M. le duc de Chartres.

Je ne l'avais pas vu depuis mon mariage; je ne lui avais pas fait ma visite comme aux autres princes, parce que, dès cette époque, il était en disgrâce et ne venait presque jamais à Versailles, où le roi ne se souciait pas de lui. Il habitait le Palais-Royal, nous nous y étions présentés ; mais il ne recevait pas et se disait malade. Il vint une fois néanmoins à l'hôtel de Lorge. Nous étions à Versailles. On assura qu'il l'avait fait exprès. Il ne voulait voir personne, personne de la cour du moins, et se livrait à un genre de vie dans lequel la froideur du roi et la

haine de madame de Maintenon le poussaient.

Il s'était fort distingué à Steinkerque et à Nerwinde, si bien que le roi en prit ombrage à cause de son cher fils du Maine, qui l'éloignait de tous les princes du sang. Il interdit à M. le duc de Chartres de servir dans la campagne de 1694 ; il craignait sa vaillance et l'amour du soldat pour lui. Ces dégoûts portèrent le jeune prince à des sociétés indignes de lui et à des occupations que ceux de sa naissance n'ont pas accoutumé d'avoir.

Ainsi il savait la médecine, la chimie, le grand art même, assurait-on. Il passait les nuits dans son laboratoire avec des savants, et ses journées dans des expériences et des études comme celles où nous l'avions trouvé sur cette vache. Il soignait les gens et les animaux malades, et, s'il trouvait des cadavres, il s'amusait à les disséquer pour surprendre les secrets de la nature et devenir un plus grand docteur.

Il se montra ce jour-là particulièrement aimable pour moi. Me faisant ses excuses de

ne m'avoir point vue, il m'en témoigna mille regrets.

— Ce n'est pas tout à fait ma faute, ajouta-t-il. L'air de Versailles est interdit à ma santé; je suis souvent malade, comme je viens de l'être; les médecins de Sa Majesté prétendent que je souffre, que je dois me reposer, et madame de Maintenon ajoutait que je ne pouvais faire la campagne. Il me faut bien les croire, humilier mes lumières devant les leurs et rester chez moi.

Le visage du jeune prince exprimait le dépit et le mécontentement, en me parlant ainsi.

M. de Lauzun se mordait les lèvres, et je compris combien lui, si mécontent pour son compte, avait de peine à se contraindre, afin de ne pas tenir le même langage. Il sut heureusement prendre sur lui, car à la cour tout se répète et tout se sait.

Le prince resta longtemps dans cette conversation aigre-douce.

— Cependant, dit-il, je suis un peu mieux portant, il me semble, puisqu'on m'envoie commander en Flandre la cavalerie, sous le

maréchal de Villeroy, dans la campagne qui va s'ouvrir. Nous verrons si ma maladie ne me reprendra pas bientôt et si je ne serai pas forcé de revenir, d'autant plus que M. du Maine et M. de Toulouse serviront tous les deux dans ce corps d'armée, et, si j'ai le malheur qu'ils se portent trop bien, je suis sûr d'être immédiatement repris de cette maudite maladie : c'est désolant !

Ce chapitre épuisé, M. le duc de Chartres en entama un autre qui ne plut pas davantage à M. de Lauzun ; il se mit à me faire des compliments et à me parler de l'effet produit par mon arrivée à la cour, qui était venu jusqu'à lui au fond de sa retraite.

—Madame votre sœur a épousé le meilleur de mes amis, le duc de Saint-Simon, bien que nous ne nous voyions guère, car il est très courtisan et très occupé de devoirs que je ne suis point : nous nous aimons beaucoup. Il est raisonnable et me donne d'excellents conseils, que je néglige, hélas ! Nous sommes, à peu de chose près, du même âge, et certainement on ne s'en douterait point, n'est-il pas vrai, monsieur de Lauzun ?

— Monsieur, mon beau-frère est plus âgé que moi, je vous assure. De mon temps, un jeune seigneur de cet acabit se serait fait fermer les portes des ruelles. Je ne crois pas, il est vrai, qu'il y ait souvent frappé.

Ici encore ils s'accordaient bien ; M. de Lauzun détestait le duc de Saint-Simon, et celui-ci le lui rendait, sans le laisser trop voir.

Cependant les regards de M. le duc de Chartres inquiétaient et impatientaient M. de Lauzun; il me fit signe qu'il était temps de partir et ajouta qu'en nous attendait à l'hôtel de Lorge.

Le prince nous reconduisit assez loin, malgré nos instances, et lorsqu'il nous eut quittés, M. de Lauzun s'enquit sur-le-champ de la façon dont je le trouvais et de ce que je pensais de lui.

— Je lui trouve tout à fait bon air, répondis-je, et j'en pense beaucoup de bien.

— Ne vous avisez pas de répéter cela à personne, madame, je vous prie. M. le duc de Chartres est très compromettant pour tout

le monde, mais surtout pour les jeunes dames.

Je ne répliquai pas, j'en eusse été bien fâchée, ma mère m'avait tant recommandé de lui céder toujours et de me montrer soumise.

Pourtant, je dois le dire, le souvenir de ce jeune prince me suivit malgré moi. Je pensais qu'il était malheureux en ne se trouvant pas à sa place, et que si l'on savait le conduire, il y avait en lui toute espèce de disposition pour mieux faire que personne.

Le roi l'avait en horreur, et cette horreur augmenta par la suite, ainsi qu'on le verra. Il en craignait la rivalité pour le duc du Maine, ainsi que du prince de Conti. Celui-ci ayant donné une sorte de droit de le bannir, le roi en profita, il en abusa même. Ces deux princes auraient pu faire la gloire et les délices du pays : l'un fut perdu, ce fut M. le prince de Conti. Ces choses viendront en leur temps.

Je priai plusieurs fois M. de Lauzun de me reconduire à Saint-Cloud ; il s'y refusa en changeant de prétextes.

J'étais trop jeune pour y voir autre chose

qu'un refus sans motif; l'idée de la jalousie ne me venait pas et je ne pouvais prévoir jusqu'où elle irait plus tard : la jalousie m'était inconnue. Heureux temps où la jeunesse s'ignore elle-même !

M. de Lauzun s'était mis en froid avec mon père, et cela quelques jours après mon mariage, parce que, comme l'avait prévu le roi, il comptait entrer dans les affaires de l'armée.

Il ne m'avait guère épousée que pour cela, et dès ses premiers entretiens avec le maréchal, il entama la matière.

Celui-ci l'arrêta net, par les ordres reçus. M. de Lauzun alla plus loin ; mon père reprit sévèrement qu'il n'entendrait plus une parole à ce sujet.

— Eh bien ! monsieur, vous n'en entendrez donc pas d'autres, car je vous jure de ne vous parler jamais. Je ne puis me faire à un pareil traitement, qui ne me convient pas, et qui est au moins étrange avec ce que nous sommes l'un et l'autre et l'un à l'autre. Je n'empêcherai pas madame votre fille de vous

voir : quant à moi, je me priverai de cet honneur.

— Comme il vous plaira, monsieur, je ne suis point fait pour vous contraindre.

Il ne se dit plus rien, mais ils ne se virent plus.

J'essayai, je tentai quelques efforts pour les réunir, ce fut inutile. Le maréchal me dit enfin qu'il n'en était pas fâché, et que cette façon d'être le mettait tout à son aise.

— On ne peut vivre avec M. de Lauzun lorsqu'on occupe une place telle que la mienne ; le roi l'avait prévu. En ne le voyant qu'aux occasions, nous conserverons les bienséances, et je resterai tranquille.

M. de Lauzun avait une chimère qui ne le quittait point et dont il ne pouvait se consoler, c'était d'avoir perdu sa place de capitaine des gardes, lorsqu'il fut envoyé en prison. Il espérait toujours qu'on la lui rendrait, il guignait celle de mon père, qui n'avait pas envie de la lui céder. Si quelque circonstance lui rappelait cette perte, il prenait des désespoirs affreux, il s'accusait, il accusait les autres ; on était tenté de le croire fou.

Mon père commandait l'armée du Rhin ; c'était pour la troisième fois, je crois, qu'il allait sur ce fleuve, avec le même titre, depuis la mort de M. de Turenne. Je le vis partir avec chagrin ; sa santé n'était point bonne, et ma mère se désolait encore davantage.

M. de Saint-Simon servait sous lui, à la grande inquiétude de ma sœur, très fière de son *omelette*. Mon père justifia nos craintes, il faillit mourir d'une fièvre et d'une apoplexie ; ma mère courut auprès de lui, j'aurais vivement désiré l'accompagner, M. de Lauzun ne le permit pas.

Il devenait de plus en plus épris, de plus en plus attentif. Je dois avouer qu'il était charmant, qu'on ne pouvait montrer plus d'envie de plaire. Il me plut ; il me plut, non pas comme il avait plu autrefois en son temps de folies, mais il m'attacha réellement à lui. Je le crus tel qu'il semblait être, son véritable caractère resta inconnu pour moi, et quand je le découvris, il avait déjà toute mon affection.

C'est à ce commencement, c'est à cette af-

fection très réelle que je dus le bonheur de rester dans le droit chemin, de résister aux tentations et aux dangers. Pour rien au monde, je n'aurais manqué à mes devoirs; pour rien sur la terre, je n'aurais causé volontairement un chagrin à celui qui m'avait appris à l'aimer. Je respectais son nom, je respectais celui de mon père, et, en dehors de mon devoir de chrétienne, j'avais celui de *gentilhomme*, si je puis m'exprimer ainsi, dont je ne me serais pas départie en face de la mort.

M. de Lauzun fut donc heureux les premiers temps de notre mariage où il s'occupa de moi comme un amant, et où il trouva dans mon jeune cœur une tendre reconnaissance de ses procédés. Il ne me quittait pas, je le faisais causer, je lui faisais raconter sa vie, et j'ai promis de la raconter aussi, ce que je vais faire, et ce qui n'est pas la partie la moins curieuse de cette histoire. Je passerai légèrement sur les circonstances très connues, sur ce que tout le monde sait, à moins que je n'y veuille ajouter des détails nouveaux et inconnus. On fait beaucoup de romans dont

les incidents ne sont pas aussi incroyables et aussi bizarres. Voici donc la vie de ce grand vainqueur, de cet homme extraordinaire, auquel on ne peut refuser des talents, sinon des vertus, et qui aurait fait certainement un héros, si la destinée ne l'avait pas gâté d'abord pour s'amuser à l'abaisser ensuite.

IX

M. de Lauzun était de la maison de Caumont; il prétendait que sa branche était l'aînée, et celle des ducs de la Force la cadette. Malgré ses prétentions de ceci, je ne puis rien dire de certain, bien que je me sois amusée, ou ennuyée plutôt, à déchiffrer

toutes sortes de grimoires et de parchemins qui traitent cette matière importante.

La mère de M. de Lauzun était madame de la Force, mère de la maréchale de Turenne, ce qui faisait déjà une alliance entre nous. Le comte de Lauzun, son père, avait la compagnie des cent gentilshommes de la maison du roi au bec de corbin, il était fils ou petit-fils de deux chevaliers de l'ordre, et cousin germain du maréchal de Gram ront et du comte de Grammont, connu par ses aventures. Ce comte de Lauzun eut cinq fils et quatre filles. Le troisième fils, connu d'abord sous le nom de Puyguilhem, fut plus tard le comte, et puis le duc de Lauzun, mon mari, dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire.

Son dernier frère, le chevalier de Lauzun, est le seul qui ait marqué et vécu à la cour. Il avait le caractère aussi bizarre que son frère; il avait moins d'esprit, il avait autant de courage, et se battait pour un rien, pas un sou, et j'en eus soin jusqu'à sa mort, arrivée en 1707.

Le duc de Lauzun n'avait jamais été beau; il était petit, blond, d'un blond faux, mais

bien fait, mais d'un grand air, et quand il le voulait, fort imposant. Ignorant comme un fils de savetier et tournant les choses de manière à ce qu'on ne s'en aperçût point. Il était méchant, hargneux, taquin, difficile à vivre, d'un caractère insupportable, d'un orgueil, d'une vanité qui n'eurent jamais d'égales. Jaloux et envieux, colère, emporté, véritable enfant gâté et favori de naissance; insolent, brave, moqueur par excellence, passant sa vie à faire des tours inouïs aux autres, ne souffrant pas qu'on le contredît : pour le peindre, en un mot, le seul homme de l'Europe, avec le stadhouder, qui ait osé résister à Louis XIV ; encore était-ce en face, et parlant à sa personne, ce qui rendait la chose plus difficile.

Il excellait à peindre les caractères, il excellait à trouver des ridicules et à les ajuster d'un mot, sans qu'on pût lui en répondre un seul, tant il frappait juste. On en verra plus d'un exemple.

Il vint à la cour sous les auspices du maréchal de Grammont, son oncle, et du comte de Guiche, ce fameux comte de Guiche, si

aimé des dames, si brave, dont on parlait tant à cette époque-là. Sa première maîtresse fut mademoiselle de Grammont, sa cousine, devenue princesse de Monaco dans la suite. Ils voulaient se marier, mais le maréchal ne trouva pas Lauzun, cadet de famille, un parti pour sa fille; il se moqua d'eux et leur répondit par mille gasconnades lorsqu'ils lui en parlèrent, jusqu'à dire à Lauzun, au moment du mariage de sa fille :

— J'espère que tu me remercieras, car je lui ai trouvé un mari à souhaits pour toi.

Madame de Monaco continua le commerce qu'elle avait eu avec son cousin, non sans lui donner des rivaux, entre autre Louis XIV, dont il fut particulièrement jaloux, jusqu'à écraser la main de la princesse un jour avec le talon de sa botte, dans le salon de Saint-Cloud.

M. de Lauzun entra dans la faveur du roi d'emblée. Il fut placé sur-le-champ, des premiers, avec un bonheur incroyable. Le roi lui donna d'abord son régiment de dragons, et créa ensuite pour lui la charge de colonel-général de la même arme. Il ne pouvait se

passer de lui ; il l'emmenait partout, jusque dans ses bonnes fortunes les plus cachées. On sait l'histoire de mademoiselle de La Mothe-Houdancourt et des autres, mais il y en a une que personne ne sait, attendu que M. de Lauzun ne l'a dite à personne qu'à moi, et que je ne l'ai pas répétée de son vivant. Si les choses eussent tourné comme on le pensait, madame de Montespan n'eût jamais été favorite, et ces fameux bâtards qui ont tant fait de bruit ne fussent jamais venus au monde.

M. de Lauzun avait remarqué à Versailles, dans les communs, une jeune personne d'une beauté singulière. Elle semblait une reine, tant sa démarche était fière, tant son port était noble, et cependant ses habits n'étaient pas ceux d'une fille de condition. Elle vivait chez un homme du gobelet, vieux serviteur du feu roi Louis XIII, à qui le roi avait donné ses invalides, et qui jouissait d'un logement, d'un petit coin de jardin, le tout aussi commode et aussi convenable que l'on avait pu le faire pour ce bonhomme, auquel le feu roi était fort attaché.



On disait parmi les domestiques du château que cette belle fille était d'une grande naissance, qu'elle était restée chez ce brave homme parce qu'il avait autrefois servi ses parents, ruinés dans le temps de la Fronde et poursuivis par la vengeance du cardinal Mazarin.

M. de Lauzun voulut le savoir. Il apprit qu'en effet mademoiselle de Château-Gonthier était la fille et l'héritière du comte de Château-Gonthier, que la guerre et ses dettes avaient ruiné. Il était mort dans la misère, laissant cette enfant à son vieux maître d'hôtel, autrefois placé par lui dans la bouche du roi, et dont l'attachement allait jusqu'à l'idolâtrie. Madame de Château-Gonthier était morte en la mettant au monde ; elle était donc orpheline et n'avait que des parents éloignés, qui ne se souciaient guère s'il lui manquait quelque chose.

Le vieux Norbert, ainsi s'appelait cet homme, accepta le legs et prit soin de la pauvre petite. Il l'aima avec la tendresse d'un père ; il la fit élever de son mieux, mais non pas suivant son rang, bien entendu. Il en fit

une fille bonne, honnête et sage; il la traita toujours avec le plus grand respect, prit une femme pour la servir, et ses gages passaient à lui acheter les brimborions et les douceurs qu'elle pouvait désirer dans sa condition modeste.

Tout alla ainsi jusqu'au moment où M. de Lauzun la dénicha et la signala au roi comme une merveille.

Elle ne voyait personne, vivait seule, sortait peu, se contentait d'un tour de parc avec sa servante, et passait son temps à faire des broderies superbes, qu'elle vendait assez bien aux seigneurs et aux dames de la cour.

Ce fut par ses broderies que Lauzun la connut et la fit connaître à Sa Majesté. Norbert était parti depuis deux mois pour la province. Il avait un héritage à recueillir, et, comme il voulait en faire profiter sa pupille, il n'avait garde de le négliger. Le champ était libre, le roi et son confident en profitèrent.

Ils se déguisèrent tous les deux, le roi surtout, dans la crainte d'être reconnus, et ils allèrent chez mademoiselle de Château-Gon-

thier, lui commander des écharpes de la plus belle espèce et garnies de toutes sortes de détails. Elle les reçut avec modestie et dignité. Ils risquèrent quelques galanteries, qu'elle n'écouta pas; et comme ils redoublaient :

— Je pense, messieurs, que vous ignorez qui je suis, et que vous parlez à une demoiselle. Ma pauvreté et mon abandon ne sauraient être un motif de me manquer de respect pour des gentilshommes, et j'espère que cela ne se renouvellera plus.

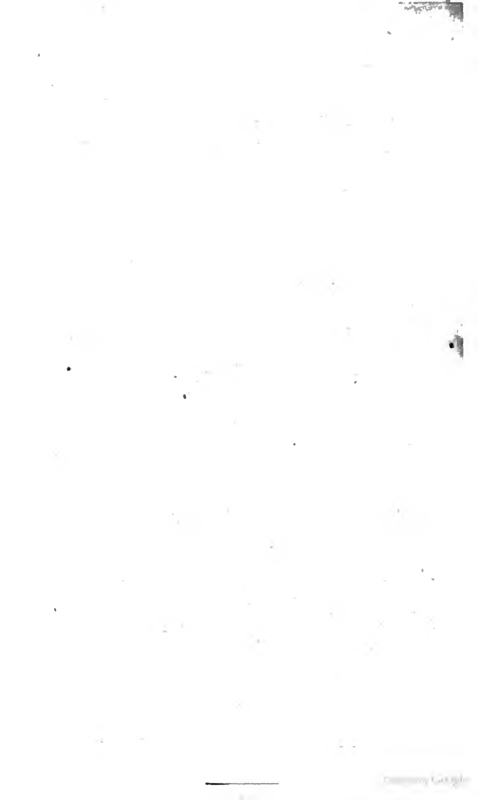
Puis, tout de suite, parla de son ouvrage, du prix qu'on y voulait mettre, et de ce qui les amenait enfin, comme pour leur faire comprendre qu'elle n'avait pas autre chose à entendre de leur part.

Le roi sortit de chez elle tout à fait amoureux. Il le dit à Lauzun, et celui-ci, plus expérimenté que lui en ces matières, assura qu'il ne réussirait à rien s'il voulait compter sur sa puissance et sur son rang.

— J'ai étudié la belle, ajouta-t-il, elle est sage, honnête et discrète; elle ne se laissera prendre que par son cœur, et si tout de suite elle sait que vous êtes le roi, elle s'enfuira

au bout du monde. Il faut donc qu'elle l'apprenne seulement quand il sera trop tard pour qu'elle retourne en arrière. Que Votre Majesté se laisse guider par moi, et que personne, excepté nous deux, ne sache un mot de ceci.

Le roi promit ce qu'il voulut, à condition qu'il le ferait aimer de son infante, et Lauzun s'y engagea. Il ne doutait de rien, on le sait, ce n'était pourtant pas chose facile. Le roi alors commençait à se détacher de mademoiselle de la Vallière, et il n'aimait pas encore madame de Montespan, c'était un bon moment pour introduire une favorite; il ne s'agissait que de ne pas manquer son entrée, ce fut à quoi il avisa.



X

M. de Lauzun commença par aller plusieurs jours de suite chez mademoiselle de Château-Gonthier, sous le prétexte de ses broderies. Elle n'y entendait d'abord aucune espèce de dessous de cartes, et le reçut de son mieux. Petit à petit, il entra dans sa confiance, la fit causer, lui demanda des détails

sur sa vie, sur ses espérances, sur sa fortune, et lui montra une intention très désintéressée en apparence. Elle le crut, elle lui raconta sa vie, elle lui dit tout ce qu'elle devait de reconnaissance à ce bon Norbert, ce qu'il avait fait pour elle, et combien elle l'aimait, combien elle en était aimée.

M. de Lauzun la poussa au pied du mur, il lui fit dire qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne se trouvait pas à sa place, qu'elle regardait souvent d'un œil d'envie les belles dames qu'elle rencontrait dans le parc.

— Moi aussi, je devrais aller à la cour; moi aussi, je devrais porter des habits de velours et de brocart; moi aussi, je devrais avoir des joyaux et des dentelles, car je suis fille d'un comte, et d'un comte puissant autrefois, je le sais.

— N'avez-vous jamais pensé que vous étiez belle, mademoiselle, qu'on pourrait vous aimer et vous le dire?

— M'aimer! oh! oui, monsieur, avoir quelqu'un qui m'aime, oh! monsieur, que je souffre souvent de penser que personne ne

m'aime. Excepté mon bon Norbert, je suis seule au monde !

— Je sais quelqu'un qui vous aime bien, mademoiselle.

— Vous, monsieur ? Eh ! vous ne me connaissez pas.

— Ce n'est pas moi, ou du moins je ne vous aime pas de la même manière.

— Ah ! dit-elle en rougissant, et essayant de paraître indifférente, et qui cela ?

— Le jeune homme qui m'accompagnait l'autre jour, mon ami.

— Quoi ! ce jeune homme qui est venu une seule fois ?

— Depuis lors, il ne pense qu'à vous, il ne parle que de vous, il n'a pas osé revenir.

— Il m'aime ! il ose m'aimer !

— Il vous aime, ne vous en courroucez pas, c'est un amour si pur, si vrai, si tendre, si respectueux !

La glace une fois rompue, la conversation recommença souvent ; elle s'accoutuma à en entendre parler, elle y prit goût, il l'occupa bientôt et uniquement. Lauzun n'eut pas l'air

de comprendre ; enfin, elle lui dit de l'amener.

Son but était atteint.

Ils ne venaient que le soir et bien déguisés.

La vieille servante, à moitié aveugle, les apercevait seule. Peu à peu les visites furent plus longues : Puyguilhem trouva des excuses pour les laisser seuls ; mademoiselle de Château-Gonthier s'en effaroucha d'abord ; elle s'en consola promptement. On s'habitue si vite au bonheur !

Elle prenait le roi et Lauzun pour deux gentilshommes employés au château, mais de petite noblesse et de petite fortune. Elle attaqua la question du mariage ; le roi l'éluda : il n'aurait pas voulu faire une fausse promesse. Elle en fut inquiète plusieurs jours ; cependant, elle l'aimait tant qu'il n'eut pas de peine à la rassurer. Bientôt il devint tout à fait son maître, et la pauvre honnête fille eut des remords, non pas des regrets, puisqu'elle le voyait heureux.

Ce commerce dura plusieurs mois ; nul ne s'en doutait, tant ils y mettaient d'adresse.

Lauzun seul était capable de ce haut fait. Bontemps lui-même savait que le roi sortait le soir après son coucher officiel ; il ignorait où il se rendait et n'osa jamais le suivre. Ce mystère ne plaisait pas à Louis XIV, qui voulait imposer partout sa puissance. Il fut sur le point de se déclarer souvent, la crainte seule de perdre sa maîtresse l'arrêta. Il l'aimait éperduement.

Un jour il essaya de lui parler du roi ; il lui demanda si elle le connaissait.

— Je l'ai vu de loin, une seule fois, dit-elle. Je ne vais me promener qu'aux heures où la cour n'est pas dans le parc. Il me répugne de me montrer en cet équipage avec le nom que je porte.

— On dit que je lui ressemble, au roi.

— Ah ! tant pis ; car le roi est bien beau, c'est vrai, mais il n'est pas bon ; il rend la reine malheureuse, il aime d'autres femmes. Vous n'auriez qu'à en faire autant quand nous serons mariés.

— Vous vous plaignez de votre équipage et vous refusez de partager avec moi ; savez-vous que c'est mal ? Je puis vous sortir d'ici ; je

puis vous bien loger, vous donner ce qui est nécessaire. Lorsque notre enfant naîtra...

— Lorsque notre enfant naîtra, je serai votre femme et j'accepterai tout de vous.

En sortant, le roi dit à son favori qu'il allait déclarer cette charmante et belle fille, qu'il la ferait duchesse, qu'elle deviendrait sa maîtresse et qu'elle serait l'ornement de la cour.

Lauzun n'était pas homme à comprendre cette délicatesse de sensitive qui craignait le bruit et l'éclat, qui ne voulait de l'amour que l'amour même, et pour qui l'ambition, la fortune n'avaient pas de séductions. Il encouragea le roi dans cette voie, pensant devenir plus puissant encore, à l'aide de cette nouvelle favorite qui lui devrait tout.

Ils convinrent donc ensemble que le lendemain le roi mettrait ses ordres, son habit le plus brodé de diamants, qu'il cacherait tout cela sous son manteau et ne l'ôterait qu'après avoir suffisamment préparé le coup de théâtre.

— Mais si cela la frappe et la désespère,

dit-il, si elle me repousse, si elle ne me pardonne pas de l'avoir trompée?

— Elle criera et puis elle sera charmée, sire. Avoir le roi à ses pieds, quand on habite une chambre sans tentures et qu'on porte des cotillons de bouracan, cela ne se voit pas souvent. D'ailleurs on pardonne tout à celui qu'on aime.

Le lendemain, c'était une de ces nuits d'été où le parc de Versailles est si beau, où l'ombre se mêle si bien au mouvement des eaux et au bruit du vent dans le feuillage. La lune brillait et les statues semblaient autant de blancs fantômes, créés par les poètes et évoqués pour eux. La jeune fille était à sa croisée, respirant un bouquet de jasmin. Le roi et Lauzun arrivèrent.

— Ah! leur dit-elle, vous qui êtes de la cour, n'avez-vous pas la puissance de faire ouvrir ces grilles, et ne pouvez-vous m'emmener un peu respirer l'air au bord des eaux?

— Sur-le-champ, répondit le roi.

Ce cadre convenait mieux au tableau qu'il avait préparé que la petite chambre nue. Ils

gagnèrent le premier passage, Lauzun dit un mot tout bas à la sentinelle, ils entrèrent. Mademoiselle de Château-Gonthier s'étonna de leur puissance.

— Vous êtes donc de grands seigneurs? reprit-elle avec un demi-sourire déjà inquiet.

— Et si cela était, m'aimeriez-vous, nonobstant ?

— Rien peut-il m'empêcher de vous aimer? répliqua-t-elle.

Pourtant ces mots étaient dits tristement. Le roi, occupé de sa surprise, ne s'en aperçut pas. Il la conduisit dans un des plus charmants bosquets du parc, où la lune éclairait comme un beau jour, et là, après mille propos, il lui demanda, si elle était fée, ce qu'elle ordonnerait.

— Faut-il le dire bien franchement ?

— Oui, il le faut.

— Eh bien ! je voudrais savoir au juste ce que vous êtes; car j'ai beau chasser cette idée, il me semble qu'il y a un mystère entre nous. Si j'étais fée, si j'avais ma baguette, je dirais : Paraissez à l'instant devant moi tel

que vous êtes devant les autres, que je vous voie et que je vous connaisse, vous le maître de mon cœur et de ma vie.

Comme elle finissait ces mots, le chapeau et le manteau du roi tombèrent; il lui apparut dans tout son éclat, beau, paré et majestueux. Elle jeta un cri terrible, mit la main sur son cœur, qui battait trop vite, et resta un instant immobile à le regarder. Après, elle marcha vers lui, toucha ses ordres, le velours de son habit, les diamants et les pierreries dont il était couvert, et levant les yeux lentement jusqu'aux siens, elle lui dit, d'un son de voix glacée :

— Qui êtes-vous donc?

— Ne le devinez-vous pas? Je suis le roi, le roi de France, qui vous aime, qui s'estime mille fois heureux d'être votre esclave et de mettre à vos pieds son royaume et sa couronne.

— « Remarquez bien, ajouta M. de Lau-
» zun, en me racontant ceci, que jamais le
» roi n'a dit pareille chose à une autre
» femme, et que la petite sotte pouvait se
» vanter d'avoir soumis le superbe à un

point que nulle autre n'atteignit, pas même
» La Vallière en ses beaux jours. Il n'eut
» que pour elle des manières d'Oron-
» date. »

— Vous êtes le roi, cela est bien sûr ?

— Je ne vous tromperais pas, apparemment.

— Et ne m'avez-vous pas plus cruellement trompée ? Quoi ! vous êtes le roi, et vous vous êtes joué du cœur et de l'honneur d'une pauvre fille qui n'avait que ces deux biens au monde ! Vous, le premier gentilhomme de France ! Ah ! c'est mal ! c'est bien mal ! Que Dieu vous le pardonne, sire, et qu'il vous pardonne ma mort !

Elle tomba comme une masse sur le gazon, évanouie.

Le roi courut à elle et cria à Lauzun de tremper son mouchoir de poche et d'apporter de l'eau pour la lui jeter au visage. Ils eurent mille peines à la faire revenir. Lorsqu'elle ouvrit les yeux et qu'elle se vit dans les bras de Louis XIV, elle le repoussa doucement, et murmura d'une voix mourante :

— Ah ! vous m'avez trompée !

— Non, je ne vous ai pas trompée. Non, je vous ai dit la vérité, ma belle et chère amie ; je vous aime par-dessus tout, je suis prêt à vous faire tous les sacrifices, à vous en donner toutes les preuves ; prononcez sur mon sort et sur le vôtre... j'attends.

— Ramenez-moi dans mon lit pour mourir, sire, je ne vous demande que cela.

— Et votre enfant, madame, votre enfant, vous l'oubliez donc ?

— Mon enfant ! Ah ! la pauvre créature ; elle ne connaîtra pas sa mère.

— Ma chère Gonthier, écoutez-moi ; vous serez duchesse, vous serez déclarée, vous aurez la France entière à vos pieds.

— Je ne veux point de tout cela, sire ; je ne voulais qu'un honnête amour, un honnête mari, et si j'ai été coupable, si j'ai cédé...

— Oh ! ne m'accusez pas, je n'ai jamais rien promis.

— C'est vrai, répliqua-t-elle avec amertume, vous n'avez jamais prononcé le mot de mariage, mais je ne me donnais qu'à mon époux, vous le saviez bien, ne vous réfugiez pas derrière un faux-fuyant indigne d'un

honnête homme, sire, et d'un grand roi. Permettez-moi de me retirer.

— Votre appartement est prêt, il vous attend ; laissez-moi vous y conduire.

— Non, non, je ne veux pas mourir déshonorée par la faveur, sous le même toit que la reine, auprès d'elle. Oh ! mon Dieu ! je ne suis pas éhontée, je n'accepterai jamais cette indigne condition.

Le roi la supplia, la conjura ; elle fut inflexible. Il fallut la ramener à son petit logis, où ils la virent entrer sans oser la suivre.

Le roi était dans un véritable désespoir, il voulait absolument rester sous cette fenêtre, il voulait que Lauzun forçât la porte et le menât à la pauvre enfant ; il voulait s'établir auprès de son lit et la soigner lui-même, il voulait enfin mille choses impossibles et contradictoires. Puyguilhem eut beaucoup de peine à le ramener au château, et le lendemain dès l'aube, bien avant le lever officiel, il l'envoya chercher.

Ce fut la seule fois de sa vie qu'il ne rentra pas dans la chambre de la reine, il lui fit dire qu'il était malade et qu'il restait chez

lui. Le duc m'a souvent répété que Louis XIV n'avait aimé aucune femme autant que cette petite, et que certainement, si elle eût vécu, elle fût parvenue à une faveur singulière, pour le peu qu'elle eût seulement laissé marcher les évènements sans les aider.

Le roi supplia son ami d'aller s'informer des nouvelles de la jeune fille, il n'avait pas dormi de la nuit, il avait bâti et détruit successivement des plans de toutes les espèces, qui tous avaient échoué, même dans son imagination devant la volonté inébranlable de mademoiselle de Château-Gonthier.

— Si je ne la revois pas, si je ne parviens pas à la fléchir, je ne sais ce qui arrivera de moi, je mourrai, je crois, de rage et de douleur. Trouvez une femme de confiance, une femme à laquelle vous donnerez ce qu'elle voudra et qui ira s'établir près d'elle, la soigner, la conjurer de pardonner à mon repentir. Je ne sais ce que je dis, ayez pitié de moi. La vertu et l'honneur révoltés de cet enfant m'ont touché jusqu'au fond de l'âme. Allez, allez, et revenez vite.

Lauzun alla, il ne vit que la vieille ser-

vante toute en larmes, assurant que sa *fille* allait mourir et qu'elle refusait tout secours. Elle l'appelait souvent sa fille, elle l'aimait tant et elle l'avait élevée! Depuis la veille au soir elle était enfermée dans sa chambre, pleurant, sanglotant, criant et ne voulant absolument pas ouvrir, même à elle.

— Il faut jeter la porte en dedans, dit Puyguilhem, il n'y a pas un instant à perdre. Laissez-moi faire.

Il monta vivement l'escalier, et, adroit comme un Basque qu'il était, il eut bientôt ôté les charnières, démonté la serrure, rien qu'avec un couteau.

Mademoiselle de Château-Gonthier se tordait dans d'affreuses douleurs; elle allait faire une fausse-couche, bien évidemment, et le moment n'en était pas éloigné. M. de Lauzun partit comme un fou et s'en alla directement chercher Fagon à son logement au château; à cette heure matinale, il était sûr de le trouver chez lui.

Fagon le suivit aussitôt qu'il eut prononcé le nom du roi. Ils revinrent ensemble près de la pauvre souffrante, et, après un examen

muet de quelques minutes, le médecin déclara qu'elle était fort en danger, qu'il n'en répondait pas, qu'assurément elle accoucherait d'un enfant mort, puisqu'elle était loin de son terme et que les douleurs étaient arrêtées par sa faiblesse.

Lauzun fut fort empêché devant cette nouvelle circonstance. Le roi allait-il vouloir rester en repos, en apprenant l'état de sa maîtresse, dans l'état de désespoir où il se trouvait? Il ne voudrait entendre à rien, et il était capable de compromettre sa dignité, chose sans exemple dans sa vie. Il tint conseil avec Fagon. Celui-ci fut d'avis de ne rien dire, d'amuser la patience de Sa Majesté, jusqu'à ce que le mal se dessinât tout à fait; et, pour prévenir les écarts de sa tendresse, de l'annoncer comme malade, de fermer la porte de la chambre royale aux curieux, de par son autorité doctorale, même à la reine.

Lauzun retourna près du roi, impatient amoureux, lui fit un conte dont il eut de la peine à se contenter; il l'engagea à rester au lit pour se conserver la liberté et pouvoir l'utiliser au besoin. Fagon vint au lever, trouva

de la fièvre au roi, ordonna le repos, défendit le travail et les affaires, et lui donna enfin toutes les facilités désirables, si facilités il y avait dans ce château de Versailles, véritable lanterne où les mouvements étaient sous verre, en plein jour surtout.

Cependant, mademoiselle de Château-Gonthier souffrait mille morts; elle était revenue à elle par la violence de la douleur. Fagon la soigna en homme qui flaire la vérité, et Puyguilhem ne la quittait que pour aller donner de ses nouvelles au roi. L'accouchement ne put avoir son cours naturel; les forces étaient épuisées et l'enfant n'existait plus. Vers le soir, elle fut délivrée avec beaucoup de peines, et tomba dans un affaissement dont elle ne devait plus sortir : le grand docteur l'avait déclaré. Il fallut aller annoncer cette castatrophe au roi; Lauzun pria Fagon de s'en charger, avec tous les ménagements possibles.

Le premier mot du roi fut qu'il voulait y aller sur-le-champ, qu'il voulait la voir, et qu'elle ne mourrait que dans ses bras. Comme il faisait nuit, qu'il n'y avait pas cercle chez

la reine et que le coucher était passé, on le laissa faire. Il arriva avec Lauzun, pâle, défait, à faire pitié. Il se jeta à genoux près du lit où la pauvre fille mourait. Il prit ses mains qu'il baisa : elle n'eut pas la force de faire un mouvement.

-- Sire, mon pauvre enfant est mort, dit-elle, si bas, qu'on l'entendait à peine. Je vais le suivre bientôt, il ne vous restera plus rien de moi.

— Ma chère, ma belle amie, ne parlez pas ainsi, je vous en conjure...

— Toute votre puissance ne peut racheter ma vie, sire, je vous pardonne. J'ai eu par vous, Louis, bien du bonheur; en perdant ce bonheur, je perds l'existence; je n'ai pas à me plaindre, c'est un beau linceul que votre amour et le bonheur que je vous dois.

Le roi fondait en eau. Il balbutia quelques mots, qu'il n'entendait pas lui-même.

—Il vaut mieux que je meure ainsi, je vous l'assure; je n'ai point de regrets, je n'ai plus de remords. Je me suis réconciliée avec Dieu, son ministre m'a bénie, il m'a dit que ma faute était rachetée par ma mort, par notre

séparation. Je m'en vais contente, je vois mon roi pleurer mon départ.

Lauzun même pleurait aussi ; elle était si touchante et si belle ! Le roi était comme anéanti. L'enfant parlait d'une voix basse et faible, qui allait s'éteignant. Son regard se voilait, elle allongeait les mains et cherchait à toucher le visage du roi qu'elle ne voyait plus.

— Je vous ai bien aimé, Louis, je n'ai aimé que vous sur la terre, vous et mon bon Norbert ; je vous le recommande, ayez-en soin comme moi et faites-lui oublier ma perte. Ne m'oubliez pas ! Adieu... adieu...

Elle murmura ensuite quelques prières entremêlées de ce nom si cher, que rien ne pouvait effacer de son cœur, et l'agonie commença. Elle fut longue, car malgré l'épuisement de ses forces, elle était bien jeune. Sur les trois heures du matin, elle rendit le dernier soupir.

— Oh ! dit le roi, cachant son visage baigné de larmes, c'est moi qui l'ai tuée, je ne me le pardonnerai jamais.

XI

Il est facile de comprendre qu'à dater de ce moment, la faveur de M. de Lauzun alla en augmentant et qu'elle devint sans bornes. Le souvenir de mademoiselle de Château-Gonthier, évoqué à propos, lui valait chaque fois une nouvelle grâce.

Quelque temps après, il se présenta une

occasion magnifique, une de ces occasions qui n'arrivent pas deux fois dans la vie, et Puyguilhem n'était pas homme à la laisser échapper. M. de Mazarin, retiré de la cour par la dévotion, voulut se défaire de sa charge de grand maître de l'artillerie. M. de Lauzun, toujours à l'affût, le sut des premiers, et tout de suite la demanda au roi, en souvenir de sa belle maîtresse.

Celui-ci la lui promit, avec une condition : c'est qu'il garderait le secret pendant quelques jours. Lauzun était au plus mal avec M. de Louvois, et le roi craignait par-dessus tout les observations auxquelles il ne pouvait pas répondre victorieusement. Lauzun s'engagea à se taire et se tut, jusqu'au jour fixé par la déclaration. Il était convenu entre le roi et lui qu'en sortant du conseil, il annoncerait à la cour le choix qu'il avait fait.

Le comte, impatient, et profitant de ses grandes entrées, s'en alla attendre Louis XIV dans une pièce qui précédait la salle du conseil, où il n'y avait jamais personne d'ordinaire. Pour son malheur, il y trouva Nyert, premier valet de chambre du quartier et,

pour son malheur aussi, la langue lui démangea.

Il lui vint à l'esprit de se faire de cet homme une créature, en lui révélant sa puissance ; il lui demanda, comme en plaisantant, s'il avait entendu parler du nouveau grand maître de l'artillerie.

— Et qui est-il donc, monsieur?

— Je vous le dirai, Nyert, et vous vous souviendrez que vous en êtes le premier instruit, n'est-ce pas? Vous ne l'oublierez point.

— Je n'aurai garde, monsieur.

— Eh bien, le grand maître de l'artillerie, c'est moi.

— Vous! monsieur ; j'en ai bien de la joie.

— Oui, c'est moi ; je vais être déclaré tout à l'heure, après le conseil. J'attends ici le roi pour entrer avec lui là-dedans.

Et il lui montrait la pièce où se trouvaient les courtisans.

— On ne saurait être plus enchanté que je ne suis, monsieur, et je suis le premier à vous en faire mon compliment. Seulement, ajouta-t-il en tirant sa montre, j'ai encore



quelques minutes devant moi pour faire une commission dont Sa Majesté m'a chargé; permettez que je vous quitte, je reviens incontinent me réjouir avec vous de la justice qui vous est faite.

Nyert devait tout à Louvois, et Louvois était l'ennemi de Lauzun. Or, Louvois, qui n'entrait pas au conseil des finances, travaillait, en attendant, dans un bureau, justement au-dessus de cette salle et à laquelle il communiquait par un petit degré. Il y grimpa et s'en alla vite raconter à son patron cette nouvelle importante. Louvois devint pâle de colère, d'abord d'une pareille faveur accordée à son ennemi, et surtout du mystère qu'on lui en avait fait. Il renvoya chaudement Nyert, lui recommanda de retourner vite, pour empêcher Lauzun de s'échapper et de voir le roi; puis, prenant ses papiers, il s'en alla par la grande entrée et parut à la porte de cette salle, où le valet de chambre était déjà revenu, et où Lauzun attendait, se prélassant d'avance.

Il demanda à entrer, ayant quelque chose de pressé à montrer au roi: Nyert fit une dif-

ficulté en lui disant que le conseil tenait toujours.

— N'importe, répéta-t-il, il faut que j'entre malgré cela, c'est pressé.

Et tout de suite il ouvrit la porte. Le roi, en l'apercevant, fut très surpris et lui demanda ce qui l'amenait.

— Sire, une communication à faire à Votre Majesté.

— Parlez, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau ?

Le roi le conduisit dans une fenêtre et le regarda d'un air curieux.

— Sire, dit Louvois, Votre Majesté est bien la maîtresse de ses grâces et de ses choix, je n'ai rien à y reprendre; cependant, je viens d'apprendre que M. de Lauzun est grand maître de l'artillerie, et je crois devoir représenter à Votre Majesté que, pour le bien de son service, l'incompatibilité d'humeur qui existe entre M. de Puyguilhem et moi est un obstacle; le secrétaire d'État de la guerre et le grand maître de l'artillerie sont en rapports continuels. Vous connaissez ses exigences et ses rigueurs, je ne suis pas disposé

à y céder le moins du monde, et le moins qui puisse revenir de ces conflits, ce sont des ennuis pour Votre Majesté, sans compter les entraves.

Le roi se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il fut excessivement piqué de voir son secret connu de celui-là même auquel il voulait le cacher, et lui répondit très froidement :

— Ce n'est pas fait encore, monsieur ; ne vous en occupez pas.

Et, lui tournant le dos, il le congédia d'un geste et rentra au conseil. Louvois avait ce qu'il voulait ; il ne s'inquiéta pas de la rebuffade et comprit que la chose était manquée pour son rival, il ne lui en fallait pas davantage.

Le conseil levé, le roi passa dans cette pièce à côté de Puyguilhem qu'il ne regarda pas. Celui-ci resta dans la surprise et la désolation, et se mit à le suivre comme son ombre toute la journée, sans en obtenir la moindre attention. La peur le prit, il attendit le coucher, et là demanda au roi, en particulier, s'il avait oublié sa promesse.

Le roi lui dit d'un ton rogue qu'il fallait

attendre, que cela ne pouvait être encore, et plusieurs balivernes de retard équivalant à un refus. Puyguilhem en trembla. Il courut tout de suite chez madame de Montespan, dont il avait l'oreille et les bonnes grâces d'ancienne date, pour lui compter son aventure. Madame de Montespan lui promit de parler au roi, de savoir, de s'informer et de pousser à la roue, puisqu'il semblait avoir besoin d'aide.

Madame de Montespan n'était pas bonne, on le sait; elle était aussi fière, aussi dominante que Puyguilhem, et elle n'était pas fâchée, à l'occasion, de lui faire un peu de mal. Il ne l'avait pas flairé, lui si adroit d'ordinaire en se confiant à elle. Il attendit, il attendit longtemps, avec assez de patience, jusqu'à ce qu'enfin elle lui échappa, et il voulut savoir à quoi s'en tenir.

Pour cela, il lui vint en tête le moyen le plus incroyable et le plus hardi, qu'aucun autre n'eût employé à sa place et qui fut certainement la cause de sa perte. Il avait des maîtresses partout, il les conservait pour les besoins de ses affaires, ainsi qu'il disait, et

il allait les voir chacune à leur tour, quand il le jugeait utile. Une des femmes de madame de Montespan était du nombre, il lui demanda le moyen d'entendre la conversation de la marquise avec le roi, sans qu'ils pussent supposer qu'il fût là.

— Ma foi ! monsieur, je n'en connais qu'un seul, si vous voulez le prendre ; mais, pour ma part, j'aimerais mieux me mettre à la bouche d'un canon ; c'est de vous cacher sous le lit de repos où Sa Majesté et madame la marquise se placent dans leurs conversations de l'après-midi. Voyez si cela vous convient, voici l'heure.

Il n'hésita pas une minute et se blottit, fort mal à son aise, on le pense, dans une position à étouffer, mais il était sûr de ne rien perdre. Le premier discours des amants tomba justement sur lui. Le roi raconta l'histoire de Louvois, se plaignit amèrement de son indiscrétion et ajouta qu'il n'aurait plus de secrets avec un homme aussi incapable de les garder.

Madame de Montespan aimait Louvois ; ils étaient ligués, ils avaient besoin l'un de

l'autre et se soutenaient, aussi elle abonda dans le même sens ; elle fit plus, elle représenta Lauzun sous les couleurs les plus noires, elle pria fort le roi de ne plus s'en occuper, attendu qu'il lui faisait grand tort vis-à-vis de son peuple et des étrangers ; qu'un pareil favori était indigne de lui plaire et qu'il devrait plutôt l'exiler que le rapprocher de sa personne par une charge plus élevée.

Louis XIV répliqua, elle combattit ses objections et les mit à néant. Ensuite ils se séparèrent. Puyguilhem sortit de sa cachette, vous pensez dans quel état et dans quelles dispositions. Il y avait ce jour-là répétition d'un ballet et toute la cour y assistait. Madame de Montespan était à sa toilette ; pendant ce temps il s'éclipsa et alla l'attendre. Dès qu'elle parut, il courut à elle, lui offrit la main, lui fit mille compliments et ajouta qu'il espérait n'avoir pas été oublié par elle près de Sa Majesté ; elle l'assura qu'elle l'avait servi chaudement ce jour-là même et qu'il ne tarderait pas d'en voir les effets.

Se penchant alors à son oreille, il lui dit, les dents serrées par la colère, et lui serrant

la main qu'il tenait, il lui dit qu'elle était une gueuse, une coquine, une menteuse et bien d'autres mots que je ne puis répéter et lui raconta mot pour mot la conversation, en l'embellissant de toutes les épithètes du vocabulaire des halles que sa mémoire put lui fournir.

Madame de Montespan *fut si étonnée, si froissée*, qu'elle s'évanouit, comme on le pense bien, elle se plaignit au roi, et celui-ci entra dans une terrible colère. Tous les deux cherchèrent vainement comment Lauzun avait été si vite et si bien informé.

— Mais c'est le diable, disait la marquise; il sait tout, jusqu'au moindre mot, jusqu'au moindre geste. On jurerait qu'il était dans une armoire.

— Le diable, c'est difficile à croire, madame, bien qu'il lui ressemble quelquefois; mais je jure Dieu que je ne lui passerai pas cette histoire-ci comme les autres. Il devient d'une insolence au-dessus de toute idée; cela ne peut continuer ainsi.

Cependant, par un faible inconcevable et qu'il n'eut jamais pour personne, Louis XIV

se contenta de montrer à Lauzun un visage irrité, sans lui faire de reproches et sans lui infliger aucune peine. Il ne lui parla pas, ce qui est pour un courtisan une position pire que la mort.

Puyguilhem n'était pas homme à rester ainsi ; il bouillait de colère, et sa hardiesse inouïe lui faisait voir la possibilité d'une explication où il dirait ce qui l'étouffait. Il épia si bien que, par le moyen de ses grandes entrées, qu'il avait toujours, il trouva le moyen de parler au roi tête-à-tête. Celui-ci le reçut le sourcil froncé, comme Jupiter olympien.

—Sire, dit le comte, se contenant à grand'peine et prenant un air obséquieux bien loin de sa pensée, je viens réclamer de Votre Majesté l'exécution de la parole qu'elle m'a donnée pour l'artillerie.

— L'exécution de ma parole, monsieur? Et s'il ne me plaît pas de la tenir?

— Sire, je rappellerai à Votre Majesté qu'elle me l'a donnée, que je l'ai reçue et qu'il ne dépend plus d'elle de la retirer.

— Et vous, monsieur, comment avez-vous tenu la vôtre?

— Moi, sire ?

— Vous.

— Je n'ai parlé à personne, sire.

— Comment alors M. de Louvois m'est-il venu prévenir du bruit qui courait, en m'en donnant toutes les circonstances ? Comment m'a-t-il fait les observations justes qui m'ont décidé à changer d'avis et dont votre conduite ne me prouve que trop la vérité ?

— Vous êtes bien décidé, sire, à me manquer de parole, encore une fois ?

— Je vous répète, monsieur, que je ne vous dois plus rien.

Lauzun alors s'éloigna de quelques pas, et tirant son épée, il la cassa en deux sur son genou et en jeta les morceaux au loin.

— Je ne servirai plus un prince qui manque si vilainement à la promesse qu'il a faite à un gentilhomme...

Le roi eut alors un mouvement magnifique ; il tenait sa canne à la main et la leva malgré lui ; puis il ouvrit la fenêtre et la jeta

dans la cour, tout cela aussi vite que la pensée.

— Ah ! dit-il, je serais au désespoir d'avoir frappé un homme de qualité.

Et tout de suite il sortit, laissant Puyguilhem en face de l'énormité qu'il venait de faire.

Il se crut perdu, en se rappelant jusqu'où la furie l'avait emporté, et avec quelle insolence il avait parlé au prince le plus impérieux de l'univers. Il rentra chez lui, la crête basse, se disant qu'il fallait s'attendre à être chassé, bien heureux s'il en sauvait sa tête. Il attendit toute la journée, dans une anxiété épouvantable, roulant mille projets, plus fous les uns que les autres, et que sa fierté l'empêcha d'exécuter. Il ne se montra point, quelque envie qu'il eût d'aller braver le roi en face ; il eut encore le bon sens de comprendre qu'il n'y aurait pas de rémission après.

Le lendemain, il fut arrêté de bonne heure et conduit à la Bastille. En y entrant, il se demanda quand il en sortirait ; il doutait que ce fût de longtemps, et c'était douteux, en

effet. Cependant, il lui vint une idée lumineuse ; il n'était point au secret exact ; on lui permettait d'écrire, pourvu qu'on vit ses lettres. Il était ami intime de Guitry, favori du roi, qui avait créé, pour la lui donner, la charge de grand maître de la garde-robe. Il savait que Guitry était un homme de cœur et de courage, très capable de soutenir ses amis, à ses risques et périls ; il lui écrivit :

« Monsieur, c'est du fond de ma prison où » je me meurs de chagrin que je vous adresse » ces quelques lignes. Je suis un grand cou- » pable, mais je me repens. La tête m'a » tourné par le chagrin de ce que j'ai osé » faire. Vous seul pouvez me rendre à la vie, » en parlant à celui que j'ai offensé par mon » ingratitude et ma hardiesse insolente, de » mon repentir et de l'anéantissement où je » suis. J'attends un mot de vous comme l'ar- » rêt de ma mort, si vous refuse de m'aider, » ou si vous n'êtes pas entendu. »

Guitry reçut cette lettre, et lui seul à la cour, peut-être, était capable de faire ce qu'il fit. Il alla trouver le roi, qu'il voyait à toute heure, le billet de Puyguilhem dans sa

main, de façon à se faire demander ce qu'il tenait là.

— Sire, c'est le testament d'un pauvre homme que Votre Majesté seule peut empêcher de mourir.

— Je ne me croyais pas si puissant que cela.

— Vous l'êtes, sire, et quand vous saurez son nom, vous en conviendrez vous-même. C'est Puyguilhem.

Le visage du roi devint sombre.

— Quoi! vous osez prononcer son nom devant moi!

— Oui, sire, je l'ose, parce que je connais Votre Majesté mieux qu'elle ne se connaît elle-même; je sais qu'elle comprendra et excusera un accès de folie, motivé peut-être par la plus grande humiliation qui fut jamais.

— Motivé! monsieur, que ne dites-vous *excusé* pendant que vous y êtes.

— Sire, je ne dis pas *excusé*, parce que rien ne peut excuser un sujet de manquer de respect à Votre Majesté, surtout lorsqu'il a été comblé de vos bontés comme M. de Puy-

guilhem. Mais je dis *motivé*, parce que chacun comprendra qu'un homme de son caractère ne peut tomber du sommet de ses espérances sans que la tête lui tourne, ainsi qu'il le dit, et que, dans cet état, on ne sait guère ce que l'on fait.

— Je conviens que les grandes charges de la couronne ne se donnent guère, en effet, aux cadets de Béarn, et qu'après comme avant Henri IV, personne n'a fait si vite sa fortune que lui venant de ce pays-là; encore Henri IV était-il de la race des rois de France et propre à faire un roi, tandis que lui...

— Sire, Votre Majesté n'a pas à sa cour un gentilhomme de meilleur race, de plus haute chevalerie que Puyguilhem ; il est vif et emporté, mais il est généreux, il est dévoué jusqu'à la mort à Votre Majesté... il est reconnaissant...

— Est-ce bien vrai cela?

— Sire, en doutez-vous ?

— Il m'est permis d'en douter, ce me semble, après la conduite qu'il a tenue : vous ne savez pas tout.

— Je sais tout, sire, au contraire; il m'a

tout confié, et c'est pour cela que je vous parle ainsi. Ayez pitié de lui, sire, soyez magnanime, pardonnez.

— Nous verrons cela.

—Ne me refusez point, ne le refusez point; si vous saviez sa douleur ! si vous saviez l'état où je l'ai vu après son crime, et non dans la crainte de la punition, mais par le repentir de ce qu'il venait de faire !

— Cependant, je ne puis le récompenser...

— Sire, ne l'avez-vous pas puni, et ne pouvez-vous maintenant faire grâce?

— En vérité, Guitry, je ne vous comprends pas, vous êtes d'une obstination... vous abusez de ma faiblesse pour ce Puyguilhem, qui me fait vous entendre aussi longtemps, lorsque j'aurais déjà dû vous imposer silence.

— Ah ! sire, je vous conjure.

— On verra, vous dis-je.

— Au moins, un peu de consolation, que puis-je lui faire dire ?

— Dites-lui... dites-lui que je lui permets d'espérer.

— Oh ! sire, quelle reconnaissance ! Il en mourra de joie.

— Non pas, car je ne pourrais le ressusciter, quoique vous prétendiez le contraire.

— Ainsi il pourrait avoir...

— Non pas l'artillerie, elle est donnée au comte du Lude; mais, autre chose, il y aura des charges vacantes. Par suite de ces changements, il est possible que je songe à lui.

— Ah! sire, ce qu'il demande surtout, c'est le retour de vos bonnes grâces.

Cet incroyable entretien eut de plus incroyables suites.

Le comte du Lude fut fait duc à brevet, et, pour payer sa charge de grand-maître d'artillerie, il vendit au duc de Gesvres celle du premier gentilhomme de la cour. Celui-ci était capitaine des gardes, la place était inoccupée; le roi envoya Guitry à la Bastille l'offrir à Lauzun de sa part.

Voyant ce retour, il reprit sa superbe, et répondit dédaigneusement qu'il n'en voulait point.

— Comment! s'écria Guitry; comment vous refusez ici! à la Bastille! après ce qui vous est arrivé! alors que vous devriez remercier à genoux!

— Oui, monsieur, oui, je refuse, et vous n'y connaissez rien, permettez-moi de vous le dire. Les rois sont comme les femmes : il ne suffit pas d'user de leurs faveurs et de leur bonté, il faut en abuser, autrement, on est sûr de les perdre. Le roi est revenu ; il m'offre de lui-même une compagnie des gardes ; si je refuse, il me donnera mieux, et je veux mieux, en effet. N'ai-je pas sa parole ? Qu'il la tienne.

Guitry eut beau faire, beau prêcher, l'autre ne sortit pas de là. Il fallut rendre cette réponse au roi, et ce qui est plus extraordinaire, ce qui ne se comprend pas, c'est qu'au lieu de l'abandonner, le roi renvoya Guitry le supplier de prendre cette compagnie. Cela jeta tout le monde dans l'étonnement.

— Allons, lui dit celui-ci (j'entends l'ami officieux), je ne m'en irai pas sans votre promesse. Je tremble en songeant à ce qui vous arriverait si vous refusiez encore.

— Me ferait-il décapiter, par hasard, ce despote, cet homme sans foi ? Qu'il y vienne, et je jetterai à l'Europe, au monde, un dernier adieu qui retentira jusque dans la pos-

térité la plus reculée. Portez-lui ma réponse : l'artillerie ou rien.

Ils bataillèrent plus d'une demi-journée, enfin Guitry l'emporta. Ce ne fut pas sans cris, sans rage, sans un chapelet d'épigrammes et de jurons à faire tomber les murailles de la Bastille ; Lauzun était incorrigible là-dessus. Aussitôt qu'il eut accepté, l'ordre vint de l'élargir, et le roi consentit à le recevoir. Il lui fit quelques reproches assez doux, ensuite il lui promit qu'il n'en serait plus question, et, en effet, il ne s'en parla plus.

Puyguilhem prêta serment comme capitaine des gardes, vendit les dragons, redevint comme devant l'ami, le confident du roi, et la cour suivit la volonté du maître, ainsi que cela est toujours.

Ce fut vers ce temps-là que commencèrent ses aventures avec Mademoiselle. Elle les a racontées en détail dans ses Mémoires, et je ne saurais faire aussi bien qu'elle. Seulement, ce qu'elle ne dit point, c'est ce qu'elle ne pouvait savoir, c'est-à-dire l'étonnement produit dans toute la France par cette for-

tune inouïe, et la stupéfaction de la cour en voyant la manière tranquille dont Lauzun en supporta la perte. Il sacrifia au roi, de de bonne grâce et sans murmure, des espérances dignes des contes de fées, sinon que la princesse n'était ni jeune ni belle.

Il m'a dit plus de cent fois, en se montrant le poing à lui-même, qu'il était l'auteur de sa disgrâce, qu'il avait voulu reculer pour faire faire ses livrées et commander des habits magnifiques.

— J'aurais dû me marier en souquenille, plutôt que de tarder d'une heure, je serais aujourd'hui duc de Montpensier, j'aurais les grands biens de Mademoiselle, car elle me les aurait tous donnés, et ces bâtards de la Montespan ne se pavaneraient pas avec les couleurs de Mademoiselle, ne feraient pas les princes dans ses châteaux. Ah! si j'avais été cousin germain du roi!

Le fait est que son orgueil lui fit faire une haute folie, et qu'il a eu le temps de la pleurer.

En 1670, le roi fit ce fameux voyage de Flandres avec les dames, et jeta tant d'ar-



gent sur les routes pour les amuser. Il était suivi par un corps d'armée dont il donna le commandement à M. de Lauzun, ce qui l'éleva beaucoup au-dessus des lieutenants généraux, ses collègues. Cela fit murmurer d'abord, d'autant plus que ce nouveau général d'armée (il en avait la patente) fit les honneurs au roi et aux dames avec une magnificence, une grâce et une galanterie sans pareilles. Le roi lui en fit des compliments qui redoublèrent l'envie et les réclamations.

Louvois commença à le craindre sérieusement; madame de Montespan ne pouvait oublier les injures qu'elle avait reçues, bien qu'elle lui fît bonne mine. Ils se dirent tous les deux qu'il fallait abattre cet orgueilleux, ou que, sans cela, il viendrait à bout de les renverser eux-mêmes. Leur plan fut ourdi avec beaucoup d'adresse, ils n'en manquaient pas. Madame de Montespan, seule avec le roi, lui fit remarquer d'un air innocent comme les troupes aimaient leur général et lui obéissaient volontiers.

— A vous voir tous les deux, ce matin, aux courses, ajouta-t-elle, on s'y serait trom-

pé : ce n'était pas vous qui étiez le roi, c'était lui.

Le trait ainsi jeté pénétra profondément, bien que Louis XIV ne le relevât pas. Elle en risqua deux ou trois autres de la même façon qui laissèrent la même trace.

En revenant à Versailles, ce fut le tour du ministre. Il arriva avec des rapports sans fin sur la manière dont M. de Lauzun vivait avec les troupes, sur les services qu'il rendait aux officiers, sur les promesses et l'or qu'il répandait dans l'armée. Il envenima cela à sa manière, et donna promptement de l'inquiétude à l'homme le plus ombrageux qui existât. Ils s'en aperçurent et résolurent de redoubler leurs efforts, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au but qu'ils se proposaient.

Le roi avait défendu à Lauzun d'épouser Mademoiselle, même secrètement. Il n'était pas dévot en ce temps-là, et il dit en riant à sa cousine :

— Je ne veux pas voir chez vous ce qui s'y passe, Mademoiselle, et pourvu que vous gardiez le décorum obligé, votre honnêteté



ne regarde que vous, et vous pouvez en passer votre fantaisie.

Mademoiselle, à ce qu'il paraît, profita de la permission, et Lauzun s'y prêta, non pas très volontiers, car il n'était point amoureux, lui, mais il ne pouvait faire autrement avec une princesse si bonne et si pleine de soins de toutes les natures envers lui.

Mademoiselle et madame de Montespan étaient très bien ensemble. Celle-ci s'arrangea pour profiter de cette affection et en faire une arme contre celui qu'elle détestait et dont elle avait juré la perte. Le comte avait des maîtresses : d'abord madame de Monaco, qu'il garda de loin en loin, en dépit de tout ; puis bien d'autres, et madame de Montespan elle-même quelquefois, à ce qu'il paraît.

Mademoiselle était une vraie tigresse de jalousie.

Madame de Montespan entra un jour chez elle avec un de ces airs contrits qui disent mille choses avant de parler. La princesse lui demanda sur-le-champ ce qu'elle

avait et ce qu'il se passait d'extraordinaire à la cour.

— Mademoiselle, il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de vous et de l'amitié respectueuse que je vous porte. Je ne puis voir ce que l'on vous fait sans m'en indigner.

— Et qu'est-ce donc?

— Oh ! Mademoiselle...

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, madame? vous m'inquiétez...

— Mademoiselle, vous suivriez bien un bon conseil, n'est-ce pas, et vous ne trahiriez pas l'amie qui vous le donnerait?

— Est-ce que vous ne me connaissez point, madame?

— Je sais que vous êtes fort secrète, mademoiselle; mais quelquefois la passion nous emporte et nous disons ce que nous voudrions cacher. Donnez-moi votre parole de ne jamais me nommer à personne, quoi qu'il arrive, et j'y croirai. Vous n'y manquerez point?

— Je vous la donne; comptez-y, madame, et parlez.

— Je connais la tendresse que vous avez

pour M. de Lauzun, mademoiselle; vous donneriez toute votre fortune pour le fixer auprès de vous, et vous en avez le moyen.

— Lequel?... Cependant il me semble qu'il est fixé déjà, et qu'il a toute reconnaissance de ce que j'ai fait.

— Sans doute. Pourtant il n'est point aussi fidèle qu'il le pourrait être; madame de Monaco, madame de Maran, je ne sais qui encore, l'occupent plus qu'elles ne devraient. L'amour est inconstant, l'hymen seul est sédentaire, immuable. Épousez-le...

— Et le roi qui l'a défendu?

— Le roi ne le saura pas, d'abord; et puis le saurait-il, il fera semblant de l'ignorer. Que peut-il arriver de pis? qu'il vous en parle; vous le nierez, et il n'en sera plus question : il fermera les yeux.

— Quoi! M. de Lauzun me trompe! Quoi! M. de Lauzun a des maîtresses!...

— Mon Dieu! mademoiselle, madame de Monaco est une ancienne inclination, les autres sont des folies; il n'y a que vous. Si vous le voulez, tout disparaîtra devant vous.

— C'est un grand parti. Mais lui, y consentira-t-il?

— Comment, mademoiselle! il en sera comblé.

— Proposez-le-lui, parlez-lui, vous en qui il a confiance.

— Ce ne peut être moi, mademoiselle. Je ne suis pas en position de me mêler de cela; d'ailleurs, la proposition, l'ordre, doit venir de vous.

Mademoiselle y pensa. Elle y réfléchit longtemps, et un beau matin elle appela Lauzun dans un coin de son cabinet, alors que madame de Guise, sa sœur, était là, et madame de Sévigné et je ne sais quelles autres dames. Elle lui parla doucement de ses infidélités; elle lui fit une petite semonce et ajouta d'un air de bonne humeur :

— Mon cher comte, il n'y a qu'un moyen de vous fixer, employons-le. Nous nous aimons depuis longtemps ; j'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu dans la situation où je suis, mais j'ai dessein de faire beaucoup davantage pour mon mari.

— Votre mari, mademoiselle! Et la défense du roi, et nos paroles données?

— Je sais que le roi n'y fera point d'attention; et quant à nos paroles, il savait d'avance que nous ne les tiendrions pas.

— Mademoiselle, je suis comblé.

— Mais vous refusez?

— Moi, mademoiselle! Comment pouvez-vous supposer?...

— Comment?... vous devriez être à mes genoux.

— Commandez, mademoiselle, j'obéirai. J'ai dû seulement vous rappeler le danger de la désobéissance, non pour moi, je braverais tout, mais pour vous. Mademoiselle, réfléchissez bien avant. Le mariage ne saurait m'attacher plus à vous que je ne le suis. Il vous permettra de m'accorder des bienfaits nouveaux, je n'en ai pas besoin, je ne veux rien; vous avez déjà trop fait pour moi. Je vous en supplie, mademoiselle, ne songez qu'à vous en tout ceci, et ne croyez point que vous puissiez être plus aimée parce que vous m'élèverez et m'enrichirez davantage.

— Ces sentiments vous honorent et me

décident tout à fait, mon cher comte. Tenez-vous prêt, je vous ferai avertir, et vous serez bientôt réellement duc de Montpensier, prince de Dombes, comte d'Eu, sans que rien puisse vous empêcher de l'être.

Peu de gens y eussent résisté, des ambitieux surtout. Lauzun avait l'esprit trop porté aux risques et aux aventures pour refuser davantage. Il se laissa faire; seulement, il se promit à lui-même que personne n'en saurait rien, et il tint sa parole.

Le jour et l'heure fixés par Mademoiselle, et c'était la nuit, le comte se rendit au Luxembourg, où un des aumôniers les attendait à l'autel, dans la chapelle à peine éclairée. Le valet de chambre de confiance de Son Altesse Royale, le chevalier de Lauzun, frère du comte, et bien jeune alors, furent les deux seuls témoins; les anneaux furent échangés, la bénédiction donnée, et, en sortant de là, Mademoiselle signa un acte qu'elle avait fait préparer en blanc par celui de ses gens d'affaires à qui elle ne cachait rien. Cet acte était une donation en forme de tous ses biens,

après sa mort, à son époux, haut et puissant seigneur. Suivaient tous les titres.

Lauzun, pour la première fois, passa la nuit au Luxembourg. La fille de service favorite ne fut pas tout à fait prévenue; seulement, Mademoiselle lui dit :

— Sachez que si M. de Lauzun reste ici, c'est qu'il en a le droit; et s'il revient désormais, je vous le confie; je le confie à vous seule, entendez-vous.

Le secret fut gardé comme se gardent les secrets de cour. On en murmura, quelques courtisans le répétèrent, mais on n'y pensait plus. C'était chose arrangée. Le roi seul n'en savait rien, n'en parlait pas; il s'agissait de le lui apprendre : ce fut Louvois qui s'en chargea.

Il entama le discours dans le cabinet du roi, entre eux trois. Madame de Montespan se taisait, ce n'était pas à elle à commencer. Louis XIV écouta en silence les premières accusations, les mêmes dont on lui rebattait les oreilles depuis longtemps. Il y coupa court.

— M. de Lauzun est aimé du soldat, tant mieux. C'est un fidèle serviteur, il les con-

duira pour mon service : je ne vois rien là dont j'aie à m'alarmer.

— Ce n'est pas tout, sire.

— Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il encore?

— La poste a intercepté une lettre à la comtesse de Soissons, bannie du royaume pour ses crimes.

— C'est son amie de vingt ans, au moins?

— Oui, mais le contenu de cette lettre était criminel.

— Où est-elle?

— En voici la copie, on n'a pas cru devoir la retenir entièrement sans l'ordre de Votre Majesté.

— Monsieur, lorsqu'on accuse un homme tel que M. de Lauzun, on fournit les originaux et non les copies. Voyons, cependant.

Cette lettre, très habilement controuvée, racontait l'histoire de l'épée, la scène avec le roi, et dans les termes les plus révoltés, les plus inconvenants. Le roi la lut jusqu'au bout, la ploya et la mit dans sa poche sans répondre un mot.

Les deux complices se regardèrent; cela ne les arrangeait pas.

XII

Ils comprirent cependant qu'il ne fallait pas aller plus loin ce jour-là. Le roi avait de ces façons, de ces regards qui étaient de vraies barrières ; on ne les franchissait pas. Ils avaient un dernier coup à porter, ils le mirent en réserve, après d'autres préparations. Le roi ne parla plus de rien, mais il

n'avait pas oublié, ils le savaient, et un refroidissement imperceptible vis-à-vis de Lauzun, leur apprit qu'ils n'avaient pas tout à fait perdu leur temps.

Cependant madame de Montespan le choyait, le caressait; elle l'avait fort souvent près d'elle, et le chargeait du soin de ses pierreries, dont elle avait quantité qui étaient très belles, et auxquelles il se connaissait parfaitement. Il lui offrit plusieurs fois des joyaux qu'elle accepta. Une fois, entre autres, un très beau *carcere duro*, sorte de bracelet figurant la chaîne d'esclave ou de prisonnier, qui était fort à la mode. En le recevant de lui elle dit à sa sœur madame de Thianges :

— J'espère ne pas être en reste avec lui, et lui en rendre un autre un peu plus tard et un peu plus solide.

Lauzun s'aperçut comme eux du refroidissement du roi, mais il ne se doutait de rien, et en demanda même la raison à son ennemie.

— Vous vous trompez, lui dit-elle, le roi est toujours le même pour vous.

— Vraiment ?

— Hier encore il me parlait de vous, et avec une amitié aussi sincère que jamais.

— Allons ! tant mieux.

Il en resta là, et ne s'inquiéta plus.

Un mois se passa. Un jour le roi était allé avec Louvois à ses bâtiments, madame de Montespan l'y vint rejoindre, et ils se promenèrent assez longtemps. Lauzun passa, il ne les vit pas, il marchait comme un homme fort occupé, et la tête basse. Dieu sait à quoi il pensait !

— Il est bien fier aujourd'hui, M. de Lauzun, dit le roi, il ne nous aperçoit même pas.

— Il a de quoi être attentif, répliqua Louvois.

— Quoi donc ?

— Je ne sais si je dois en instruire Votre Majesté, elle m'imposera silence et ne me croira point.

— Parlez donc, répliqua-t-il, avec impatience.

— Sire, vous aviez défendu à M. de Lauzun d'épouser Mademoiselle.

— Et tous les deux m'ont donné leur parole de ne se marier jamais.

— Eh bien, sire, ils le sont cependant.

— Ils sont mariés ! s'écria le roi, en faisant un saut de surprise.

— Oui, sire.

— Ah! bah! quelque mariage de conscience, pour faire taire les scrupules de ma cousine!

— Non, sire, un mariage dans les formes et une donation aussi... que Votre Majesté voie!

Il lui présenta l'acte, que Mademoiselle croyait si secret, et où il trouva non-seulement la confirmation du mariage et de la donation, mais encore celle des titres pompeux dont l'époux était investi. Ici la chose était authentique, signée par la princesse et par Lauzun, revêtue de toutes les formes, ce n'était plus une calomnie, c'était une vérité.

Il reploya le papier, avec une tranquillité de mauvais augure. Le roi ne s'emportait guère, et lorsqu'il s'y laissait aller, cet emportement n'avait rien de dangereux, il en revenait vite. Il se fâchait à froid, avec ré-

flexion, alors il n'y avait plus moyen d'en rappeler: Louvois et madame de Montespan le savaient par expérience, aussi comprirent-ils que leur affaire allait bien.

Il fallait l'achever.

— Ce n'est pas tout, sire, reprit le ministre.

— Ah ! il y a encore quelque chose !

— Oui, sire, et le plus important.

— Qu'est-ce donc ?

— Non-seulement M. de Lauzun a épousé Mademoiselle malgré vos ordres, mais encore il se sert de ses biens, de son argent, pour se créer un parti, pour organiser une bande à sa solde, dont il puisse disposer suivant sa fantaisie. Il parle d'aller s'établir dans la principauté de Dombes, d'en faire le siége et le trône d'une espèce de royauté indépendante, où il régnera, où il appellera à lui les mécontents, où il se formera au besoin une armée pour se faire respecter, et pour se défendre contre les ordres de Votre Majesté.

— Cela est insensé, monsieur.

— Pas tant, sire. Mademoiselle est indépendante à Dombes, la frontière de Savoie

n'est pas loin, les Suisses ne sont pas loin non plus, les protestants du Midi sont à la porte, et M. de Lauzun n'est pas homme à s'inquiéter de savoir si l'on va à la messe ou si l'on n'y va pas. Il peut se tailler un petiroyaume à sa convenance, au milieu de tout cela, et avec sa hardiesse, son courage, avec les plaintes que portent les religionnaires et le désir qu'ils ont de secouer ce qu'ils appellent l'injustice, Votre Majesté comprend jusqu'où cela peut aller.

Le roi fit un signe de tête approbatif.

— Cela est juste, répliqua-t-il, et il faut un remède prompt à ce mal imminent. J'interrogerai M. de Lauzun.

— Sire, il niera.

— C'est possible, mais je verrai la vérité à travers ses mensonges.

— Sire, cela n'est pas là le moyen, permettez-moi de vous le dire. L'honneur de Mademoiselle, des projets conçus dans la famille royale, exigent qu'un secret impérieux soit gardé sur tout ce qui se passe.

— Qui donc romprait ce silence?

— Peut-être Lauzun lui-même, peut-être

le hasard amènerait-il une découverte. Si le roi veut ruiner ces vues parricides, une seule chose est à faire, arrêter M. de Lauzun.

— Arrêter M. de Lauzun ?

— Oui, sire, et dès demain. L'arrêter comme on a arrêté M. Fouquet, l'envoyer où on a envoyé M. Fouquet, et de la même manière que M. Fouquet.

— Quel est votre avis, madame?

— Le même que celui de M. de Louvois, sire.

— Vous êtes l'ennemie de Lauzun, madame, vous vous rappelez les injures qu'il vous a dites et les torts qu'il a eus envers vous autrefois.

— Il est vrai, sire, et j'aurais cru que Votre Majesté s'en serait souvenue comme moi, plus que moi ; pour elle d'abord, pour moi ensuite.

Le roi hésitait, il aimait réellement Lauzun, il n'était pas bien sûr qu'il fut coupable d'ailleurs. Madame de Montespan le comprenait à merveille, elle savait aussi où le roi était invulnérable. Lauzun avait eu l'imprudence, dans des moments où l'on ne se ca-

che rien, de plaisanter sur une infirmité odorante que possédait Louis XIV, dont ses amis intimes et ses maîtresses surtout se plaignaient fort. Elle lui répéta les propos et les épigrammes de Lauzun à ce sujet, en citant des circonstances connues du roi et de son favori, inconnues à elle, qui prouvaient jusqu'à l'évidence combien ce favori était ingrat envers un si bon maître.

Ce fut le coup de grâce. Il fallait être madame de Montespan, il fallait avoir son esprit, sa finesse, sa main hardie et légère en même temps, pour oser toucher à une matière aussi délicate. Le roi rompit ce discours, il rentra comme de coutume, ne parut pas plus occupé que d'ordinaire, et le soir, avant l'ordre, il fit appeler M. d'Artagnan, capitaine d'une de ses compagnies de mousquetaires.

— D'Artagnan, lui dit-il, voici une lettre de cachet, vous irez demain vers le soir arrêter M. de Lauzun, n'importe où il se trouve, et vous le conduirez à Pignerol. Le plus grand secret surtout.

— Cela suffit, sire, répondit le vieux militaire.

En effet, nul, excepté Louvois et madame de Montespan n'eut vent de la chose. Celle-ci même, pour mieux paraître innocente ensuite, pria Lauzun de s'en aller ce jour-là à Paris voir un assortiment de perles, qu'on voulait vendre et qu'elle désirait acheter. Comme cela pressait, il fallait y aller tout de suite. Il ne se fit pas prier, partit fort gaiement, fit sa commission, passa la nuit au Luxembourg avec Mademoiselle, et repartit le matin pour Versailles.

En rentrant chez lui, il se mit à sa toilette, afin d'aller chez madame de Montespan, et de là au souper du roi. Il commençait d'ôter ses habits, lorsqu'on lui annonça le comte de Rochefort, capitaine des gardes au quartier.

— Qu'il entre, répliqua Lauzun, à cent lieues de la vérité, et je lui fais toutes mes excuses de le recevoir ainsi.

Rochefort avait une figure grave et triste, il salua en silence et commença une phrase



de condoléance que Lauzun interrompit par une question inquiète.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

— Hélas ! monsieur, j'accomplis un triste devoir, mais si vous étiez à ma place, et moi à la vôtre, vous feriez ce que je fais. J'ai l'ordre de vous arrêter.

— M'arrêter ! Et pourquoi ?

— Monsieur, je l'ignore et ce ne sont pas mes affaires, vous devez le savoir mieux que moi.

— Je veux être pendu si je m'en doute. Il y a quelque erreur. Laissez-moi voir le roi, m'en expliquer avec lui, il donnera l'ordre de me mettre en liberté, j'en suis sûr ; il ne se peut pas qu'on m'arrête avec son autorisation. Hier matin encore, il m'a traité comme à l'ordinaire, vous l'avez vu.

— Monsieur, je prends part à votre étonnement et à votre douleur ; cependant, je ne connais que mes ordres, et il vous est défendu de parler à qui que ce soit.

— Mais le roi ?

— Le roi moins que personne.

—Madame de Montespan, au moins?

— Désolé, monsieur, c'est impossible.

— Vous me conduisez à la Bastille?

— Non, monsieur.

— Et où cela donc, mon Dieu?

— Monsieur, je ne saurais le dire. M. d'Artagnan vous attend en bas, dans une chaise de voyage, lui seul sait où il vous mènera.

Lauzun eut comme une intuition de la vérité, m'a-t-il dit souvent, il fit un effort surhumain pour ne pas se laisser abattre, et, pendant qu'il achevait de s'habiller, il se retourna vers M. de Rochefort :

— Monsieur, voulez-vous me rendre un service?

— Tous ceux qui dépendront de moi, monsieur.

— Ayez l'obligeance d'assurer madame de Montespan que je suis son serviteur et qu'elle peut acheter le fil de perles qu'on lui propose, il est de la plus belle eau. Je la prie de porter en souvenir de moi ce que je vais porter en souvenir d'elle, c'est-à-dire le *carcere duro*. Me promettez-vous de lui répéter tout à fait ceci?

— Je vous le promets.

— Je suis prêt à vous suivre.

Il arriva un officier porteur d'un ordre contraire, on devait d'abord conduire le prisonnier à la Bastille, d'Artagnan n'entrerait en cause que plus tard.

— Ah! pensa-t-il, ils veulent m'interroger, nous verrons.

Il fut amené à la Bastille et mis dans la tour la plus forte et la plus sombre, dans celle des prisonniers d'État.

On le laissa seul toute la nuit, livré à ses pensées. On ne lui avait même pas permis un domestique. Il rumina mille plans d'attaque et de défense, il désirait par-dessus tout savoir la raison de son emprisonnement, et il se fia sur son adresse pour le découvrir. Lorsque le geôlier parut le lendemain matin, il demanda à voir le gouverneur, et celui-ci parut fort peu après.

— Monsieur, dit M. de Lauzun, je voudrais écrire une lettre.

— A qui, monsieur ?

— A Mademoiselle.

— A Mademoiselle, à mademoiselle de Montpensier ?

— Oui, monsieur.

— Pardonnez-moi, monsieur, cela n'est pas possible.

— Cependant, monsieur, mon respectueux attachement pour Son Altesse Royale est bien connu, il n'y a point de mal, je suppose, à ce que je me rappelle à son souvenir.

— Sa Majesté a particulièrement défendu que vous eussiez aucuns rapports avec qui que ce soit.

Lauzun le poussa, il le contraria, il le retourna si bien, qu'il lui fit dire dans un moment d'impatience, comme il insistait toujours

— Eh! monsieur, c'est justement Mademoiselle qu'il m'est interdit de laisser communiquer avec vous.

Il ne fut pas difficile alors de deviner que quelque indiscret avait parlé. Il n'en demanda pas davantage et se prépara en conséquence, il voulut sçavoir encore une chose.

— Aurai-je un interrogatoire à subir, monsieur ?

— Quant à cela, monsieur le comte, je ne suis ni votre juge, ni votre défenseur, j'ignore.

— Vous vous contentez d'être mon geôlier, et cela est plus sûr, les reptiles cachés sont écrasés moins souvent que ceux qui se montrent.

Ce pauvre gouverneur resta tout penaud, il n'était pas accoutumé à l'insolence du personnage et ne savait que répondre, Lauzun tourna sur ses talons et le laissa là pour se mettre à écrire, ce que voyant l'autre, il sortit.

Huit jours se passèrent sans que le prisonnier vit personne. Il passait son temps à lire, à écrire des lettres qu'on prenait bien de ses mains lorsqu'ils les donnait, mais auxquelles il n'avait pas de réponses, et dont il n'entendait plus parler ensuite.

Il questionnait les porte-clés chargés de son service, et leur réponse était uniforme:

— Je ne sais pas.

Très probablement, en effet, ils ne savaient rien, les geôliers inférieurs sont des machines.

Après une semaine passée ainsi, on vint le réveiller de très bon matin, il ne faisait pas jour, et on le fit lever, le gouverneur était là.

— Monsieur, si vous voulez bien vous préparer, j'ai ordre de vous remettre aux mains de M. d'Artagnan, qui vous attend dans la cour, avec une chaise de voyage et ses mousquetaires.

Le favori disgracié sentit que tout était fini, et qu'il n'y avait plus d'espérance. Il se leva, sans mot dire, et s'habilla lui-même, il ne souffrait pas que ces gens-là le touchassent. Il sentit qu'il perdrait son temps à parler, et qu'il n'y avait pas de questions à faire.

En conséquence, il suivit le gouverneur, et arriva dans la cour, tout cela en silence. Il trouva la chaise qui l'attendait, il trouva d'Artagnan à son poste, les mousquetaires à à cheval, rien n'y manquait. D'Artagnan le salua.

— Montez, monsieur, je suis fâché de la commission, mais...

— C'est votre devoir, monsieur, je dois

vous suivre, puisque vous et moi nous obéissons à plus puissant que nous.

Il monta dans sa chaise, sans daigner regarder le gouverneur. Comme on allait partir, il avança la tête à la portière, et appela les geôliers.

— Mes amis, dit-il, je vous donnerais bien de quoi boire à ma santé, mais mes poches sont vides. Demandez à votre maître, il en sait la raison. C'est la première fois, je vous le jure, que je quitte un château sans faire largesses aux laquais. Fouette, postillon ! Où allons-nous, monsieur ? ajouta-t-il en se tournant vers d'Artagnan.

— Je ne le sais pas bien au juste, monsieur, mais nous aurons le temps de l'apprendre.

— Alors ce postillon a donc vos ordres ?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai rien à ajouter à cela.

Ils quittèrent la Bastille, les manteaux de la chaise étaient boutonnés, de sorte qu'ils ne voyaient rien.

— On étouffe là-dedans, monsieur ; est-ce qu'il en doit être ainsi tout le long du voyage?

— Oui, monsieur, à moins pourtant que vous ne me donniez votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous échapper, alors je vous rendrai l'air et la lumière.

— Monsieur d'Artagnan, si vous étiez à ma place, donneriez-vous cette parole?

— Ma foi! monsieur, ce sont des places que l'on aime pas à prendre, même en imagination ; je n'y ai point réfléchi.

— Réfléchissez-y donc un peu.

— Nous sommes du même pays, monsieur, je n'aimerais pas à vous souffler de mauvais conseils, mais vous ne voudriez pas non plus me faire de peine.

— En aucune façon.

— Eh bien! monsieur, croyez-moi, jurez. Vous ne sauriez vous échapper facilement. Mes mousquetaires ont l'arme chargée, ordre de vous courir sus et de tirer. Au moins, en me donnant votre parole, le chemin vous paraîtra moins long.

— Je vous la donne, monsieur.

A ces mots, d'Artagnan se leva, appela ses gens, fit ôter les mantelets, et, par la clarté

douteuse d'une matinée d'hiver, Lauzun vit qu'il était sur la route de Lyon.

— Ah! s'écria-t-il, je devine le but de notre route: Pierre-ncise, comme M. de Cinq-Mars, ou Pignerol, comme Fouquet.

— Ou les îles Sainte-Marguerite, ou bien d'autres encore. Ne vous tourmentez pas de cela, monsieur, et tâchons d'oublier ce que nous ne changerons pas. Au moins, n'aurez-vous pas à vous plaindre de mes procédés, et ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre position.

Il faut lui rendre la justice de dire qu'il le fit.

Ils allèrent ainsi causant, rappelant les anecdotes de la cour, parlant de leur pays et tâchant de faire marcher le temps plus vite que leurs chevaux. Quand Lauzun vit qu'on passait Lyon :

— Ah! dit-il, je vais à Pignerol.

— Monsieur, voici une bien mauvaise route, ce maraud va nous verser. Vous plairait-il de descendre pour laisser passer cette ornière où nous resterons, j'en ai peur.

— Non, monsieur, nous ne verserons pas,

je ne suis point assez heureux pour cela.

Ils ne versèrent pas, en effet, mais ils cassèrent leur chaise, et les mousquetaires s'en allèrent en requérir une autre, de par le roi. On la leur livra, bien entendu, et ils se transvasèrent. Heureusement, c'était en plein jour et il ne faisait pas trop mauvais.

Ils coururent encore quelque temps, d'Artagnan toujours aimable et prévenant, comme un bon cœur qu'il était.

Ils arrivèrent enfin devant cette forteresse terrible où Lauzun devait rester tant d'années. En entendant tomber les chaînes du pont-levis, lever la herse, en passant sous la voûte de la porte, il s'appuya sur le fond de sa chaise en murmurant :

— *In secula, seculorum !*

XIII

Le gouverneur de Pignerol était M. de Saint-Mars, dont on a tant parlé sourdement sur la fin du règne du feu roi, à cause du prisonnier qu'il gardait ; nous nous en occuperons aussi. Cet homme semblait créé exprès pour faire un geôlier. Il avait l'abord dur et sournois, la parole brève, les gestes

brusques. Bien que fort bon gentilhomme, il n'avait ni société ni parents qu'il voulût ménager ; il ne connaissait que deux choses au monde : l'obéissance et le commandement.

Strictement rigide pour les ordres qu'il recevait du roi, et il les recevait directement de lui, il exigeait la même soumission aveugle de ses inférieurs. De même qu'il ne se permettait ni une interprétation ni un murmure, il ne souffrait pas qu'on s'en permît; c'était un homme tout d'une pièce, une vraie muraille aussi solide et aussi imprenable que ses forteresses.

Lorsque M. de Lauzun quitta sa chaise, il se trouva en face de ce visage, qu'il connaissait bien pour l'avoir vu à la cour, où il venait une fois par an, à peu près, et où il ne parlait à personne, ayant seulement de longs entretiens secrets avec le roi.

— Soyez le bien-venu, monsieur, dit Saint-Mars.

— Est-on jamais le bien-venu ici, monsieur?

— J'y suis pour obéir aux ordres du roi, monsieur, et c'est notre devoir à tous.

C'était la même phrase dite par Lauzun à d'Artagnan, seulement sur un autre ton. Celui-ci parlait sérieusement, l'autre raillait.

— Vous plairait-il, monsieur, de me faire donner une chambre, car je suis bien fatigué et il est l'heure du repos, même dans le château de Versailles après un joyeux souper.

Il était quatre heures du matin.

— Je suis désolé de vous avoir fait veiller si tard, ajouta-t-il avec son sourire de courtisan le plus délié.

— Monsieur, je suis plus désolé encore, continua Saint-Mars avec un gros soupir, vous allez vous trouver bien mal logé, mais c'est tout ce que j'ai de disponible en ce moment.

— Votre hôtel est donc plein?

— Ah ! monsieur, les pensionnaires de Sa Majesté sont très heureux ici.

Jusques-là, M. d'Artagnan assistait au dialogue, et, comme M. de Saint-Mars fit un signe de politesse à Lauzun en lui donnant ses excuses de passer le premier pour lui

montrer le chemin, celui-ci comprit que le moment de la séparation était venu.

— Monsieur d'Artagnan, dit-il, je vous remercie de vos bons soins ; grâce à vous, j'ai oublié la route et le but où elle me conduisait. Vous êtes un homme d'esprit et un homme de cœur, dans toute la force du mot. Si vous pouvez parler de moi à mes amis, faites-le, sinon, comptez que je n'oublierai jamais ce que je vous dois, ni eux non plus ; ils le sauront par moi quelque jour. Adieu, monsieur.

Le gouverneur l'attendait ; il le suivit, pendant que d'Artagnan, fort attendri, le saluait plus bas qu'il ne l'avait jamais fait au temps de sa faveur.

M. de Saint-Mars, au lieu de monter, descendit un degré sombre et humide, un geôlier les conduisait. Lauzun, qui jusques-là avait fait bonne contenance, se sentit pris d'une tristesse et d'une terreur épouvantables. Il s'arrêta.

— Où me conduisez-vous, monsieur ? dit-il.

— Où j'ai ordre de le faire, monsieur.

— Dans un cachot?

— Non, monsieur, rassurez-vous.

— Ah! tant mieux! j'y serais mort.

Ils ne se parlèrent plus. Après quelques marches descendues, Lauzun entendit grincer une clé; ses guides s'arrêtèrent.

— C'est ici, monsieur.

On était sous une basse voûte, devant une porte cintrée, garnie de clous. Un air chaud et humide s'engouffrait bruyamment dans un corridor dont l'obscurité dérobait la distance. Il y avait de quoi ôter tout espoir au prisonnier le plus vaillant.

— Entrez, monsieur, dit Saint-Mars.

— Après vous, monsieur; je suis chez moi, à ce qu'il paraît, et je ne me trouve plus assez grand seigneur pour prendre le pas sur personne.

Il eut encore assez de force pour cette demi-plaisanterie.

Le geôlier posa son flambeau sur une table de bois grossier. En face de la porte était une fenêtre, très élevée et ressemblant à une meurtrière, creusée obliquement dans la muraille; on n'y pouvait atteindre par aucun



moyen. A la droite de cette ouverture était un lit, ou plutôt un grabat sans rideaux. Un grand coffre lui servait de pendant, puis deux escabelles, une chaise de paille, une manière de buffet, composaient le mobilier de cette pièce, où devait vivre et mourir peut-être le mari de la plus riche princesse du monde entier.

Comme bien-être, il avait cependant une cheminée dans laquelle brillait un assez bon feu.

— Ah! ce n'est pas un cachot, ceci, monsieur? dit-il en faisant un effort désespéré pour conserver son sangfroid.

— Non, monsieur, c'est ce que nous appelons une basse voûte. Vous n'auriez ni fenêtres, ni feu, ni meubles, dans un cachot.

— En effet, voici une voûte superbe, ma foi, avec un pendentif parfaitement sculpté. Votre architecte était un homme d'art, monsieur, pour en avoir mis jusqu'ici. Quant aux meubles, ils sont splendides. Je vous remercie.

— Voulez-vous souper, monsieur? Donnez vos ordres, vous serez obéi; et en tout ce que



je pourrai faire qui ne dépassera mon service, comptez sur moi.

— Encore une fois, je vous remercie, monsieur ; j'ai seulement besoin de repos.

— Je vous laisse donc, et je reviendrai demain savoir comment vous vous trouvez, et si je ne puis rien faire pour vous être gerćable.

Les deux hommes se saluèrent fort poliment, le gouverneur sortit, et Lauzun entendit pousser les verroux derrière eux. Il était seul !

Il est inutile de chercher à rendre dans quel état il se trouvait. Il resta près d'un quart d'heure debout, à la même place, immobile, ou se frottant les yeux de temps en temps pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

En effet, quelle chute pour cet homme, jusque-là si favorisé de la fortune ! pour cet homme, l'enfant gâté de la puissance et de l'amour ! Il n'en croyait pas ses yeux, il se sentait anéanti, perdu.

Le premier sentiment qui reprit chez lui de la force fut l'orgueil. Il pensa qu'on l'observait par quelque trou imperceptible, et il



se redressa sur-le-champ. Ses yeux firent le tour de sa prison, s'arrêtèrent sur le feu; il s'en approcha, avança une chaise et se chauffa, affectant la plus grande indifférence.

Enfin la nature fut la plus forte, et le besoin impérieux du repos le conduisit vers son lit, où il remarqua avec joie et surprise des draps de la plus fine toile de Hollande.

— Ah! dit-il tout haut, Saint-Mars m'a traité en grand seigneur; c'est bien à lui. Il se rappelle qui je suis, il vaut mieux que je ne croyais.

Et se déshabillant lui-même, ce dont il avait dû prendre l'habitude en route, il se coucha.

Son étonnement fut plus grand encore en s'étendant sur d'excellents matelas. Il comprit là une délicatesse plus grande qu'il n'appartenait au gouverneur de Pignerol, d'après la réputation qu'on lui avait faite. Il resta fort longtemps les yeux ouverts; malgré la fatigue, le sommeil ne venait pas, ses pensées le tenaient éveillé. Vers le matin, au moment où un rayon de lumière pénétra à

travers ses barreaux, il s'endormit pourtant et ne s'éveilla plus que très tard dans la journée.

Ce réveil fut terrible, et un des plus affreux moments de sa vie, à ce qu'il m'a souvent répété. Il eut une espèce de vision qui lui fit tourner la tête et qui lui fit craindre un instant de devenir fou. Il lui sembla qu'il se voyait lui-même comme dans un tableau, et qu'il assistait à une scène jouée par lui.

— Tout cela n'est pas vrai, et palsambleu ! je me réveillerai. Durand !

Il appelait ainsi son valet de chambre, qui ne l'avait pas quitté depuis son enfance et qui venait chaque matin chez lui avant tout le monde. Il eut un moment de vraie douleur en se disant :

— Il ne me répondra pas, il ne viendra point, je suis prisonnier et seul.

Au moment même où il appelait, comme s'il eut donné un coup de baguette, un homme parut.

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il.

— Ah ! qui êtes-vous ?



— Je suis votre serviteur, monsieur ; c'est moi qui dois être à vos ordres pendant le temps que vous resterez *chez nous.*

— Y resterai-je beaucoup *chez vous?*

— Monsieur, cela dépend de Sa Majesté. Cependant, il est rare que ceux qui viennent ici en sortent de longtemps, quelquefois jamais.

— Tu es consolant, mon ami.

— Monsieur, je fais mon état en conscience et je vous prie d'en être convaincu. Ce que je pourrai apporter d'adoucissement à votre sort, je le ferai, mais sachez d'avance que toute proposition, toute tentative d'évasion serait inutile ; hors cela, disposez de moi.

— Hélas ! si tu ne peux pas me faire sortir d'ici, que peux-tu donc ?

— Ce que je peux, monsieur, je peux vous procurer une bonne nourriture, au lieu de vous laisser à l'ordinaire de la maison. Je puis vous prêter des livres, je puis vous aérer votre cellule, la tenir propre, vous la décorer de mon mieux, je puis venir causer avec vous, à condition que vous ne me ferez

pas de questions indiscrètes. Je puis vous donner de bons matelas et des draps fins, ainsi que je l'ai déjà fait. Je puis enfin vous rendre un peu moins insupportable le malheur qui vous frappe et vous laisser prendre un peu de distraction. Lorsque vous aurez été ici quelque temps, vous verrez que ce n'est pas peu de chose.

— Est-ce que je ne me promènerai pas ?

— Je ne sais, monsieur, on ne me l'a point annoncé. Si M. le gouverneur a des ordres contraires, vous ne sortirez pas de cette chambre.

— C'est un homme d'une grande dureté que votre gouverneur, à ce qu'il paraît; comment alors êtes-vous si complaisant, sans le craindre ? Mon ami, cela est suspect et tu m'as la mine d'un espion qui cherche à me faire parler.

—Monsieur, si j'étais un autre, vous pourriez avoir raison, mais moi !

— Pourquoi es-tu autrement que les autres, monsieur... Comment t'appelles-tu ?

— Gameau.

— Monsieur Gameau ?

— Parce que moi, ce n'est pas moi, c'est ma fille.

— Je ne te comprends pas.

— Je le crois, que vous ne me comprenez point, vous ne connaissez pas ma fille.

— Ah! ah! il y a une fille dans tout cela?

— Et une jolie encore, mon Étiennette. C'est l'ange de la prison, on l'a baptisée ainsi.

— Ne la verrai-je point?

— Si vous sortez, vous la verrez sans doute, mais autrement, non, elle ne peut entrer ici.

— Quoi! elle ne peut te remplacer?

— Ne plaisantez pas avec ma fille, monsieur, vous ne savez pas ce que vous feriez.

— Je ne suis pas en humeur de plaisanter, je t'assure. Seulement, toute cette histoire me semble extraordinaire, je te l'avoue.

— Étiennette est estimée, honorée, adorée, monsieur; elle est respectée plus que la reine : elle fait tant de bien! C'est à cause d'elle que je suis bon, c'est pour lui faire

plaisir, c'est pour qu'elle me dise qu'elle est contente. M. le gouverneur lui-même a de la considération pour elle, il lui accorde ce qu'il refuse à tout le monde, et il faut voir comme il la salue quand il la rencontre !

— Ainsi c'est Étiennette qui t'a dicté ta façon d'être avec moi ?

— Certainement, c'est elle. Elle est venue hier tout arranger, elle a mis ces beaux draps blancs, elle va me donner un pot de bruyère qu'elle soigne bien et qui vous fera un peu de verdure sur votre table. Elle vous prépare votre déjeûner, elle a fait du beurre tout frais pour vous ; vous verrez comme vous serez content de votre table !

— Encore une fois, est-ce que M. de Saint-Mars souffre tout cela ?

— M. de Saint-Mars souffre tout d'Étiennette, monsieur.

— Je ne pourrai pas te payer, mon enfant, je n'ai rien.

— Ah ! si vous disiez un mot semblable devant ma fille, elle ne vous le pardonnerait pas.

— Comment faites-vous alors ? Est-ce que

vous mettez votre pécule à obliger vos pensionnaires?

— Monsieur, il y a de bonnes âmes au monde. M. l'aumônier et ma fille quêtent tous les mois pour nos malheureux. Étiennette a écrit à Sa Majesté la reine, elle a osé faire cela! et Sa Majesté la reine, depuis ce temps-là, envoie assez souvent de bonnes petites sommes, en recommandant toujours de prier pour le roi et pour monseigneur le dauphin.

Ce trait de la reine était resté ignoré, elle en avait beaucoup comme celui-là. C'était une excellente princesse que Marie-Thérèse d'Espagne.

M. de Lauzun baissa la tête, son orgueil s'humiliait: il était désormais à la charité des bonnes âmes, lui! s'il ne voulait pas subir toutes les horreurs de la prison. Madame de Montespan se vengait cruellement, et plus qu'elle ne le croyait peut-être.

Un peu après M. de Saint-Mars entra, il fit un compliment banal à son prisonnier, et lui demanda comment il se trouvait de son nouveau séjour.

— Il n'est pas tel que je voudrais vous l'offrir, monsieur, mais les ordres... J'ai désigné pour vous servir le meilleur et le plus intelligent de nos porte-clés, je tiens à vous prouver que je suis votre serviteur.

Saint-Mars était un homme à fin nez, il connaissait le roi sur le bout du doigt, il savait ses revirements subits, il savait combien il avait aimé Lauzun, et il prévoyait qu'un jour ses ménagements, lui rapporteraient sans doute. Le mariage de mademoiselle lui était connu, la magnificenee de ses façons était affichée, l'avenir pouvait le récompenser.

Il recommanda donc à Gameau de grands égards pour le comte.

— Je ne gronderai pas Étiennette cette fois, elle peut se montrer bonne à son aise.

C'était donner congé au geôlier de tout faire, il en fut enchanté.

Huit jours se passèrent de la même manière. Lauzun demanda le permission de prendre l'air. Elle lui fut refusée, avec tous les ménagements de politesse. Il ajouta que sa santé l'exigeait.

On lui répondit que le médecin n'avait pas

dit cela, et qu'il fallait rester enfermé, puisque tel était l'ordre du roi et l'ordonnance du docteur.

Il se soumit, puisque ses réclamations n'amenaient rien; alors il sentit l'horreur de sa position et la vérité de ce que lui avait annoncé Gameau. Les seuls beaux moments de sa vie étaient ceux qu'il passait près de lui; il l'attendait avec plus d'impatience qu'il n'avait jamais attendu une maîtresse adorée, au temps où tout était bonheur. Il lui faisait raconter les petits évènements de son intérieur, les propos du pays, car pour dire un seul mot des prisonniers ou de ce qui se passait au dehors, Gameau se serait plutôt laissé hacher tout vivant..

Leurs grands discours roulaient sur Étiennette. Le comte avait le plus grand désir de la voir, mais c'était impossible. Son père, ne tarissait pas sur son éloge, il en faisait en même temps une déesse et un ange : les soins délicats qu'elle avait pour le prisonnier, rendaient celui-ci très disposé à le croire sur parole.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, Étien-

nette en sait plus long que moi sur vous. J'ignore qui l'a si bien informée, mais elle me disait hier que vous étiez un des plus riches seigneurs de la cour, que toutes les belles dames vous adoraient, et qu'on n'en ferait jamais assez pour vous consoler de votre malheur.

— Elle a dit cela?

— Oui, monsieur.

— Tu lui rends mes remerciements ?

— Oui, monsieur, soyez tranquille.

— Eh bien, dis-lui aussi qu'elle n'aura plus longtemps à me plaindre, car je me sens fort malade, et j'espère m'en aller promptement.

— Monsieur, vous avez tort, vous êtes en prison, cela est vrai : pourtant on en peut sortir, au lieu qu'une fois en terre, on n'en revient plus.

Lauzun avait raison : les six mois de captivité étroite qu'il venait de faire, sa rage concentrée, avaient détruit sa santé, une fièvre lente le minait, il ne se plaignait point, le dégoût de la vie s'était emparé de lui, il se décourageait complètement et se croyait pour



le reste de ses jours condamné à ce cachot. Il préférait en finir tout de suite.

Gameau s'aperçut de son dépérissement, il s'aperçut qu'il ne mangeait pas et prit l'alarme. Sa fille la prit encore plus que lui, elle prévint le médecin et exigea de son père qu'il le conduirait auprès du comte.

Le lendemain, en effet, à l'heure du réveil, n médecin entra avec lui dans le cachot, il vit le prisonnier et déclara qu'il était fort malade.

— On m'a appelé trop tard, maintenant nous allons essayer, je ne réponds de rien.

Il administra des remèdes énergiques, et òebielt Lauzun en ressentit les effets, car ils le conduisirent à l'agonie. Gameau expliqua au gouverneur qu'il ne pouvait à lui seul suffire aux soins de tous les instants, et que cependant le malade ne voulait accepter personne pour le remplacer.

— Il a les autres porte-clés en horreur, ajouta-t-il, Sinet a déjà été balafré de sa façon, ils refusent de m'aider, et moi je suis sur les dents.

— Eh bien ! prends Étiennette ! répondit

M. de Saint-Mars impatienté, elle le soignera comme une infirmière, et il la souffrira, il faut l'espérer. Je ne voudrais pas qu'il mourut ici.

Etiennette fut enchantée de cette permission, elle s'intéressait vivement au comte, elle désirait beaucoup le voir, et la bonté de son cœur la portait à secourir les malheureux. Elle vint donc dès le jour même.

Lorsqu'elle entra dans le cachot, il lui sembla qu'elle l'illuminait, ce sont les expressions de M. de Lauzun. Elle était en même temps si belle et d'une beauté si chaste, qu'il crut voir une des vierges des cieux descendue sur la terre pour le consoler.

— Allons ! je m'en vais en paradis, pensait-il ; et voilà qu'on vient me chercher. Tant mieux ! je n'aurai pas longtemps à souffrir.

— Monsieur, dit une douce voix à côté de lui, vous permettrez bien, n'est-ce pas ? que je vous soigne, et vous serez docile à ce qu'on ordonnera.

— Qui êtes-vous, mon bel ange ?

— Je ne suis pas un ange, je suis Étiennette. Vous me connaissez, et vous ne me renverrez pas, j'espère.

— Vous renvoyer! vous m'emmènerez avec vous, au contraire.

— Hélas ! plût à Dieu !

Elle s'aperçut premptement qu'il déraisonnait; elle s'empressa auprès de lui, et, depuis ce moment, ne le quitta que de très courts instants pour aller dormir, lorsque ses forces étaient épuisées. Le malade ne prenait rien que de sa main, il n'écoutait qu'elle ; sa voix seule le ramenait des plus grands égarements ; l'idée de lui faire plaisir lui faisait avaler les breuvages amers. Malgré tout, sa maladie faisait des progrès, elle résistait, et bientôt le frater annonça qu'il tfialla appeler un confesseur. L'aumônier de la prison fut mandé.

— Étiennette, dit le comte en l'apercevant, il était dans un de ses instants raisonnables, je te préviens d'une chose, afin que tu la fasse comprendre à cet abbé ainsi qu'à M. le gouverneur qui te croira plus que moi ; ils ne veulent pas avoir sur la conscience la

damnation de mon âme, apparemment. Je ne me confesserai qu'à un capucin, et tout prêtre qu'on m'amènera sans une barbe bien à lui ne m'arrachera pas un secret. Voilà qui est très décidé. A présent, monsieur l'abbé, je suis votre serviteur, laissez-moi tranquille.

Et il se retourna de l'autre côté ; on n'en tira plus une parole. Il vint un autre prêtre, on le lui annonça. Il le regarda tout d'abord, et, le voyant sans barbe, il se remit le nez dans la ruelle en répétant :

— Un capucin, ou nul autre.

En cherchant bien, on trouva ce qu'il demandait, et il fallait la bonne volonté du gouverneur pour lui souffrir ce caprice.

— Un capucin, monsieur, annonça Étiennette.

— Qu'il approche, et tout près de moi !

Il approcha, en effet. Lauzun se souleva sur son lit à grand'peine, puis s'attelant à la barbe du bon père, il se mit à la tirer à deux mains. Le moine cria.

— Maintenant, je suis sûr de mon fait, et vous pouvez nous laisser seuls, dit-il.

Il se méfiait de tout, et il avait raison, dans la situation où il était. On aurait pu lui donner un faux-prêtre ; avec la barbe, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Ce fut peut-être l'effet de la confession, peut-être la nature ; le fait est qu'il alla de mieux en mieux depuis ce jour et qu'il en rappela.

Mais Étiennette avait appris le chemin de son cachot, elle ne devait plus l'oublier.

Il la supplia de ne point l'abandonner. Il avait besoin de la voir, elle était sa seule joie, son seul espoir ; elle apportait avec elle la lumière et la vie dans cette chambre obscure où il gémissait, où il mourrait si elle cessait d'y paraître. Elle lui promit qu'elle s'échapperait et qu'il la verrait quelquefois ; maintenant, ce n'était plus permis.

Lauzun n'était pas beau, je l'ai dit, mais il avait une grande séduction un bien-dire, très puissant, même sur les femmes accoutumées aux compliments des petits maîtres. Il séduisit cette pauvre fille, comme le serpent séduisit Ève, par les oreilles. Elle était folle

de lui, qui l'aimait, qui l'aimait plus qu'il n'aima jamais ni Mademoiselle, ni madame de Nevers, ni aucune des grandes dames qu'il avait connues, et cela se comprend. Dans cette prison, elle était son univers; il n'avait qu'elle, elle était le seul lien qui l'attachât aux vivants. Par elle seulement lui arrivait un écho bien affaibli de ce monde où il avait vécu. Elle volait des nouvelles pour les lui redire, elle le tenait au courant des incidents de la prison, et c'est par elle qu'il eut des détails circonstanciés sur un prisonnier mystérieux dont personne, à l'heure qu'il est encore, ne sait au juste ni le nom, ni la destinée. Nous en parlerons un peu plus tard.

La nuit, lorsque tout dormait, entre deux rondes de nuit, elle volait la clé de ce cachot près du lit de son père, et elle allait rejoindre cet homme qu'elle aimait maintenant par-dessus tout, pour lequel elle eût donné sa vie. Et Lauzun, l'égoïste Lauzun, ce Lauzun qui a toujours tout rapporté à lui seul, n'essaya jamais d'obtenir par elle sa liberté. Il est vrai qu'elle ne le lui proposa point.

Elle craignait de le perdre d'abord, et puis c'eût été tuer son père.

Ils vécurent ainsi trois ans, sans qu'aucun incident dérangeât leur bonheur. Étiennette ne doutait pas que M. de Saint-Mars ne connût leur commerce et ne fermât les yeux. Il était trop vigilant pour ne pas savoir, au bout de huit jours, malgré ses précautions, qu'elle passait les nuits hors de chez elle, et pour ne pas apprendre où elle allait. Il lui semblait qu'on la surveillait davantage, que ses pas étaient épiés de loin. Chaque fois qu'elle quittait la forteresse, la sentinelle en donnait avis. On la conduisait au retour chez le gouverneur. Celui-ci prenait un Christ sur sa cheminée, et c'était toujours la même formule.

— Étiennette, jurez sur cette croix que vous ne cherchez pas à faire évader les prisonniers, que vous n'emportez ou ne rapportez pour eux aucune lettre, ni aucuns messages verbaux.

— Je le jure, monseigneur.

— C'est très bien, allez.

Il connaissait sa dévotion, sa stricte probité; elle ne se parjurerait pas.

Une nuit, ils étaient tous les deux à causer au coin du feu. C'était une nuit d'hiver, longue et froide; il leur sembla entendre un faible bruit, comme des coups donnés dans la muraille, avec précaution, à la tête du lit.

— Qu'est-ce cela? dit la jeune fille.

— Je ne sais, répondit le comte; j'entends souvent ce même bruit, lorsque tu es partie, depuis quelque temps. Où donne ce mur?

— Dans d'autres cachots. Ce n'est point une issue.

— Peut-être sont-ce des malheureux qui travaillent à leur délivrance.

— Ils se trompent beaucoup alors; ils ne réussiront à rien de ce côté. Pauvres gens!

Comme elle achevait ces mots, un morceau de ciment se détacha et tomba sur ses genoux.

— Oh! dit-elle, attention! ceci devient sérieux.



XIV

Ils reculèrent le lit, et Lauzun colla son oreille à la muraille. Les coups se rapprochaient, il en sentait presque l'effet. Évidemment quelqu'un piochait et cherchait à s'ouvrir un passage. Lauzun et Étiennette se regardèrent, le cœur tout palpitant.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc? reprit la

fille du geôlier, le bruit se rapproche. Voyez, le plâtre et la pierre tombent de tous les côtés. Les imprudents !

Un effort suprême de la part des travailleurs inconnus fit tomber le dernier obstacle, et ils entendirent parler à voix basse, comme des gens qui se consultent. Lauzun n'était pas capable de se laisser provoquer; il prit l'initiative, et avança la tête par le trou, malgré sa maîtresse, qui cherchait à le retenir.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Et vous ? répondaient les autres.

— Que venez-vous faire ici ? qui vous envoie ?

— Parbleu ! nous cherchons une issue; nous sommes las de la prison, et nous désirons en sortir; si vous êtes renfermé comme nous, vous devez éprouver le même sentiment.

— Étiennette, cache-toi, dit Lauzun à voix basse, ou plutôt va-t'en; il ne faut pas qu'ils te voient.

La jalousie était, dans son cachot comme à la cour, la passion dominante de cet homme. Étiennette résista.

— Je ne vous laisserai point seul avec eux, répliqua-t-elle.

— Va-t'en, te dis-je! Ce sont peut-être des espions; ils nous vendraient, et nous ne nous verrions plus. Je suis sur mes gardes, sois tranquille; et au moindre mot suspect, j'appelle.

La fille du geôlier ne céda qu'à regret; enfin elle ouvrit doucement la porte et sortit dans le corridor, sans aller plus loin. A cette heure, nul ne pouvait la voir; d'ailleurs, elle ne s'en inquiétait guère. Pendant ce temps, les autres se consultaient au bord de leur trou, et adressaient à Lauzun des questions auxquelles il répondait à bâtons rompus.

— Vous ne voulez pas dire votre nom?

— Dites le vôtre, d'abord?

— Non, commencez.

— C'est à vous. Vous venez me chercher chez moi; avant que d'y entrer, je dois savoir qui vous êtes.

— Des amis, si vous êtes malheureux.

— C'est possible; cependant vous pouvez être aussi des traîtres, et je me méfie. Combien êtes-vous?

— Trois.

— Et moi, je suis seul. Envoyez un de vous, que je parlemente, un seul, ou je donne l'alarme.

— J'y vais, répondit celui qui semblait le chef des autres.

Ils agrandirent la brèche, et bientôt elle fut assez large pour laisser passer un homme. Une tête se montra, puis une main, puis le reste du corps.

— Votre serviteur, monsieur, dit le singulier visiteur.

Lauzun promenait sur lui son regard téméraire, et cherchait à deviner dans sa contenance ce qu'il pouvait en attendre.

— Soyez le bien-venu, monsieur, si vous arrivez avec de bonnes intentions. Votre nom, s'il vous plaît?

— De Vernon, pour vous servir.

— Vous êtes ici depuis longtemps?

— Hélas! je ne compte plus.

— Pourquoi?

— Je l'ignore. Cependant, je crois avoir ri un peu aux dépens de M. de Louvois, un jour qu'il cherchait fortune chez une mai-

tresse, et qu'elle le mit à la porte en le raillant.

— N'en demandez pas davantage. Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici? D'où venez-vous?

— De la tour de la Salinette, à l'autre bout, et j'ai recruté mon compagnon en route. Depuis six mois je travaille à me procurer de la compagnie à défaut de liberté, et j'y suis parvenu, il ne tiendra qu'à vous d'en faire partie.

— Monsieur, vous êtes bien honnête. Expliquez-moi cependant qui vous a soufflé cette idée? Dites-moi comment vous avez pu l'exécuter, et surtout comment on ne vous a point troublé dans cette exécution?

— Monsieur, je suis Gascon et gentilhomme.

— Moi aussi, monsieur.

Ils se saluèrent.

— Je ne vous apprends donc rien en vous assurant que je suis brave et résolu.

— Je n'en doute pas. Après.

— Je m'ennuyais, j'avais remarqué qu'après la dernière ronde, on fermait à clé la

porte de l'escalier de la tour et, que pendant la nuit, personne n'approchait de nous. J'avais remarqué également des bruits souterrains, causés par des courants d'air engouffrés dans les corridors, par les sources dont ces roches sont semées et que l'on a réunies en un seul canal pour l'usage de la forteresse ; j'avais remarqué tous ces bruits donc, et je pensai qu'un plan bien imaginé n'éveillerait pas de soupçons. Je m'orientai, je savais au juste la place de ma chambre, j'avais des voisins, je n'en doutais pas ; j'étais certain de leur aide ; en perçant la muraille, j'arriverais à eux, nous unirions nos forces, et, en allant au bout tous réunis, nous finirions par trouer la forteresse et nous livrer passage.

— Monsieur, ceci prouve votre génie. Si vous vous asseyiez pour conter le reste.

— Et si je faisais entrer mes deux amis qui se morfondent?

— Qu'ils entrent! Qui sont-ils?

— MM. Verdun et de Solive, le dernier un gentilhomme; l'autre l'est peut-être aussi, c'est un bâtard, officier de fortune.

— Quel est leur crime ?

— Ah ! monsieur Verdun a souffleté son commandant qui, pour ne pas lui rendre raison, l'a fait enfermer.

— Et l'autre ?

— Ma foi ! monsieur, l'autre a enlevé la fille du gouverneur d'Antibes et, afin de ne point faire manquer le mariage de cette infante avec un traitant millionnaire, on a mis l'amoureux sous clé.

— Très bien. Appelez-les.

Les deux captifs se présentèrent, saluèrent et s'assirent sur deux escabelles ; Verdun tenait la chaise à dos et Lauzun trônait sur le lit.

— Maintenant, continuez, monsieur, je vous écoute avec un vif intérêt.

— Pardon, monsieur, la partie n'est pas égale, vous savez tout sur ce qui nous concerne, et nous ignorons même qui vous êtes. Instruisez-nous, s'il vous plaît, avant d'aller plus loin.

— Terminez, au contraire, et je vous dirai qui je suis.

On discuta un instant ; enfin, le comte

l'emporta; il était le plus entêté. Le prisonnier reprit son histoire.

Il raconta qu'après avoir essayé de racler la pierre derrière son lit, il l'avait trouvée plus friable qu'il ne le supposait. Il avait donc continué, aidé de sa pelle à feu et d'un poignard qu'il était parvenu à dissimuler. Le matin il remettait son lit devant la brèche et, chaque nuit, il recommençait son travail. Il avait ainsi pu communiquer avec Verdun, puis avec Solive, puis avec un prisonnier bien autrement important qu'aucun d'eux, avec M. Fouquet, l'ancien surintendant.

— M. Fouquet!

— Oui, monsieur, et ce n'a pas été sans peine, seulement nous entrons chez lui par la cheminée et lui n'en peut sortir, il n'est pas assez ingambe pour cela, depuis le temps qu'il ne marche plus.

— Ne pourrai-je le voir?

— Rien de plus facile, monsieur, pourvu qu'il y consente. Nous ne voulons pas l'importuner, vous le comprenez. Ma chambre est au-dessous de la sienne et nous vous ap-

prendrons à vous hisser. Qui lui annonce-rons-nous?

—M. de Puyguilhem, le comte de Lauzun, si vous l'aimez mieux.

— Quoi! monsieur, vous êtes le comte de Puyguilhem, le cousin de monseigneur le maréchal de Grammont, un seigneur fort bien en cour, prétendait-on, et vous voilà ici?

— Oui, me voilà ici!

— J'ai beaucoup entendu parler de vous en Gascogne, je vous assure.

— On a parlé de moi en effet, et l'on n'en parle plus, voilà le monde.

— Monsieur, vous verrez M. Fouquet.

— Quand cela?

— Dès demain.

— Nous allons rentrer par chez lui et nous le préviendrons. Chaque nuit nous viendrons.

— Chaque nuit... non pas. Je vous demande la permission de me céler, j'éprouve le besoin de rester seul quelquefois. Vous frapperez, et si je ne vous réponds pas, c'est que je suis dans mes humeurs noires.

— Libre à vous, monsieur le comte.

—A demain donc, messieurs ; mais, pour l'amour de Dieu, de la prudence, autrement, ce damné gouverneur nous mettra tous dans un cul-de-basse-fosse, je le connais.

Ils sortirent après autant de révérences que s'ils eussent été sur le Tapis-Vert, à Versailles, et ils effacèrent d'abord toutes les traces de leur visite. Lauzun roula le lit devant le trou et Étiennette rentra. Il lui raconta ce qu'elle n'avait pas entendu en se mettant à l'écoute. Elle en resta confondue.

— Mon Dieu! dites-leur qu'ils n'aillent pas percer la muraille et s'enfuir par les fossés, ils ne savent pas la profondeur de l'eau, et les engins qu'on a mis au fond pour empêcher de nager. Ils seraient perdus. Vous n'irez pas du moins, vous attendrez qu'on vous rappelle à la cour, s'il me faut vous perdre, je ne serai pas inquiète sur votre vie.

En ce temps-là, justement, la pauvre et douce fille était grosse et bien tourmentée de cacher cet enfant. Ils avaient décidé qu'elle s'en irait chez une tante en Savoie, qu'elle y accoucherait secrètement, qu'elle y laisserait

ce petit malheureux, et reviendrait à son poste de consolatrice. Le père ne se doutait de rien, il vénérait sa fille, et ne l'eut jamais accusée.

Je partirai plus tranquille, disait-elle à son amant, je vous laisse une distraction. Vous me promettrez seulement, sur votre parole, d'user de toute la prudence possible, et je bénirai Dieu

Il lui promit ce qu'elle voulut; néanmoins si une occasion de fuir se fut présentée, il l'eut saisie sans s'inquiéter d'elle, en lui donnant un regret peut-être, ce regret ne l'eut pas arrêté un quart d'heure. La dureté de M. de Lauzun n'a jamais été mise en doute par personne.

Le lendemain, la journée lui parut longue à ne point finir. La perspective de voir M. Fouquet, d'apprendre de lui ce qu'il ne savait point, de causer de cette cour qu'ils ne pouvaient oublier ni l'un ni l'autre, faisait battre son cœur. Il espérait entrer dans sa confidence et lui tirer l'explication de sa disgrâce, les mystères connus de lui seul, dont la chronique était friande, il se promettait

toute la joie d'un gourmet placé devant une table bien servie, après avoir jeûné depuis cinq ans.

Les prisonniers furent exacts, Étiennette ne vint pas, dès qu'il les entendit il écarta son lit et se tint prêt à les suivre.

— M. Fouquet vous attend, monsieur le comte, il a été fort surpris de vous savoir son voisin, et il désire beaucoup apprendre de vous les malheurs dont vous êtes victime.

— Je me ferai un plaisir de l'éclairer, c'est-à-dire autant que je le pourrai, car je n'en sais guère plus que lui-même là-dessus. Il connait la cour, et nous chercherons ensemble la vérité ; partons.

M. de Lauzun passa par le trou, comme les autres, et les suivit. Ils le conduisirent à la cheminée de Vernon qui lui montra la manière de grimper, et qui le hissa jusqu'à l'étage supérieur, où il arriva sain et sauf. Le surintendant l'attendait auprès de son lit et ne le reconnut d'abord point, ils avaient été tant d'années sans se voir ! Lauzun fut obligé de se nommer.

— M. de Puyguilhem ! véritablement vous

êtes monsieur de Puyguilhem ? Je me rappelle vous avoir vu souvent, vous débutiez alors, vous étiez soutenu par les Grammont, le maréchal vous vantait beaucoup, et la belle madame de Monaco encore davantage. Franchement, je ne vous aurais pas reconnu.

— J'ai vieilli, monsieur, et j'ai vieilli double, en cinq années passées dans ce tombeau.

— Ne le sais-je pas ? Que dirai-je donc, moi, qui n'ai pas quitté cette prison depuis quinze ans ! N'importe, vous êtes plus instruit que moi de dix années, racontez ce que j'ignore, ces murs sont muets tout autant que sourds. Le roi, ce grand amoureux de lui-même et de sa puissance, que faisait-il quand vous l'avez quitté ?

— Il régnait.

— Sans ministres ?

— Avec plusieurs, qu'il avait rendu ses instruments.

— Leurs noms.

— Votre ennemi, Colbert...

— Ah ! toujours !

— Oui, cependant il avait un rival, l'artisan de mon malheur, Louvois...

— Le petit Letellier !

— Oui, monsieur.

— Ce que deviennent les fortunes ! Colbert, Louvois ! succéder à Richelieu, à Mazarin ! et la reine ?

— Toujours délaissée et vénérée en même temps.

— Mademoiselle de la Vallière ?

— Remplacée par mademoiselle de Tonnay-Charente, la marquise de Montespan.

— Madame Henriette ?

— Morte !

— Morte à cet âge !

— Morte empoisonnée, monsieur, par les mignons de son mari, d'Effiat et le chevalier de Lorraine.

— Pauvre jeune enfant !

— Et Mademoiselle, est-elle mariée ?

— Non. Elle a failli l'être, et plût à Dieu qu'elle le fût en effet, je ne serais pas ici.

— Son époux vous protégeait donc ?

— Un peu, répondit-il en riant.

Fouquet lui fit encore mille questions sur tout le monde, sur les grands et sur les pe-

tits, et, lorsque sa curiosité fut satisfaite, il songea à la politesse, il s'occupa du donneur de renseignements.

— Et vous, monsieur, quelle a été votre fortune ?

— Bien bizarre, monsieur.

— Vraiment ! contez-moi cela. Lors de ma disgrâce, vous étiez très jeune et en fort bonne posture néanmoins. Le roi vous remarquait, vous étiez de ses ballets, de ses parties ; votre adorable cousine, la princesse de Monaco avait pour vous de tendres faiblesses, qu'elle ne cachait pas. Vous voyez que j'ai bonne mémoire.

— Excellente, monsieur.

— Que vous est-il advenu ensuite ? Avez-vous fait campagne ? Vous a-t-on donné un régiment ?

— Un peu mieux que cela, monsieur.

— Ah ! j'en suis bien aise. Vous avez eu une charge dans la maison du roi ?

— J'ai été général des dragons.

— C'est une belle part du gâteau monsieur, et je vous en félicite. Qui vous l'a fait perdre ?

— J'ai vendu la charge.

— Avantageusement ?

— Pas mal, je l'ai échangée contre une compagnie des gardes.

— Vous!

— Oui, monsieur, moi. Ne suis-je pas d'assez bonne maison pour cela?

— Sans doute. Cependant...

— Il y a plus encore.

— Quoi donc?

— J'ai eu la patente et la fonction de général d'armée.

— Véritablement!... vous avez plus de mérite ou de bonheur que je ne supposais, monsieur.

— Du mérite... peut-être, du bonheur, assurément. Je ne fais point le modeste là-dessus.

— Et vous avez raison.

M. Fouquet se recueillit un instant. Il crut d'abord que Lauzun plaisantait; son esprit facétieux lui était bien connu. Il voulut pousser la chose jusqu'au bout.

— Eh bien! monsieur, vous ne vous êtes pas arrêté en si beau chemin, je suppose.

Vous êtes au moins maréchal de France, comme votre oncle M. de Grammont.

— Pas tout à fait, monsieur; néanmoins il ne s'en faut guère.

— Vous êtes...

— Je ne suis pas, hélas! j'ai été.

— Cela va sans dire, entre ces murailles.

— J'ai manqué l'artillerie, monsieur; et c'est pour l'avoir manquée que je suis à Pignerol.

Fouquet ne crut plus maintenant à une plaisanterie, il regarda le comte entre les deux yeux et lui trouva l'air égaré.

— Serait-il fou? se demanda-t-il.

Il s'en écarta un peu par instinct, sans vouloir pourtant renoncer à cette conversation qui l'intéressait.

— Continuez, monsieur, je vous en prie; vous m'apprenez des choses si extraordinaires! Racontez-moi cette aventure de l'artillerie et de madame de Montespan : c'est une intrigue sans modèle de mon temps. Les fameuses lettres adressées à la reine sur madame de la Vallière n'étaient rien en comparaison.

Lauzun ne se fit pas prier, il défila son histoire tout au long, interrompu par les exclamations du surintendant, qui n'en pouvait revenir.

— Monsieur, ceci est un roman, dit-il, lorsque l'autre eut tout raconté.

— Vous n'en connaissez pas les chapitres les plus étranges.

— Véritablement! C'est cependant bien assez comme cela, il me semble.

— Vous ne savez que ma fortune de courtisan, j'ai mieux que cela à vous révéler.

— Monsieur, mademoiselle Scudéri vit-elle encore? Avez-vous lu *Cyrus et Clélia?*

— Je ne lis guère de romans, je les mets en action.

— C'est plus amusant. Je ne vous aurais pas soupçonné capable de cela, au temps des becs-de-corbin, que vous commandiez pieusement.

— Hélas! ces pauvres becs-de-corbin, que sont-ils devenus! On m'en aura dépouillé comme du reste.

— Monsieur, vous plairait-il d'achever votre histoire? La nuit s'avance, et vous ne

pouvez me laisser ainsi à moitié chemin.

— Eh bien ! monsieur, j'ai manqué le plus beau, le plus grand, le plus noble, le plus riche mariage de l'Europe.

— Le roi avait-il donc une fille ou une sœur à vous donner, et vous l'a-t-il offerte ?

— Le roi n'avait ni fille ni sœur, il avait une cousine.

— Une des filles de Monsieur ?

— Oui, monsieur, justement.

— Une fille de madame de Lorraine ! Le roi ne leur faisait donc point de dot, qu'elles n'ont pas épousé des princes ?

— Ce n'est pas une fille de madame de Lorraine, monsieur.

— C'est donc une princesse de la branche cadette ? De mon temps, en effet, et plus tôt surtout, un gentilhomme de grande maison y pouvait prétendre ; mais je croyais le roi trop fier pour n'avoir pas supprimé cet usage-là. Vous avez donc visé à une fille de monseigneur le prince ?

Lauzun sourit dédaigneusement.

— Vous n'y êtes pas, monsieur. Je n'ai rien visé, je me suis laissé faire. La princesse

la plus hautaine de l'univers m'a demandé en mariage.

— Laquelle?

— Mademoiselle, dont vous parliez tout à l'heure.

— Mademoiselle, mademoiselle de Montpensier?

— Elle-même.

— C'est merveilleux. Il me semble entendre un conte de fée; seulement la baguette a été impuissante à soutenir ses triomphes; sa chute vous a jeté ici; le roi, outré, vous a envoyé expier votre outrecuidance?

— Non pas. Le roi a consenti à mon mariage, il a promis de signer le contrat; et si je ne m'étais pas amusé à me faire faire des livrées, je serais marié maintenant à la chapelle des Tuileries ou à celle du Louvre.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là, monsieur?

— Aussi sûr que de notre existence à l'un et à l'autre, monsieur; ce n'est malheureusement que trop vrai.

— Réellement?

— Je suis comte d'Eu, duc d'Aumale, duc de Montpensier.

— Pas possible!

— Mademoiselle m'a reconnu par notre contrat, en propriété, plus de la moitié de sa fortune. Après la rupture du mariage, les avantages m'en sont restés ; et du caractère où je la connais, il n'y a pas d'apparence qu'elle m'ait laissé dépouiller depuis mon emprisonnement.

— Mademoiselle de Montpensier, qui ne trouvait pas l'empereur ou le roi d'Angleterre un parti digne d'elle, et qui voulait épouser le roi ou rester fille! s'écria Fouquet en joignant les mains.

— Cette petite-fille de Henri IV m'a supplié de devenir son mari, monsieur, et si elle n'y avait pas mis tant d'insistance, je l'aurais refusée.

Pour le coup M. Fouquet n'y tint plus, la peur le prit, se trouvant seul avec Lauzun. Cette folie pouvait être dangereuse, et dans un accès son compagnon pouvait l'étrangler. Il chercha un prétexte pour rappeler les autres, et, sans rien répondre que des bana-

lités, il ne voulut pas contrarier les extravagances de Puiguilhem et lui accorda en mariage toutes les reines de l'Europe.

— Vous avez été bien favorisé, monsieur, et bien malheureux aussi, mais allez vous coucher, je vous prie, il est heure de dormir. Nous nous reverrons plus tard.

XV

Le lendemain Étiennette partit, non sans avoir été bien et duement interrogée, fouillée, tourmentée par M. de Saint-Mars. Il savait ce qu'elle allait faire, mais il craignait quelque message secret, quelque missive de délivrance, et il eut recours à son procédé ordinaire, il lui fit jurer sur le crucifix qu'elle

n'emportait point de projets contre son autorité, et qu'elle s'occuperait uniquement de ses affaires privées.

Elle le jura d'autant plus volontiers qu'elle était sûre d'elle-même. M. de Saint-Mars ne lui laissa pas deviner qu'il fût maître de son secret. Il ne proclamerait son indulgence qu'au moment opportun, lorsque le vent de la faveur soufflerait de nouveau sur le comte et les siens, je vous prie de croire qu'il n'y a pas manqué.

Le soir les prisonniers revinrent et le cercle se tint chez M. de Lauzun, M. Fouquet prétextant une grande fatigue pour se débarrasser de celui qu'il redoutait. Le comte interrogea ses compagnons, s'enquit soigneusement de leurs antécédents, de leurs caractères. Il espérait avec leur aide parvenir à s'échapper, malgré les avis d'Étiennette. Quatre hommes résolus et désespérés sont bien puissants, lorsque leur volonté est aidée de bons poignets, et d'une adresse de corps et d'esprit.

Ils réunissaient les conditions voulues, et se mirent à tenir conseil, après s'être réci-

proquement tâtés. Chacun apporta son avis et ses observations.

Auprès de la basse voûte de Lauzun s'en trouvait une autre, inoccupée pour le moment. Il fut convenu à l'unanimité que ce terrain neutre deviendrait le théâtre de leurs exploits. On n'y entrait point, puisqu'il ne s'y trouvait personne, et les travaux se cacheraient plus facilement. Ils s'y transportèrent afin de s'orienter et de prendre connaissance des lieux.

On hissa Vernon jusqu'à la fenêtre ou plutôt à la meurtrière. A la lueur d'un clair de lune magnifique il découvrit le fossé, les glacis, il entendit les pas d'une sentinelle, il aperçut le pont-levis relevé, et se rendit compte à peu près certainement de la position de leurs cachots et du trajet qu'ils auraient à faire, en cas de réussite.

— Peste, messieurs ! dit-il en s'époussetant, lorsqu'on l'eût mis à bas, le fossé est large ; le glacis est à pic, le corps-de-garde est tout près, il faudra tout à la fois du courage et du bonheur. Tenterons-nous l'aventure ?

— Sans aucuns doutes.

— Mieux vaut mourir une fois que de mourir tous les jours.

— Nous réunirons nos forces et nous en viendrons à bout.

— Que Dieu vous entende, messieurs! poursuivit le comte. Cependant il faut tout prévoir : une fois notre brèche terminée, que ferons-nous?

— Nous nous jetterons à la nage.

— Rien de mieux, pourtant je dois vous avertir qu'on ne nage pas dans ces damnés fossés. Ils sont remplis de piéges de toutes les espèces, je le sais positivement.

— Diable! c'est plus difficile. Nous nous échapperons par une nuit bien noire, nous prendrons les dossiers de nos lits pour en faire un radeau. En nous couchant dessus, et ramant avec les colonnes de nos couchettes entourées de linge, nous avons des chances de salut.

— Je les accepte, bien! Ensuite?

— Ensuite il faudra gravir le talus, et Dieu sait s'il est raide. Les sentinelles se promènent en haut, l'alarme est bientôt donnée.

— Et mon poignard!

— Vernon tranche toutes les difficultés avec son poignard, moi je nous vois repris et passés par les armes.

— Monsieur, ce sera un petit malheur. Nous ne perdrons pas grand'chose en mourant.

— Et l'espérance !

— Et l'avenir !

— Vous faiblissez ?

— Non, monsieur le comte, nous pesons nos chances et nous mesurons nos regrets.

Après bien des objections, des réticences et des discussions, l'expédition fut résolue et remise à la nuit prochaine pour tous délais.

On commencerait la brèche et on la continuerait sans interruption, jusqu'au moment bienheureux où l'on pourrait saluer la délivrance ou la mort.

On se sépara en se jurant un secret impénétrable, même envers M. Fouquet.

— Ce bonhomme radote, dit Lauzun, sa captivité lui a brouillé la cervelle, il nous vendrait sans le vouloir.

M. de La Fontaine a fait là-dessus une fable qui s'appelait la Besace. Il nous appelle des

Besaciers, c'est le cas ou jamais, j'imagine, d'appliquer la morale.

On fit ainsi qu'on l'avait résolu. Gameau venait souvent dans la journée, il trouvait mille prétextes pour entrer lorsqu'on ne l'attendait point, et cherchait autour de lui comme s'il s'attendait à y trouver quelque chose. Lauzun le remarqua et lui en demanda la raison.

— Rien, ce n'est rien, monsieur ; et il regardait toujours.

— Enfin, qu'as-tu, Gameau ? Tu me caches un soupçon ou une idée.

— Non, monsieur... M. le gouverneur viendra sans doute faire sa ronde aujourd'hui.

— Est-ce son jour ?

— Non.

— Il ne viendra pas alors.

— Je vous demande pardon, monsieur, il viendra, tenez-vous pour averti.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Bien sûr cela ne vous fait rien ?

— Que veux-tu que cela me fasse ! Je verrai M. le gouverneur, voilà tout.

— Ah! tant mieux!

— Décidément, tu as un mystère à cacher. Voyons, débarrasses-toi de ce paquet.

— Eh bien, monsieur, je suis attaché à vous, et si vous voulez me promettre d'être discret je ne vous cacherai rien.

— A qui diable veux-tu que je parle?

— Monsieur, je m'entends, et vous m'entendez bien aussi, je veux bien vous rendre service, *à vous*, mais je ne m'inquiète pas des autres, ils deviendront ce qu'ils pourront, cela les regarde, je ne suis par leur geôlier. Mais vous! ma petite Étiennette, qui vous aime comme un père, ne me pardonnerait pas s'il vous arrivait malheur.

— Parleras-tu? interrompit le comte avec humeur, le *comme un père* d'Étiennette, lui semblant d'une insolence à ne pas digérer.

— Eh bien, monsieur, il y a une conspiration parmi les prisonniers, ils cherchent à s'évader, ils ont communiqué entre eux, on ne sait pas au juste où ils ont commencé leurs travaux, mais on va faire la visite des cellules, et ceux qu'on trouvera coupables

seront mis au cachot. J'avais grand'peur que vous n'en fussiez, mais puisque vous n'avez pas peur vous...

— Je n'ai peur de personne, cependant...

— C'est que, voyez-vous, monsieur, si vous aviez quelque chose à cacher, il faudrait me le dire, M. le gouverneur ne viendra que ce soir, et d'ici là nous aurions le temps de réparer...

Lauzun regarda Gameau jusqu'au fond de l'âme, son honnête figure était si loin de toute trahison, qu'il se rassura complètement en lui montrant le lit :

— Écarte cela, dit-il, et regarde.

Le brave homme obéit et devint pâle à l'aspect de cet énorme trou qu'il ne soupçonnait pas.

— Miséricorde ! monsieur, s'écria-t-il, en joignant les mains, comment le boucher ?

— Je l'ignore. C'est ton affaire et non la mienne.

— Monsieur, monsieur, vous me ferez perdre ma place.

— Peste ! j'en serais désolé... à cause d'É-

tiennette que je ne verrais plus, et puis pour toi, qui es une digne créature.

— Et que faire ! Où sont les pierres, le ciment que vous avez ôtés ?

— Je n'ai rien ôté, je n'en sais rien.

Le comte lui raconta la visite qu'il avait reçue, et ce qui s'en était suivi, sans parler du projet d'évasion et des travaux commencés dans la chambre vide. Pendant ce temps Gameau examinait, un éclair de joie illumina sa physionomie.

— Nous arrangerons cela, j'ai notre affaire.

Et il sortit en courant, sans répondre aux questions de son prisonnier.

Un quart d'heure après il revint, portant un faix de bois, sous lequel il semblait ployer, il écarta quelques bûches, au milieu desquelles se trouvait un gros paquet de sable, bien mêlé de poussière et de cendres, en un clin d'œil il eut jeté le tout dans un grand vase, puis il mit de l'eau, tourna, fit du mortier, dont la teinte imitait admirablement celle des murailles. Il *rembourra* la brèche avec des bûches, les couvrit de son

mortier, s'en alla dans le cachot vide, dont les clés étaient jointes à son formidable trousseau, employa le même moyen expéditif ; en moins d'une heure, il eut terminé.

Depuis cinq ans il passait presque toute sa matinée chez le comte, il le servait avec un zèle empressé, lui donnait mille douceurs, sur lesquelles M. de Saint-Mars fermait les yeux, par suite de son système; il allait et venait dans ce corridor, qui ne renfermait que trois chambres, dont il avait la garde, et dont deux seulement étaient occupées en ce moment. L'autre prisonnier était un homme de peu d'importance, chez lequel il entrait deux fois par jour, pour lui porter à manger ; nul ne venait donc de ce côté que lui, si ce n'est le geôlier en chef et le gouverneur, dans les grandes occasions. Il y était maître absolu, on ne se douta de rien, l'imprudence fut réparée, et le comte sauvé d'un danger véritable.

— C'est affaire à toi, Gameau, dit-il ; tu es un habile.

— Monsieur, j'ai été maçon, j'ai fait tous les métiers.

— Et tu as trouvé que le meilleur était de renfermer les autres, n'est-ce pas ?

— Monsieur, on peut faire le bien partout. Maintenant, un grand feu, s'il vous plaît, dans votre cheminée, et, si nous avons du bonheur, M. de Saint-Mars n'y reconnaîtra rien.

Lauzun le laissa faire. Ces voûtes humides et glacées rendaient le feu supportable et presque nécessaire en toutes saisons. La journée se passa sans incidents ; le gouverneur, afin de surprendre les coupables, ne fit sa ronde que la nuit. Il trouva Lauzun couché et endormi en apparence.

Ses complices s'étaient présentés dans la chambre de délivrance, ils avaient vainement cherché le trou de communication. Le mortier fraîchement étendu ne leur avait point échappé ; ce fut pour eux un avertissement. Ils se hâtèrent de retourner dans leurs cellules, tremblant de ce qui allait arriver, et fort inquiets des suites possibles.

Vers une heure du matin, ses verroux se tirèrent, des torches éclairèrent sa prison. M. de Saint-Mars entra, suivi de ses *suppôts,*

et demanda assez brusquement pardon au comte de le déranger.

— J'espère que cela ne sera pas long, ajouta-t-il, permettez-moi de faire chercher ici ce que je suis sûr de n'y pas trouver.

Ordinairement, le farouche gouverneur n'accoutumait pas ses prisonniers à tant de politesse ; ceux qui l'entendirent en furent surpris. M. de Lauzun quitta son lit, sans attendre qu'on l'en priât, non sans quelque émotion qu'il dissimula de son mieux.

Le geôlier en chef sonda les murailles, recula l'armoire, l'ouvrit et la fouilla, avança le lit, toucha derrière, en haut, par bonheur. Gameau portait la torche, il la tint élevée, à l'endroit dangereux, et se hâta de repousser la couchette, sans laisser le temps d'un examen approfondi. On explora la cheminée, on frappa dans l'âtre, tout était tranquille, tout était calme et semblait innocent.

Lauzun montra une parfaite indifférence, il ne s'occupa même pas de ces recherches, et causa avec un officier du fort, dont le gouverneur était accompagné, comme s'il eût été assis dans la salle de son hôtel à Paris.

M. de Saint-Mars se tourna de son côté lorsque tout fut fini, et lui faisant une révérence, il le félicita poliment.

— Je suis d'autant plus content de trouver les choses en cet état, monsieur, que j'ai reçu des ordres qui vous concernent et qui vous réjouiront. Vous allez quitter cette basse voûte et monter à l'étage au-dessus, où on vous donnera un appartement plus digne de vous. Il vous sera permis d'avoir de la société. Vous pourrez recevoir ceux de mes officiers qui vous conviendront, les prisonniers auxquels la clémence du roi accordera la même grâce qu'à vous. J'aime à croire que vous vous trouverez bien de cette nouvelle position et que vous n'aurez plus de vœux à former.

— Vous avez trop l'habitude de votre métier, monsieur, pour vous méprendre plus que moi à ces grâces trompeuses. Nous savons tous les deux ce qu'elles signifient. Je gage que M. Fouquet a obtenu la même faveur que moi.

— Oui, monsieur, M. Fouquet a vu aujourd'hui même madame sa femme et une

personne de sa famille. La clémence du roi est tombée comme un rayon sur cette forteresse.

— Cela veut dire que le surintendant ni moi nous ne sortirons d'ici vivants, je n'en doute pas.

— Vous interprétez mal les bontés qu'on vous accorde, monsieur.

— Je vous prie d'y mettre le comble en me laissant Gameau pour mon service, monsieur, j'y suis accoutumé; il m'en coûterait de voir un nouveau visage.

— Gameau vous restera, soyez tranquille.

Le lendemain, le changement eut lieu. Lauzun ne revit jamais les trois compagnons de sa solitude, et jamais, malgré ses recherches, il n'a pu savoir ce qu'ils étaient devenus.

XVI

M. Fouquet avait, en effet, vu sa femme et sa fille, et aussi quelques autres personnes, ce qui ne fut pas une petite joie pour lui. Il se fit d'abord raconter sa famille tout entière, les affaires de sa maison, puis la cour et la ville; et dans la conversation, le nom de Lauzun se plaça.

— Quel dommage, dit Fouquet, qu'il soit devenu fou !

— Fou ! M. de Lauzun est fou !

— Ne le saviez-vous pas ? On l'a probablement enfermé ici pour cacher cette infirmité. Lorsque je l'ai laissé à la cour, il y était en bonne posture, et promettait de faire son chemin ; je n'aurais pas cru qu'il tournât si malheureusement.

— Il l'a fait, son chemin, et d'une façon inconcevable.

— Qu'est-il donc, ou plutôt qu'était-il donc avant son accident ?

— Capitaine d'une compagnie des gardes. Depuis la rupture de son mariage avec Mademoiselle, il a manqué être grand-maître de l'artillerie.

Le surintendant tomba de son haut.

— Ah ça ! c'est donc vrai ce qu'il m'a raconté, il n'est donc pas fou ? Quoi ! la compagnie des gardes, l'artillerie, les dragons, le généralat, le duché de Montpensier !

— Tout cela est la vérité la plus exacte.

— Alors c'est le roi qui est fou. Un cadet de Gascogne, avec quelque esprit, de petits

talents, un médiocre visage, je n'y comprends rien.

Ces paroles ont valu à M. Fouquet une belle et bonne haine de la part du comte, qui ne marchandait pas ses rancunes. Ils se virent pendant quelques semaines, toujours assez froidement. Un bavard répéta à M. de Lauzun ce que le surintendant avait dit de lui; il refusa, à dater de ce jour, toute réunion avec son camarade d'infortune, et lorsqu'il fut hors de Pignerol, il employa son habileté à nuire à ce pauvre homme, comme aussi à tous les siens.

Ce n'était point chrétien, ce n'était pas chevaleresque; mais M. de Lauzun n'était ni l'un ni l'autre en face de sa vanité. Je ne crois pas qu'il soit devenu meilleur en vieillissant, au contraire.

M. de Lauzun avait un frère et quatre sœurs. Son frère ne bougeait de chez nous sur la fin de sa vie. C'était un assez piètre sire. Ses sœurs étaient toutes établies, malgré leur peu de fortune, à cause de leurs alliances et de l'intrigue de leur famille.

L'aînée fut fille d'honneur de la reine-

mère, et mariée par elle à M. de Nogent, un de ses protégés. Il était capitaine de la porte, et maître de la garde-robe. Il se conduisit bravement au passage du Rhin, et y fut tué. Madame de Nogent ressuscita Arthémise; malgré l'usage reçu, elle conserva toute sa vie le premier grand deuil et la gêne de ses bienséances, sans qu'on pût les lui faire quitter. Elle avait un fils et des filles qui ne la consolèrent point.

C'était une femme de tête et de cœur qui servit extrêmement son frère, qui, pendant sa prison, prit un tel soin de ses affaires qu'il sortit très riche de son cachot. Elle ne négligea rien pour le faire relâcher; et après des peines infinies, elle obtint la permission de le voir, et ne se fit pas faute d'en profiter plusieurs fois.

De ses trois autres sœurs, l'une épousa M. de Belzunce, et fut mère du très saint évêque de Marseille; la seconde fut abbesse de Notre-Dame de Saintes, et la troisième le fut du Romeray, à Angers.

Madame de Nogent vint donc à Pignerol. Son frère eut une joie extrême de la voir; et

la première chose qu'il lui demanda, ce fut des nouvelles de Mademoiselle, et ce qu'elle disait de lui.

— Elle pleure, elle se désole, elle vous désire, elle vous aime plus que jamais.

— Et elle ne demande point ma grâce?

— Hélas! mon frère, elle ne fait que cela!

— Et que lui répond-on?

— Toujours la même chose : On verra.

— Si elle le voulait bien, elle obtiendrait mieux.

— Et comment cela? Madame de Montespan est plus impitoyable que le roi.

— Mais son astre pâlit, madame Scarron la chassera. Je la connais, c'est une rusée, vous devriez vous adresser à elle, elle vous aiderait, ne fut-ce que par esprit de contradiction.

— J'y penserai.

Elle y pensa en effet, pendant tout le voyage, ce fut l'aurore de madame de Maintenon, Lauzun fut des premiers à la deviner. Arrivée à Paris elle s'en alla trouver cette gouvernante, et avec tout l'esprit et l'intrigue

qu'elle avait, elle commença à lui parler de son frère.

— M. de Lauzun est bien malheureux, en effet, madame, répondit la bonne âme, qui ne s'avançait jamais.

— Mais madame, ne m'aideriez-vous pas à le secourir ?

— Hélas ! que puis-je, madame ? nul n'a moins de crédit à la cour, je ne me mêle et ne veux me mêler de rien.

— Ceci n'est point une cause ordinaire, Un disgracié tel que M. de Lauzun ne peut manquer d'intéresser les grandes âmes.

— Mon intérêt ne lui manquera point.

— Ah ! si vous vouliez, madame ! — Tenez, je ne vous cacherai rien, j'ai un projet. J'espère amener Mademoiselle à m'y aider, alors puis-je compter sur vous, il s'agit de votre cher pupille.

— Comment cela ?

— Mademoiselle aime assez mon frère pour payer sa liberté d'une partie de sa fortune.

Madame Scarron ouvrit l'œil.

— Oui, si madame de Montespan veut nous

faire rendre M. de Lauzun, Mademoiselle, je n'en doute pas, se décidera à choisir un héritier, et cet héritier sera M. du Maine.

— En effet, c'est une idée.

— Voulez-vous en parler?

— Oui, madame.

— De mon côté je verrai Mademoiselle, et dans huit jours, nous nous trouverons pour dire le dernier mot.

— Je ne puis promettre que mon intervention, songez-y, madame, et mon intervention est bien peu.

— C'est beaucoup pour nous, au contraire, notre reconnaissance le prouvera.

Madame de Nogent s'en alla chez Mademoiselle, qui la faisait demander sans cesse, et dont l'unique consolation était de pleurer dans ses bras. Au plus fort de ses regrets elle lui glissa une petite phrase incidente, la princesse en réclama l'explication.

— Oui, mademoiselle, je le répète, si vous le vouliez, vos peines prendraient fin.

— Et que puis-je faire de plus? hier encore je me suis jetée aux pieds du roi, je lui ai dit qu'il me tuerait en refusant de me ren-

dre Lauzun, il m'a refusée doucement, mais il m'a repoussée, en ajoutant :

« — J'en suis fâché, ma cousine, mais il » ne fallait pas épouser un gentilhomme si » vous ne vouliez pas qu'il fût soumis aux » conditions de son état, ou bien il fallait ac- » coutumer votre gentilhomme à ne pas sor- » tir de l'obéissance et de la soumission qu'il » me doit. Il était orgueilleux, vous en » avez fait Satan, il le paie et c'est bien » fait. »

— Que répondre à cela ?

— Ah ! si mademoiselle le voulait !

— Si je le veux ! en doutez-vous, madame? Ma tendresse pour M. de Lauzun n'est-elle pas bien connue ? trop connue, hélas !

— C'est donc cette tendresse que j'invoque, pour mon malheureux frère.

— Que faut-il faire, madame ? parlez.

Le roi n'est vulnérable que par un seul point, celui de ses enfants naturels, M. le duc du Maine surtout.

— Eh bien ?

— Eh bien, malgré sa bonne volonté et son désir, le roi ne peut lui faire qu'un état

médiocre, en comparaison de ce qu'il souhaiterait. Vous avez la plus belle fortune de l'Europe, faites M. du Maine votre héritier, à condition qu'on vous rendra Lauzun, et vous l'obtiendrez immédiatement.

— Dépouiller M. de Lauzun !

— Non pas, Dieu m'en garde ! Vous ne lui avez pas tout donné, il en reste assez pour satisfaire la cupidité la plus avide.

— Enrichir ce bâtard ! Monsieur ne me le pardonnera pas, il compte que ses enfants auront mon bien.

— Que vous importe Monsieur ? C'est à Lauzun qu'il faut songer.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Décidez-vous, mademoiselle, je porterai les paroles de votre part et l'affaire marchera vite.

Mademoiselle hésita, se fit beaucoup prier, non pour elle, mais pour cet homme qu'elle aimait tant et à qui elle était si heureuse de donner. Enfin, elle céda, et vite madame de Nogent courut chez la gouvernante.

En s'abordant, elles comprirent mutuellement que tout allait bien.

— Mademoiselle consent ?

— Le roi aussi.

— Quel bonheur !

— M. de Louvois et M. Colbert doivent s'entendre avec la princesse pour tout arranger. Quel jour veut-elle les recevoir?

—Demain certainement.

Le lendemain en effet, les ministres parurent, et tous les deux en même temps, en rivaux. M. Colbert, ami de Lauzun, venait pour le servir, Louvois, son ennemi, venait pour lui nuire, ils se surveillaient mutuellement.

— Mademoiselle, dit Louvois, se hâtant de parler le premier, le roi, dans sa clémence, consent à rendre la liberté à M. de Lauzun. Il espère qu'à votre tour vous voudrez bien faire quelque chose pour lui être agréable.

— Combien me la vend-on, cette liberté?

— Mademoiselle, le roi ne vend pas sa grâce.

— Ce n'est pas le roi, dit-elle, c'est vous et vos pareils. Ceux de ma qualité doivent respect et obéissance au chef de notre maison, mais à ses valets, ils ne doivent rien, que

je sache, et je puis parler comme il me plaît sans que vous vous permettiez de me donner une leçon, je pense !

Mademoiselle était fière et hautaine, mais Louvois était vaniteux et brusque, il ne se fit faute de répondre.

— Mademoiselle, lorsque ces valets représentent le maître, ils ont droit aux mêmes égards que lui, je vous prie de vous en souvenir. Surtout lorsque les parents ont dans leur passé de ces choses qui ne s'oublient pas et que rien n'efface.

Mademoiselle savait que le roi ne l'aimait pas et lui gardait rancune de la Fronde et du canon de la Bastille tiré sur ses troupes, par l'ordre de sa cousine; elle sentit la morsure et se tut, en maîtrisant une colère olympienne dont Louvois se souciait fort peu, lui qui bravait celles de Louis XIV.

— Enfin, que me veut-on ? reprit-elle du haut de son rang de petite-fille de France.

— On veut vous rendre l'homme qui vous est si cher et l'on vous demande en échange une légère complaisance.

— Quoi ?

— Assurer à M. le duc du Maine et à sa postérité le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes, de cette façon ces biens ne sortiront pas de la maison royale, ce qui vaudra mieux.

— Monsieur, le comté d'Eu et le duché d'Aumale ne m'appartiennent plus, ils sont à M. de Lauzun.

— Il lui restera encore le duché de Saint-Fargeau et la belle terre de Thiers en Auvergne, pour se consoler.

— C'est possible, monsieur, mais je ne puis donner ce qui n'est pas à moi, on peut se contenter de la principauté de Dombes, c'est un assez joli gâteau.

— Non, Mademoiselle, sans cela, rien de fait.

— Quoi ! la principauté de Dombes, l'apanage d'un prince de ma maison, ce n'est pas assez pour un bâtard !

Mademoiselle avait de ces brutalités désespérantes, c'étaient de nouveaux canons de la Bastille, ils portèrent coup.

Les ministres se retirèrent. M. Colbert

laissa passer son collègue et resta un peu en arrière.

— Prenez garde, mademoiselle, le parti en est pris, et si vous aimez M. de Lauzun, cédez.

— Lui retirer ce que je lui ai donné?

— Eh! mademoiselle, en jouira-t-il à Pignerol?

— Il faudrait au moins qu'il y consentît.

— Permettez qu'on le lui demande.

— Oh! monsieur Colbert, s'écria l'amoureuse princesse en sanglotant, à quelle extrémité me réduit-on? le dépouiller ou le laisser mourir dans un cachot!

— Réfléchissez, mademoiselle, il n'y a pas de milieu. D'ailleurs, ne lui en reste-t-il pas bien assez?

Les allées et les venues durèrent ainsi pendant trois mois. Enfin, comme M. Colbert déclara nettement à Mademoiselle que sans cela Lauzun ne sortirait jamais, elle donna son consentement, mais elle pleura tant qu'elle en devenait fontaine.

C'était beaucoup, ce n'était pas tout en-

core, il fallait obtenir le consentement de M. de Lauzun, il ne fallait pas qu'il eut l'air d'être forcé, et un consentement signé à Pignerol portait une mauvaise date. On imagina un biais; celui de le conduire à Bourbon, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre les eaux, madame de Montespan s'y rendrait de son côté, et là on s'arrangerait.

Cette nouvelle fut donnée au prisonnier par M. de Saint-Mars lui-même.

— Quoi! s'écria Lauzun, à Bourbon! et pour traiter de ma liberté! On m'y enverra seul?

— Non pas absolument. M. de Maupertuis vous accompagnera avec quelques mousquetaires, ce sera seulement pour l'apparence.

— Autrefois, monsieur, le roi se fut contenté de ma parole, les temps sont changés et lui aussi.

Il n'ajouta rien et tâcha de se consoler par l'espérance que ce ne serait point long et que bientôt il irait où il lui plairait d'aller tout seul.

Étiennette était revenue, après avoir laissé

son enfant à sa tante. Elle avait repris sa vie de dévouement et de soumission. Elle apprit de Lauzun lui-même ce qui se préparait pour lui.

— Tant mieux ! dit-elle en soupirant ; vous allez être heureux et libre, mais je ne vous verrai plus.

— Pourquoi ne pas me suivre ? Je trouverais bien où te loger à Paris.

— Non, non, je ne vous suivrai pas, je ne puis quitter mon vieux père, il a besoin de moi à présent. Et puis, la pauvre Étiennette ne serait plus rien pour vous, au milieu de vos grands amis, parmi les honneurs qui vous attendent ; je dois rester dans cette prison avec mes souvenirs. Je vous recommande mon fils, monsieur, je vous l'enverrai lorsqu'il aura besoin de vous. Vous me promettez de l'accueillir ?

— Je te le promets ; mais tu me promets aussi de venir me voir, je ne m'accoutumerai point à vivre loin de toi, tu m'as rendu cette prison moins dure ; j'ai dû à ton amitié les seuls moments de joie que j'y ai goûtés. Je ne l'oublierai jamais.

Il était ému encore en me racontant ceci; cette Étiennette est positivement la seule femme qu'il ait aimée.

Le moment de partir arriva; il se sépara d'elle avec beaucoup de peine; ils pleurèrent ensemble toute la dernière nuit. Gameau était le seul à Pignerol qui ignorât ce commerce. Sa fille était si chérie de tout le monde qu'il ne se trouva personne pour la dénoncer.

Lorsque Lauzun prit congé de M. de Saint-Mars, il lui dit :

—J'espère, monsieur, que nous nous séparons bons amis et que vous vous souviendrez de la façon dont je vous ai traité. Je sais *tout* ce qui se passe à Pignerol, ajouta-t-il avec intention; rien ne m'échappe, même de ce qui semble le mieux caché. Souvent j'ai l'air d'ignorer les tentatives d'évasion, je les laisse aller tant qu'il me plaît, et je les arrête. On me fait une réputation de sévérité, de dureté même; cependant, ai-je empêché M. de Lauzun et autres d'aller voir leurs voisins? ai-je fait des visites bien rigoureuses pour découvrir leurs complices, et n'ai-je

pas, dès le lendemain, dédommagé par la réalité d'un grand soulagement celui qui se perdait dans des chimères impossibles? On ne sort pas d'ici sans moi.

Le comte sut ainsi positivement que son complot avec les aventuriers était connu, et il se trouva par là obligé à la reconnaissance envers M. de Saint-Mars, ce dont il se serait bien passé.



XVII

Lauzun partit donc pour Bourbon avec M. de Maupertuis et son escorte. L'officier était avec lui, dans le carrosse, et les mousquetaires autour. On avait rendu au comte son valet de chambre, qui se tenait dans une portière. Maupertuis était un petit homme, maigre, noir, laid, cérémonieux, bête, esclave

de la consigne militaire et de la faveur. Lauzun n'avait que deux partis à prendre avec lui : ou se fâcher, ou se moquer de ses prétentions. L'un était plus prudent que l'autre; cependant il débuta par la colère, ce qui était dans son caractère d'autrefois.

— Monsieur, il fait beau, dit le comte, pour entamer la conversation.

— Oui, monsieur.

— Ne prendrons-nous pas l'air, et ne abattra-t-on pas les mantelets de cette chaise ?

— Non, monsieur, je ne dois vous laisser communiquer avec personne qu'avec madame la marquise de Montespan.

— Quoi ! pas même avec le vent et les nuages ?

— On ne m'a pas dit cela.

— Que diable ! monsieur, lorsqu'on a été dix ans renfermé, le premier besoin qu'on éprouve, c'est de respirer.

— Mais, monsieur, vous vous promeniez dans le jardin de M. le gouverneur, puisque c'est là où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pour la première fois.

— Un jardin derrière des murailles ! Monsieur, ouvrez, je vous en supplie ! j'étouffe !

— Non, monsieur, je n'ouvrirai pas, répliqua-t-il avec force révérences.

— Eh ! monsieur, pas tant de révérences, et un peu de soleil.

— Monsieur, je ne manque à rien de ce que je dois.

La conversation en resta là, excepté un chapelet de jurons que Lauzun défila, suivant son habitude.

Pendant le reste du voyage, ils causèrent un peu. Le comte s'étudia à se gausser de son gendarme, et lui en donna à garder de tout son pouvoir. Il le rendait ridicule devant ses mousquetaires ; mais, comme il gardait un sérieux imperturbable, l'autre ne s'en douta pas. On arriva à Bourbon, le comte et ses gens furent logés dans une auberge que l'on loua pour eux tout entière.

Il fut permis à M. de Lauzun de sortir, d'aller partout où il lui plairait, avec son ombre, il appelait ainsi M. de Maupertuis. Il s'étudia à découvrir ce qui lui était désa-

gréable, afin de n'y pas manquer. Ainsi il était affecté d'un asthme, Lauzun montait presque en courant la rampe du vieux château deux ou trois fois par jour, l'autre devait le suivre, c'était sa consigne.

Il aimait à se coucher de bonne heure, Lauzun se couchait à deux heures du matin.

Il faisait quatre repas, Lauzun n'en voulut que deux.

Il détestait le souper, on soupa.

Il craignait l'eau. Le prisonnier se baigna chaque soir dans l'étang, nageant le plus loin possible, Maupertuis le regardait du bord, avec les transes d'une poule conduisant de petits canards, qu'elle craint de perdre, et qu'elle n'ose pas suivre.

Il était entre bonnes mains! Lauzun, le railleur par excellence, qui s'est toujours moqué de tout le monde, et cela jusqu'à la fin de ses jours!

Enfin, madame de Montespan arriva, ce qui mit un terme à cette petite guerre. Dès le lendemain de son *entrée*, car elle en fit une sur une barque fleurdelisée et accompagnée de musique, elle demanda son ancien amant,

devenu son ennemi, et maintenant sa victime.

— La carogne ! dit-il à Durand pendant qu'il l'habillait, il va falloir être mielleux, tandis que je voudrais tant la battre à mon aise !

— Monsieur, c'est assez d'une fois, répondit le vieux serviteur, il vous en a coûté dix ans de forteresse.

— Tiens, ne m'en parle pas, ou je ne pourrais me dominer assez pour lui faire la révérence.

Cette première entrevue fut curieuse, tous les deux s'armèrent d'un sourire doucereux, tandis que leurs regards flamboyaient. Ils se haïssaient si cordialement !

— Madame, dit Lauzun, prenant la parole, c'est donc hier que je vous ai quittée? Vous n'avez pas pris un jour.

— Monsieur, c'est affaire à vous, vous supportez les absences et les fatigues de manière à confondre les calculs.

Les compliments étaient obligés. Chacun avait hâte de s'en débarrasser et d'entrer en matière, la marquise commença.

— Monsieur, Mademoiselle est un miracle de constance, elle vous pleure et veut vous revoir à tout prix.

— Je suis respectueusement reconnaissant de tant de bontés, et moi aussi je suis bien impatient de me jeter aux pieds de cette grande princesse.

— Eh! eh! cela se pourra... si vous le voulez.

— Si je le veux!

— Sans doute. Votre signature en bas de ce papier, et c'est chose faite. Mademoiselle a déjà signé, voyez plutôt.

— Si Mademoiselle a signé, je puis faire comme elle, cependant...

— Cependant vous voulez lire.

— C'est assez naturel.

— Lisez donc, monsieur.

Il lut, et au premier mot des clauses exigées :

— Non, non, jamais! s'écria-t-il, on ne me dépouillera pas ainsi. Comment Mademoiselle a-t-elle pu y consentir?

— Elle vous aime sans doute plus que vous ne l'aimez, et voilà la raison.

— Elle m'aime, et elle me ruine !

— Mais vous la verrez.

— Eh ! je m'en soucie bien de la voir !

Ce mot fut plus tard un canon de la Bastille pour le comte. Madame de Montespan le répéta à la princesse, qui ne le crut point d'abord, mais qui s'en souvint dans ses querelles avec son mari, et qui se souvint contre lui de ce témoignage d'ingratitude.

— Après tout, Saint-Fargeau et Thiers sont d'assez jolies consolations, monsieur, ce me semble.

— Eh ! madame, comptez-vous pour rien dix ans de cachot, et toutes les souffrances dont je les ai payées ?

— Monsieur, comptez-vous pour rien d'avoir épousé la cousine germaine de Sa Majesté ?

— Madame, en fait d'alliance avec Sa Majesté, vous vous y connaissez mieux que moi assurément.

— M. de Lauzun, vous êtes incorrigible, et tous les geôliers du monde y perdraient leurs menottes et leurs clés.

— Madame, nous ne changeons jamais

qu'en mal en vieillissant. Assurément la mère du duc du Maine est infiniment moins bonne que mademoiselle de Tonnay-Charente, si elle est toujours aussi belle ; or, nous avons vu dans notre jeunesse, mademoiselle de Tonnay-Charente à l'œuvre de ses malices et de tout ce qui s'en suit.

— Monsieur, la mémoire est souvent en défaut après une longue prison, aussi lorsqu'on en sort, on doit faire place neuve, et ne point regarder en arrière, souvenez-vous-en.

— Madame, il est plus triste de regarder en avant, je le crains.

— Voyons, voulez-vous sortir de Pignerol ?

— Je ne demande pas mieux.

— Votre signature alors, comte, et monsieur de Maupertuis prendra congé de vous.

— Non, madame, on ne me dépouillera pas ainsi, je ne le souffrirai pas.

— Réfléchissez, monsieur ; il s'agit de tout votre avenir. Je vous donne ma parole, c'est celle du roi, que vous mourrez dans un

cachot, si vous vous refusez à cette complaisance.

— Laissez-moi croire, madame, que le roi n'est pour rien en tout ceci ; il me serait trop pénible de l'accuser d'une injustice semblable, c'est votre vieille rancune, à vous et à M. de Louvois. Je ne saurais vous en blâmer ; j'en ferais autant à votre place.

M. de Lauzun avait cette brusque franchise, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait dire la vérité, à ses ennemis surtout. Tout courtisan qu'il fût, il ne l'était point sous ce rapport. Il rendait des points même à M. de Louvois, l'homme insolent par excellence, et à madame de Montespan, l'impertinence personnifiée.

Ce jour-là, ils se séparèrent sur ce discours, et pendant toute une semaine ils en tinrent de semblables, sans arriver à une conclusion. Enfin, pour la dernière fois, ils se montèrent la tête de telle façon, se dirent des choses si piquantes, si cruelles, qu'ils se séparèrent ennemis.

— Me dépouiller pour enrichir votre fils ! mille fois mieux la prison, mille fois mieux



la mort, s'il le faut. Je ne contribuerai point au déshonneur du roi et de la France, en donnant les moyens de monter plus haut à ces enfants de l'adultère, qui devraient végéter dans l'obscurité. Adieu, madame, tout est fini, qu'on ne m'en parle plus, et qu'on me ramène à Pignerol.

Lauzun prêchant la morale!

Ce qui fut dit fut fait. Maupertuis et son escouade reprirent le chemin de la Savoie. Pour cette fois, il n'échappa à aucuns sarcasmes, et s'il resserra d'autant plus son prisonnier, celui-ci s'en vengea de toutes les manières et le lui fit payer cher.

— Ah! pensait Lauzun, ils ont envie de leur héritage, et ils y reviendront; je leur tiendrai le bâton haut, et je les ferai attendre, si je n'ai pas d'autre vengeance. Un peu de Pignerol de plus ou de moins, j'y suis accoutumé à présent; d'ailleurs, j'ai Étiennette.

Il la retrouva avec bonheur, et il prit son mal en patience. Le roi, lui, ne trouvait pas son compte à ce refus; il aimait bien mieux relâcher Lauzun et faire son bâtard bien-

aimé l'héritier présomptif de ses belles terres en Languedoc. Il envoya madame de Nogent à son frère; elle le supplia, ce fut en vain; plus on le tourmentait, plus il refusait, il était trop heureux de les contrarier.

Après cela, elle revint une fois encore, accompagnée de Barin, l'ami du comte, qui tenait en mains ses affaires. Cette ambassade était moins pacifique.

— Si vous refusez, monsieur, dit Barin, on vous enfermera dans un cachot jusqu'à ce qu'on ait fait ployer votre orgueil. On ne vous donnera que du pain et de l'eau, on vous tiendra au secret le plus absolu.

— Ceci est du Louvois et de la Montespan, car le roi n'est pas cruel, répondit-il.

— M. de Saint-Mars a déjà reçu l'ordre, ajouta Barin. Consentez à revenir cet été à Bourbon, à signer cet acte et, d'ici à votre départ, vous jouirez d'une liberté relative, on ne vous refusera rien de ce que vous désirerez, en attendant mieux.

Il fallut quinze jours pour le décider; enfin il céda.

— Monsieur! s'écria-t-il, une fois libre,

ils me le paieront, je le leur jure par l'âme de ma mère, et si je ne leur sers pas un plat de mon métier, c'est que je ne pourrai faire autrement.

Selon les promesses qu'on lui avait faites, M. de Lauzun fut libre de se promener dans la forteresse, de recevoir des visites ; il dîna à la table du gouverneur, il eut des douceurs inconnues jusques-là à sa captivité.

Un jour, il était dans un petit jardin attenant à la grosse tour. Étiennette arrachait des légumes, il la regardait, lorsque ses yeux ne se promenaient pas sur les hautes murailles qui l'entouraient. Ce donjon était impénétrable, les fenêtres n'avaient de vue que sur une cour intérieure ou sur les fossés, à une élévation prodigieuse.

— On ne peut donc visiter cette tour, Étiennette?

— Non, monsieur; c'est là que se trouve ce prisonnier mystérieux dont on ne sait pas le nom, dont le visage est couvert d'un masque de velours noir, doublé de fer. L'homme qui le sert est enfermé avec lui et ne sort jamais. M. le gouverneur seul entre par une

porte communiquant à son appartement, On leur passe leur nourriture par un tour; c'est un secret dont on n'ose pas parler haut.

— Pauvre homme! dit Lauzun. Quel est-il?

— Ah! quant à cela, on ne sait. Il y a très longtemps qu'il est ici; M. de Saint-Mars l'a conduit lorsqu'il est arrivé, et il n'en sortira qu'avec lui, assure-t-on.

— Je donnerais bien des choses pour trouver la clé de ce mystère.

— Ne la cherchez pas, cela porte malheur. Tous ceux qui s'en sont occupés ont fini malheureusement. N'en parlons plus, cela me fait trembler.

Le fait est qu'on n'en sait pas davantage sur ce malheureux, que M. de Saint-Mars a traîné partout avec lui, aux îles Sainte-Marguerite, à la Bastille, lorsqu'il en fut nommé gouverneur. Il y est mort (non pas M. de Saint-Mars, mais l'homme au masque); il s'est tenu d'étranges discours là-dessus. On a prétendu des choses que je n'ose pas répéter. D'autres disent que ce

n'est rien du tout et qu'on a bâti des chimères sur des indiscrétions ou des plaisanteries. Je ne sais.

Cependant M. de Saint-Simon atteste que M. le Régent en savait le secret et qu'il ne le devait révéler qu'au roi Louis XV, ce qu'il a fait à sa majorité. Hors ces traditions, il ne reste rien de ce personnage, on a tout brûlé après lui.

M. de Lauzun en parla à Saint-Mars indirectement; celui-ci fronça le sourcil et lui demanda s'il voulait rester à Pignerol toute sa vie.

— Ma foi! monsieur, je trouve que j'y suis bien assez resté comme cela, et il me semble que je le prouve.

XVIII

M. de Lauzun arriva aux eaux, comme l'année précédente, avec le même cortége et l'inévitable Maupertuis, garni de ses révérences.

— Monsieur, lui disait-il, si vous vouliez saluer un peu moins et m'écouter un peu plus.

Cela n'y changea rien.

Cette fois, madame de Montespan précéda le comte; il la trouva établie à son débarquement, et deux heures après, il était chez elle.

— Eh bien, monsieur, ce superbe courage veut-il céder à la raison?

— Non pas à la raison, madame, mais à la force, ce qui ne se ressemble pas.

— Vous allez signer?

— Oh! pas encore, madame; je veux nous donner la jouissance d'une bonne petite querelle. Nous nous détestons, nous sommes heureux de nous dire nos vérités. Après cela, l'occasion ne s'en présentera plus de longtemps, il ne faut pas la perdre.

Madame de Montespan ne put s'empêcher de rire.

— Soit, querellons-nous, dit-elle; mais ne nous raccommoderons-nous pas?

— Non, madame, jamais sincèrement. Vous n'oublierez point les épithètes et les noirs au bras du fameux jour du canapé, et moi je ne vous pardonnerai pas les dix ans de Pignerol dont je vous suis redevable. C'est là une affaire réglée entre nous.

— Mais, monsieur, pourquoi voulez-vous absolument que ce soit moi et non un autre? Votre scène avec le roi suffit seule, il me semble; et votre refus de la compagnie des gardes, et votre indiscrétion sur l'artillerie, et votre mariage avec Mademoiselle, malgré les ordres de Sa Majesté! Il y en a là plus qu'il n'en faut.

— Madame, vous faites admirablement ma confession, je me chargerai de la vôtre; nous pouvons nous rendre mutuellement ce service, ne le pensez-vous pas?

Madame de Montespan ne se troubla pas pour si peu de chose.

— Vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, monsieur; alors, à quoi bon?

— Nous ne sommes pas encore *in extremis*, il est vrai, et nous n'avons point d'absolution à donner. Laissons là nos fautes, et revenons au contrat. Ainsi donc, vous voulez le duché d'Aumale et le comté d'Eu?

— Certainement.

— Et que me donnerez-vous en échange

— La liberté.

— La liberté pleine et entière?

— Oui.

— J'irai où je voudrai ?

— Oui.

— Je serai débarrassé de Maupertuis et de sa cohorte?

— Oui.

— On me recevra à la cour, je verrai le roi ?

— Sans doute... un peu plus tard.

— Ah! un peu plus tard!... Quand cela?

— Mais... vous comprenez... il faut le temps... on ne peut fixer...

— Oui, cela veut dire dix ans au moins, comme Pignerol. Je refuse.

— Monsieur de Lauzun, prenez garde de lasser la patience du roi!

— Ah! madame, sa patience est aussi grande que sa bonté; et depuis le temps que vous exercez l'une et l'autre, vous les auriez usées, s'il y avait moyen.

— Ne vous y fiez pas.

— Combien y a-t-il d'années que nous nous connaissons, madame?

— Je ne compte pas avec mes amis.

— Vous ne comptez même pas avec le

temps, et vous avez raison, puisqu'il vous oublie. Je ne suis pas si favorisé, et je me souviens très bien que mademoiselle de Tonnay-Charente a paru à la cour avant le mariage du roi : or, le roi s'est marié en...

— Grâce pour votre mémoire d'almanach, monsieur, je vous prie.

— Comment une femme de votre esprit, de votre beauté...

— Monsieur, revenons à nos moutons, s'il vous plaît.

— Vous avez donc grande envie de les tondre?

— Quel jour fixez-vous pour la signature ?

— Celui de ma liberté.

— L'un suivra l'autre.

— Il faut, au contraire, que la liberté précède la signature. Voici mes conditions.

— Je suis curieuse de les apprendre. Vous êtes l'homme le plus singulier qui se puisse voir. Vous allez, par ma foi ! dicter des conditions au roi de France, lequel vous tient sous ses verroux. J'écoute.

— On renverra Maupertuis.

— Vous y tenez ?

— Absolument.

— Soit.

— On me laissera deux jours aller et venir dans ce pays, sans me demander compte de mon temps et sans me suivre.

— Vous donnez votre parole de ne pas fuir?

— Je la donne. Le troisième jour, à midi, je reviendrai ici, nous signerons cette grande injustice, et je serai libre de m'en aller où il me plaira.

— Accordé.

— Alors, adieu, madame; je vais immédiatement mettre Maupertuis à la porte et payer une bonne réfection à ses mousquetaires, qui sont de fort honnêtes gens.

Il y courut. Maupertuis reçut l'ordre, répondit qu'il allait s'informer de la vérité de ceci; et lorsqu'il fut bien sûr de son fait, il s'en alla incontinent, à la grande joie de son prisonnier.

Celui-ci passa ses deux jours de congé à se réjouir, à recevoir bonne compagnie, à renouveler connaissance avec quelques seigneurs et quelques dames qui, le voyant hors des mousquetaires, voulurent bien le recon-

naître. Il dépensa plus d'esprit, de malice et de sarcasmes en ces quelques heures, que toute la cour en six mois; il osait tout.

Au moment fixé il parut chez la marquise, elle l'attendait avec les témoins et l'envoyé du sceau. Lauzun fut solennel comme un enterrement. Il ne prononça que fort peu de mots, mais de ceux qui marquent et qui restent. Il apposa sa signature en bas de l'acte, en disant :

— Je souhaite que ces biens portent à M. du Maine plus de bonheur qu'à moi ; je souhaite surtout que Mademoiselle ne se repente jamais de ce qu'on lui fait faire. Madame, j'ai l'honneur d'être votre empressé serviteur. Messieurs, vous n'avez plus besoin de moi, tout est consommé.

Il tourna sur ses talons comme dans sa belle jeunesse, et s'en alla chez lui. Il y devait trouver l'ordre du roi de le laisser circuler partout le royaume. Il vint un exempt le prévenir que cet ordre n'était pas revêtu des formalités nécessaires, mais qu'on le lui remettrait à l'intendance à Moulins, quand il y passerait. Il n'en demanda pas plus et resta encore une semaine, pour voir deux ou trois

personnes qui l'en avaient prié. Madame de Montespan partit le même soir, triomphante et enchantée.

Le comte s'en alla à Moulins, si joyeux d'être libre, de s'arrêter et de marcher à sa fantaisie, qu'il ne pouvait s'en taire. Il entra à l'intendance, comptant y recevoir sa patente et formant tous les projets de son séjour à Paris et dans ses châteaux, se réjouissant, bien qu'il en ait dit, de revoir Mademoiselle et de reprendre auprès d'elle sa position dont il avait à peine goûté. On lui remit, non pas ce qu'il attendait, mais un ordre de se rendre à Angers et d'y résider jusqu'à ce que le roi lui fît connaître sa volonté ultérieure.

— Quoi! c'est là ce qu'on m'a fait payer si cher! dit-il; oh! cette perfide Montespan, si je la tenais!

Il fallut obéir et s'en aller à Angers. Là, madame du Romeray, sa sœur, lui donna un nouvel ordre de séjour, qui s'étendait à l'Anjou et à toute la Touraine. Il y resta quatre ans, jugez!

Cependant le duc du Maine fut conduit chez mademoiselle de Montpensier, pour lui

offrir ses remerciements ; elle le reçut aigre-doux. Afin de lui faire honneur, ajouta-t-on, on fit prendre au bâtard ses livrées, qui étaient celles de Gaston, c'est-à-dire du frère de Louis XIII. Le biais frappa tout le monde. Il les a toujours gardées depuis, ainsi que le comte de Toulouse. Mademoiselle ne pouvait souffrir ces enfants, et depuis qu'on avait fait M. du Maine son héritier malgré elle, elle le prit en horreur.

Ce fut bien pis quand elle vit qu'on l'avait trompée et qu'on ne lui rendait pas celui qu'elle payait si cher. Elle éclata et fit des cris et des plaintes qu'on n'écouta pas ; enfin lassée, un beau jour qu'on lui envoyât le petit duc, à l'ordinaire, au lieu de lui tourner le dos, comme elle le faisait, elle l'emmène avec elle dans son carrosse, chez Monsieur, où il y avait toujours à cette heure nombreuse compagnie.

Comme on le vit entrer avec elle, on s'étonna, on connaissait son antipathie.

— Oui, dit-elle, c'est mon héritier forcé, je l'ai conduit ici pour lui parler devant vous, Monsieur, et lui donne une commission dont il s'acquittera, j'en suis sûre. Venez

dans le cabinet de Monsieur, Madame ne sera pas de trop, ajouta-t-elle, vous serez libre ensuite, monsieur le duc du Maine, je ne vous retiendrai point.

Ils allèrent donc dans ce cabinet, et, quand ils furent assis, l'enfant debout entre eux, car elle ne lui accordait même pas une escabelle en sa présence :

— Monsieur le duc du Maine, vous allez bien retenir ce que je vous dirai et vous le répéterez au roi, sans y rien changer, me le promettez-vous ?

— Oui, mademoiselle.

— Je suis lasse d'attendre, lasse d'avoir été rançonnée et trompée, cela ne peut plus durer ainsi ; si l'on ne me rend pas M. de Lauzun, s'il n'est pas ici avant un mois, je ne puis vous ôter ce que je vous ai donné, malheureusement, mais je suis maîtresse de mes biens pendant ma vie, et je vous les saccagerai de telle sorte, je couperai si bien mes bois, j'abattrai mes châteaux, je brûlerai mes fermes et je ferai par-dessus, un tel vacarme, que toute la cour en retentira. Je crierai sur les toits la façon dont on m'a abusée, le roi en sera mauvais marchand. Vous comprenez

tout cela et vous le direz tel que je le dis. L'esprit et la malice de votre mère ne vous manquent point, je m'en rapporte à vous. Allez donc maintenant, j'attends la réponse.

Le lendemain le duc du Maine revint la bouche en cœur et le visage épanoui. Il apportait à sa noble cousine une lettre qui rappelait le sieur comte de Lauzun de son exil, en lui permettant d'habiter Paris, de circuler dans tout le royaume, à la condition de ne pas approcher de plus près de deux lieues de partout où serait le roi.

On connaissait Mademoiselle, on la savait fort capable d'exécuter ses menaces et plus encore, on eut peur et on lui accorda sa demande, ses pleurs n'eussent rien obtenu.

Elle expédia une demi-heure après un courrier à M. de Lauzun, en le suppliant de se mettre en route sur-le-champ et en lui disant qu'elle l'attendait avec toute l'impatience de onze ans passés sans le voir!

XIX

Il arriva ! Ce fut une entrevue pleine de larmes et d'attendrissement. Il se jeta aux genoux de la princesse, lui jura qu'il n'avait pas vécu loin d'elle et qu'il se mourait, non pas de la prison, mais de l'absence. Elle était si heureuse qu'elle eût ce jour-là donné sa fortune entière, si on la lui avait demandée. Heureusement personne n'y songea.

Lauzun ne demeura pas au Luxembourg, mais il y passa tout son temps et même les

nuits, pendant le premier mois. Mademoiselle était enivrée. Quant au comte, cela ne lui suffit plus bientôt, il ne voulut pas rester davantage à contempler les cinquante-sept ans de la princesse, on commença de retourner dans les assemblées. Il se mit au jeu, il joua fort heureusement, sans que jamais un mot se prononçât sur lui à cet égard, il demeura net et inattaquable, tout en gagnant fort gros. Mademoiselle se plaignit bien un peu de le moins voir, ensuite elle en prit son parti, du moins elle cessa de le tourmenter, jusqu'à ce qu'on lui fit croire qu'il ne la quittait pas pour jouer seulement.

Alors ce furent des cris, des scènes, des tumultes à le rendre fou, il fut sur le point de s'écrier, comme à Bourbon, mais par un autre motif :

— Qu'on me ramène à Pignerol !

Madame de Nogent lui suggéra une pensée, celle de s'en aller à Londres. Jacques II régnait alors, il l'avait connu au temps de son exil, ils avaient été jeunes ensemble, la cour d'Angleterre était brillante, on y jouait beaucoup et fort gros, Lauzun trouva l'idée excellente, il se débarrasserait de sa femme, et il

s'amuserait à sa guise. Il adressa au roi une demande, le roi lui permit de partir, Mademoiselle poussa les hauts cris, il la calma en promettant de venir bientôt, ce qu'il n'avait pas l'intention de faire, bien entendu.

Lorsque le comte arriva en Angleterre, la Révolution couvait déjà, il fut reçu par le pauvre roi comme un ancien ami, un appui et un conseiller. La reine Marie d'Est, la seconde femme de Jacques était une charmante princesse. En première noces, il avait épousé, n'étant encore que duc d'York, et du vivant de Charles II, la fille de mylord Clarendon, chancelier du royaume. Après elle il épousa la princesse de Modène, fort jeune encore et très belle, c'est la même que nous avons connue si longtemps à Saint-Germain, et qui est devenue une sainte.

Alors il n'en était pas tout à fait ainsi, Italienne et jeune, elle avait du feu dans les veines, elle avait de l'éclat dans l'esprit, elle aimait le plaisir. Le roi n'était pas aimable, il était vieux, d'ailleurs il la trahissait pour des maîtresses, qui ne la valaient pas. Elle chercha d'abord à se distraire, la conversation du

comte l'amusa, elle le reçut dans ses particuliers. Il chercha à lui plaire, il pensa qu'il serait glorieux de réussir à son âge, et lorsque tant de séductions entouraient ce trône, où la reine était assise.

Il se mit à soupirer à ses pieds. Elle en rit d'abord, et le pria de ne pas la brouiller avec sa cousine de Montpensier.

M. de Lauzun ne se découragea pas, il continua, la reine ne l'écouta point d'une façon avouée, mais elle ne lui défendit pas de parler d'amour, c'était beaucoup, il en profita, il en abusa même, car il se posa en serviteur passionné et soumis.

Mademoiselle ouït parler de cette galanterie et la voilà aux champs. Elle écrivit lettres sur lettres, elle supplia, elle ordonna à l'infidèle de revenir. Il répondait par de grandes tendresses, des respects infinis, il se défendait des accusations, et ajoutait qu'il ne pouvait quitter le roi et la reine, malheureux et entourés de sujets rebelles. Ils l'honoraient de leur amitié, et il y aurait lâcheté insigne à déserter ce poste dangereux. Mademoiselle ne pouvait le conseiller à son serviteur.

Mademoiselle ne l'eût peut-être pas con-

seillé à son serviteur, mais elle l'ordonnait à son mari, qui n'obéissait guère.

Enfin le moment de la catastrophe arriva. L'infortuné monarque se vit abandonné et trahi de toutes parts, le prince d'Orange avait séduit jusqu'aux favoris de Jacques. Les plus grands périls le menaçaient, il songea à y soustraire la reine et le prince de Galles, en les envoyant en France, sous la protection de son puissant allié.

C'était là une entreprise difficile et téméraire, qui demandait un ami dévoué ; d'un autre côté la reine ne pouvait consentir à le quitter et à sauver sa vie lorsque celle de son époux était menacée. Un matin ils débattirent ce sujet devant M. de Lauzun, qui, consulté par eux, appuya le projet des meilleurs raisonnements, dont le principal fut la nécessité d'arracher le prince de Galles aux ennemis de sa maison.

— Que Vos Majestés daignent se confier en moi, que la reine me permette de dévouer ma vie à son salut et à celui de son auguste fils, je me charge de les conduire sains et saufs jusqu'à Calais. Mais il faut se hâter, on n'a encore aucuns soupçons de nos désirs, les

espions dont cette cour est pleine ne les ont point encore écumés. Quelques jours de retard et ils sauront tout, les ports seront gardés, il nous sera impossible de nous échapper d'ici.

—Monsieur de Lauzun, je vous remercie, je vous remercie du fond du cœur, je n'en attendais pas moins de vous, je remets en vos mains la reine et mon fils.

—Monsieur de Lauzun, continua la reine, emportez mon fils, sauvez-le, cela sera plus facile, quant à moi je ne quitterai pas le roi, je veux mourir à ses côtés.

Ce débat de générosité dura longtemps, enfin le roi le fit cesser par un ordre absolu, et dès-lors, M. de Lauzun n'eut plus qu'à chercher les moyens de réussir.

La hardiesse et la volonté ne lui manquaient pas. Il s'ingénia et comprit qu'il ne devait prendre confiance en personne, en ce royaume où tout était vendu. Il avait un valet de chambre français, aussi hardi et rusé que lui-même, il l'envoya à Portsmouth, afin de négocier leur passage et de tout préparer. S'embarquer à Londres, il n'y fallait pas penser, trop d'yeux étaient ouverts, trop de sur-

veillants gardaient les navires, et la reine était trop connue pour qu'elle pût espérer de cacher sa présence.

Le valet se procura un petit bâtiment côtier, entaché de contrebandes, accoutumé à se tirer d'affaires au milieu des recherches de la police. Il paya le patron juste assez pour le contenter et le faire croire à l'histoire qu'il lui fit sans lui donner des soupçons de plus.

Son maître, un seigneur français, dit-il, avait épousé secrètement une dame de haute qualité et en avait un fils : la famille avait découvert le mariage et les voulait séparer. Ils avaient donc résolu de passer en France, afin de se soustraire à cette tyrannie et de parlementer de loin avec leurs parents. Il leur fallait beaucoup d'adresse pour s'échapper, ils comptaient sur lui et ils le récompenseraient bien.

Les conventions furent réglées, le bâtiment devait les attendre à quelque distance du rivage, non pas dans la ville, mais aux environs, une barque irait les chercher, et le capitaine se faisait fort de les débarquer où ils voudraient, il passerait à travers tout, il en

avait l'habitude et il ne craignait pas qu'on l'arrêtât.

Le valet revint annoncer les arrangements pris. Le roi était alors courant le pays, la reine devait le quitter avant sa rentrée à Londres, sans quoi il n'y fallait plus penser, je l'ai dit. On s'approcha le plus possible de Southampton, et, un soir choisi pour le départ, la reine se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Elle avait beaucoup de vapeurs d'ordinaire.

Une seule personne était dans sa confidence, une Italienne, qui ne le quittait jamais. Elles préparèrent tout, habillèrent le prince de Galles et passèrent en prison les heures qui les séparaient des adieux.

A dix heures, le roi, libre de ses courtisans, vint les embrasser ; ils mêlèrent leurs soupirs et leurs larmes jusqu'au moment où M. de Lauzun parut :

— Monsieur de Lauzun, dit le roi d'une voix tremblante, je vous confie ce que j'ai de plus cher, l'espoir de l'Angleterre et de ma race.

— Sire, ou je mourrai, ou j'accomplirai le vœu que j'ai fait de remettre Sa Majesté et le

prince entre les mains de mon maître, votre allié, le roi de France.

— C'est bien, et j'ai toute confiance en vous, votre valeur m'est connue et votre parole est pour moi sacrée.

— Ah ! sire, s'écria la reine, que ne puis-je partager vos dangers !

— Madame, vous êtes reine et vous êtes mère avant que d'être épouse, vous emportez avec vous le salut de ce royaume, si Dieu veut que je succombe, comme mon père, sous la hache de mes ennemis. Allez donc ! et soyez forte, notre avenir est à ce prix.

Les adieux furent déchirants : la reine ne pouvait s'arracher des bras de son époux, il fallut l'enlever. M. de Lauzun bouillait d'impatience, la fidèle Fiamma aussi. Enfin, ils descendirent par une issue dérobée. Le laquais de Lauzun, bien armé, gardait la porte d'un petit degré, conduisant à une cour écartée. Il ne quitta son poste que lorsque les fugitifs furent éloignés, et les rejoignit après. Le canot les attendait au lieu convenu ; ils y montèrent tous, et bientôt ils se trouvèrent relativement en sûreté sur les planches du bâtiment.

La mer était assez bonne en ce moment, bien que le temps fut couvert et la lune cachée. Ils mirent à la voile et partirent. On coucha le petit prince dans la cabine, Fiamma resta près de lui, la reine et le comte demeurèrent sur le pont et causèrent à voix basse, en italien, après s'être adroitement assurés qu'on ne les comprenait pas.

M. de Lauzun voulait faire l'amoureux bien respectueux de Marie d'Est, je l'ai dit. Il tourna donc quelques phrases sur son dévouement et sur son bonheur, sur ce qu'il ne changerait pas son sort pour celui des plus grands monarques, pas même pour celui du roi d'Angleterre.

— Car il ne peut que vivre pour Votre Majesté, tandis que je vais peut-être mourir à ses pieds, disait-il.

C'était là du pathos digne de mademoiselle Scudéri et de l'Astrée, et, le beau de l'affaire, c'est que lorsqu'il parlait ainsi, il pensait de même. Accoutumé à une exagération, dans sa jeunesse, où c'était la mode, il ne put jamais s'en guérir, même avec moi, je l'en aurais bien dispensé.

La reine, accoudée sur le bord du vaisseau,



l'écoutait sans répondre. A cette époque, elle avait beaucoup de roman dans la tête, la situation y prêtait aussi. Lauzun assurait qu'elle le voyait de bon air, beaucoup sont de son avis. Il est certain qu'elle lui laissa baiser sa main à plusieurs reprises pendant cette nuit mémorable, et qu'elle ne lui imposa pas silence quand il lui parla d'amour; c'était presque un encouragement, il n'en fallait pas autant à un homme aussi avantageux que celui-là.

Vers le matin, la reine s'assoupit et se coucha. Quant à son chevalier, il semblait de fer et rien ne le fatiguait, il ne ferma pas les yeux et surveilla les mouvements de l'équipage. Le vent s'éleva, le navire fut balloté et le patron se montra assez inquiet de ce changement, qui le rapprochait des côtes d'Angleterre; à peine avaient-ils passé l'île de Wight.

Le valet du comte, qui restait en sentinelle à la porte de la cabine de la reine, remonta tout à coup vers son maître, l'air tout effaré.

— Monsieur, dit-il, prenez garde, je viens d'entendre vos gens causer entre eux; je ne

sais ce qu'ils veulent dire, mais assurément il y a un complot.

— Et que peuvent-ils désirer ? Ne sont-ils pas payés au-delà de leurs espérances ?

— Peut-être avez-vous parlé là-haut avec la reine, et ils ont entendu ce que vous disiez ; peut-être quelqu'un d'entre eux la connaît-il. Enfin, je ne sais, mais soyez sur vos gardes.

Le comte profita de l'avis, sans en deviner encore toute l'importance. Il s'aperçut, en effet, d'allées et de venues singulières, de conciliabules, de discours tenus à voix basse, surtout entre le capitaine, le second et son matelot aux cheveux noirs, à l'œil brillant, au teint jauni, qui ne pouvait être assurément ni un Anglais ni un enfant de nos côtes de Bretagne et de Normandie.

Au lever du soleil, la terre lui parut tout proche, non pas la terre de France, mais celle qu'il désirait si passionnément fuir. Ses soupçons augmentèrent. Avant de les laisser deviner, il s'approcha du groupe, qui ne se séparait pas ; la conversation cessa tout à coup.

— Nous n'avançons pas, dit-il.

— La mer est fort grosse, monsieur, le vent est contraire, et nous aurons peut-être ce soir quelque tempête qui nous jettera dans l'Océan plus loin que nous ne voulons, ou qui nous brisera sur quelque récif.

— Nous n'avons pas encore perdu de vue cette île maudite, et néanmoins nous naviguons depuis plusieurs heures. On aurait beau jeu de nous poursuivre.

— Ma foi! monsieur, je ne saurais l'empêcher.

Les yeux du comte ne quittaient pas le matelot, posé hardiment devant lui, écoutant tout sans rien dire.

— Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il.

— Bambo, monsieur, pour vous servir.

— De quel pays es-tu ?

— De Venise la belle, monsieur; et ce pays-là en vaut bien un autre.

Un Italien! Ils avaient été entendus! Comment cet homme avait-il échappé, la veille, à sa surveillance? Il l'apercevait pour la première fois.

— Je suis de Venise, reprit le rusé coquin; mais j'ai habité bien d'autres villes :

Naples, Gênes, Milan, Verone, Modène...

Il s'arrêta avec une intention évidente, ou voulait montrer à Lauzun qu'il était découvert ; les conditions viendraient ensuite, sans doute. Il était trop fin pour faire semblant de comprendre.

— Il paraît cependant que toutes ces villes ne t'ont pas offert de chances favorables, puisque te voilà sur la Manche et si loin de tes compatriotes.

— Que voulez-vous, monsieur? Je suis trop honnête homme, cela me fait du tort.

Le comte tourna sur ses talons et retourna à l'autre bout du bâtiment, afin de regarder la situation en face et de se consulter avec lui-même avant d'agir. Il fallait tout cacher à la reine; elle devait ignorer ce nouveau péril, on ne l'eût point trouvée préparée. Il avait avec lui tout un arsenal; sa décision de la défendre jusqu'à la mort était bien prise, et ceux qui le connaissaient n'en ont jamais douté.

Pourtant il était seul, il ne pouvait compter que sur son laquais, et l'équipage se composait de quinze hommes déterminés. Ce danger n'était pas le seul : ils condui-

raient le bâtiment à leur guise, sans qu'il lui fût possible d'en empêcher ; ils le feraient entrer malgré lui dans le premier port d'Angleterre qu'ils rencontreraient ; ils livreraient la mère et son fils ; il n'avait aucuns moyens de s'opposer à leur trahison. Il en tuerait quelques-uns certainement, mais il finirait par succomber à son tour. Que faire alors?

La reine, qui parut sur le pont, avec le prince de Galles, vint interrompre ses réflexions. Sa présence le contraria vivement. Aux regards échangés entre ses adversaires, il comprit qu'on voulait le rendre témoin de ce qui allait se passer, afin d'avoir meilleur marché de lui apparemment.

— Eh bien ! monsieur, où sommes-nous ? demanda-t-elle? approchons-nous de votre patrie?

Lauzun salua en balbutiant une réponse inintelligible.

— Quelle est cette terre que nous voyons à gauche? Avons-nous donc viré de bord, cette nuit? Changez-vous de destination? Nous dirigeons-nous vers la Bretagne?

— Je ne sais trop, madame, la mer est



mauvaise, le brick n'obéit pas, le patron craint une tempête.

— Une tempête! et mon fils, monsieur! mon fils!

— Dieu nous protégera, madame; il ne permettra pas que l'héritier de tant de rois succombe, et d'ailleurs, cet homme peut se tromper.

— Mais s'il ne se trompe pas, monsieur? Ne vois-je pas les vagues menaçantes? n'ai-je pas senti le vent? n'ai-je pas été réveillée par le mouvement accéléré du navire? Oh! ne me cachez rien; aidez-moi plutôt à obtenir de ces hommes qu'ils nous débarquent sur quelque plage écartée, jusqu'à ce que l'orage s'apaise et que nous puissions continuer notre route. Hélas! hélas! à quelles épreuves suis-je destinée?

— Madame, j'ai connu dans ma jeunesse une autre reine d'Angleterre, l'épouse du roi martyr, la fille du grand Henri, la mère de votre époux; comme vous, madame, elle était fugitive, comme vous elle était mère, comme vous elle se trouvait au milieu des ennemis et des dangers de toutes sortes. Permettez-moi de vous le dire, elle n'oublia

jamais les grandes destinées qui l'attendaient, elle brava ses ennemis, elle affronta les dangers, et si elle ne put sauver la tête de son mari, elle sauva ses enfants et les conserva à leurs sujets.

Il lui dit ces paroles à voix basse, appuyés tous les deux sur le bord du bâtiment : nul ne les entendit que la reine, dont elles réveillèrent l'énergie.

— Je vous remercie, monsieur de Lauzun, dit-elle, vous me rappelez à moi-même ; c'est un service d'ami, je ne l'oublierai pas plus que les autres. Maintenant, je me remets, ainsi que mon fils, entre les mains de Dieu, et je le supplie de ne pas plus m'abandonner que je ne m'abandonnerai moi-même.

Un éclair éblouissant, suivi d'un coup de tonnerre terrible, lui coupa la parole.

XX

En un clin d'œil les flots furent soulevés, le vent mugit, et la tempête éclata dans toute sa force.

— En bas! leur cria le capitaine, en bas! vous gênez la manœuvre; il ne s'agit pas ici d'un jeu d'enfant.

La reine ne se le fit pas répéter. Au coup de foudre, elle s'était signée et avait enlevé son fils des bras de Fiamma; il lui semblait qu'elle le défendrait mieux elle-même. Elle l'emporta dans la cabine, où M. de Lauzun la suivait, et tous les deux s'y enfermèrent

avec leurs serviteurs. La reine priait, le comte marchait, ou plutôt essayait de marcher de long en large. Le roulis était trop violent. Il dut se cramponner auprès de la fenêtre, par laquelle, malgré ses efforts, il lui fut impossible de rien apercevoir; les vagues la masquaient complètement.

— Oh! ma vie pour quelques heures de calme! disait-il. Que je puisse voir débarquer Votre Majesté sur la terre de France, et que je meure après, que m'importe!

La reine leva sur lui un œil plein de larmes et de résolution en même temps.

— La mère du Sauveur n'abandonnera pas une mère, monsieur, répliqua-t-elle; j'ai confiance en elle et en vous.

— Merci, merci, madame. Votre confiance et votre courage sont ma plus belle récompense. Il me semble que les éléments se calment un peu.

Il se trompait. La tempête se déchaînait, au contraire, avec plus de furie. Cette coquille de noix dansait sur la mer, et semblait prête à submerger à chaque instant.

— Mon Dieu! disait Fiamma, c'est notre dernier jour!

La porte s'ouvrit avec fracas, et le capitaine, à moitié ivre, se montra, suivi de son second. M. de Lauzun se précipita vers eux, un pistolet à chaque main.

— Hors d'ici, marauds! s'écria-t-il; que voulez-vous?

— Parbleu! ce que nous voulons, nous voulons nous entendre avec vous, monsieur, et aussi avec madame la reine. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver, et nous venons savoir si vous consentirez à l'employer.

— La reine! la reine! Que dites-vous, la reine?

— Oui, monsieur; la reine et le prince de Galles, encore. Il ne faut pas jouer au fin avec nous. Bambo, qui est de son pays, a entendu ce que vous avez dit, et ensuite il l'a reconnue. Nous allons échouer sur les côtes d'Angleterre, si nous n'entrons pas dans le port de Brighton ou si nous ne combattons pas le vent pour nous tourner vers les côtes de France. Il s'agit de choisir, et c'est à votre disposition. Si vous refusez nos propositions, comme je ne compte pas perdre mon navire, j'entre à Brighton et je livre au parlement les personnes, qu'il sera enchanté de tenir entre

ses mains. Un bon Anglais ne peut agir autrement, vous en conviendrez.

— Drôle! interrompit Lauzun, achève de nous faire connaître tes exigences, et rien de plus, ou tu auras affaire à moi.

— Monsieur, je sais que la patience des seigneurs français est courte, et je tâcherai de n'en point abuser. Vous nous avez payé trois cents livres sterling pour enlever une dame de qualité et son fils, c'était généreux, nous n'avons pas à nous plaindre; mais pour la reine d'Angleterre et le prince de Galles, c'est un autre prix.

— Je ne sais ce qui me tient de te payer avec une balle dans la cervelle, répliqua l'impatient Lauzun.

— Pas un mot de plus, monsieur, interrompit la reine avec beaucoup de dignité. Puisque je suis reconnue, c'est à moi de commander ici et de traiter avec cet homme. Il est libre de livrer sa souveraine et le fils de ses rois, s'il ne préfère accepter la récompense de son dévouement et de son courage.

En voyant cette femme jeune et belle, les yeux mouillés de larmes, cet enfant presque au berceau, qui se livraient à lui et qui s'en

rapportaient à sa loyauté, cet homme eut un moment d'attendrissement; il se serait jeté à leurs genoux, s'il eût été seul sans doute; mais son second, plus féroce que lui, ne lui en laissa pas le temps.

— Le dévouement et le courage, madame, dit-il, cela vaut deux mille livres sterling, payables ici, à l'instant même. Je vous réponds de vous et de votre fils, quand nous les aurons reçues; et cela, malgré le vent, le tonnerre et la tempête : nous en avons vu bien d'autres. Si vous refusez, vous aurez beau faire des signes de croix, ils ne vous sauveront ni des rochers, ni du parlement, et vous aurez à choisir entre les deux.

— Qui me répond qu'en payant cette somme, vous n'en exigerez pas davantage ensuite? reprit la reine, en modérant par un signe la colère de son défenseur.

Les bandits se regardèrent.

— Si vous avez beaucoup plus que cela ici, il faudra bien le donner peut-être, je ne dis pas le contraire, poursuivit le capitaine. C'est une rude entreprise que de couper un ouragan comme celui-ci, et Dieu sait si nous en pourrons venir à bout.



— Eh bien ! non, dit l'autre, j'ai dit trois mille livres sterling, il ne lui sera pas pris un schelling de plus. Seulement, il me faut encore sa parole royale et celle de ce gentilhomme, qu'après les avoir conduits sains et saufs à Calais, il nous sera permis de nous retirer sans qu'on nous inquiète.

— Je vous la donne, répliqua vivement la reine, pour moi et pour ce seigneur. Quant à l'argent, il vous sera remis sur-le-champ ; mais hâtez-vous de sauver mon fils.

— Ah ! madame, Marguerite d'Anjou et Henriette de France n'ont pas eu plus de force que vous, mais elles eussent résisté davantage à un misérable de cette espèce. Elles n'eussent pas imposé à leurs serviteurs une inaction impossible. Trois mille livres sterling ! je les payerais en coups, si vous ne me reteniez.

— Qu'est-ce que l'argent en semblable occasion ? Fiamma, comptez à ces hommes ce qu'ils ont demandé. La tempête ne cesse point. N'abandonnez pas le navire, dirigez les manœuvres, vos matelots nous feront périr.

— Mes matelots sont aussi habiles que moi, madame, ne craignez rien, ils ont,

comme moi, vu bien des ouragans, et ils connaissent aussi bien que moi ce que peut faire *le sauteur* en pareil cas. Donnez seulement les pièces et vous verrez.

La somme fut comptée, remise à ces coquins, et M. de Lauzun mangeait la garde de son épée, qu'il tenait nue à côté du jeune prince, suspendu au sein de sa nourrice. Ils se hâtèrent de disparaître, les passagers se retrouvèrent seuls. La reine, que le danger ne soutenait plus, se laissa tomber sur son lit, et eut une espèce de convulsion, mêlée de larmes et de cris. Elle fut assez longue, le comte se retira pour laisser à ses femmes la possibilité de la soigner, il remonta sur le pont et trouva les voiles carguées, le bâtiment ne laissa plus de prise au vent et fut dès-lors moins ballotté ; d'ailleurs les nuages s'éloignaient, l'horizon s'éclaircissait un peu, et tout laissait espérer la fin de la tempête. Le capitaine lui montra la mer d'un air joyeux.

— Elle s'apaise, monsieur, le vent tourne déjà. Bientôt il nous portera vers les côtes de France, et l'aurore de demain nous verra, j'espère, en votre pays.

M. de Lauzun ne répondit pas, il avait peine à se contenir. Le salut de la reine dépendait de son impatience. Il se promena sur le bâtiment, examinant, hâtant de tous ses vœux la fin de cette angoisse, que Dieu lui envoya plus tôt qu'il ne l'espérait, six heures après ils entraient dans le port de Calais.

Le roi s'attendait à l'arrivée de la reine d'Angleterre, depuis longtemps il pressait Jacques II de la faire partir, et tout été préparé pour la recevoir dans les villes de la côte normande et de l'Ile-de-France, on ne savait au juste où elle débarquerait.

M. de Lauzun descendit à terre devant elle, pour prévenir le comte de Charost, gouverneur de la ville, afin que celui-ci rendît à la princesse les honneurs qui lui étaient dus. Le premier soin du gouverneur fut d'envoyer au roi un courrier, il se rendit ensuite à bord du petit bâtiment, montant une barque pavoisée qui devait conduire la reine à son hôtel.

A peine y fut-elle arrivée, qu'avant de se reposer, avant de prendre aucuns rafraîchissements, elle demanda une plume et écrivit à Louis XIV uue lettre pleine de sa

joie et de sa reconnaissance, pour l'asile qu'il lui avait offert. Cette lettre finissait ainsi:

« Une seule pensée empoisonne mon » bonheur, sire, et celui que j'aurai à re- » mercier Votre Majesté, en lui présentant » mon fils; il ne m'ont pas permis de vous » présenter en même temps celui auquel le » prince de Galles et moi devons la liberté » et la vie, et qui nous a conduits, à travers » mille dangers, dans ce pays hospitalier, où » les bontés de Votre Majesté nous attendent. » Vous avez banni M. de Lauzun de votre » présence, vous lui avez défendu de se jeter » à vos pieds, je serais bien heureuse si je » pouvais remettre en vos grâces votre fidèle » ami, le plus dévoué et le plus respectueux » de tous les serviteurs de Votre Majesté. »

La reine ne montra point cette lettre, bien qu'elle espérât une bonne réponse. Elle se reposa quelques jours, afin de lui laisser le temps d'arriver, et de ne point se séparer de son protecteur, auquel Mademoiselle écrivit d'Eu, où elle se trouvait, des lettres d'une tendresse effrayante.

Enfin, le courrier revint, avec les dépêches du roi. La reine les ouvrit très émue, et visi-

blement; lorsqu'elle eût achevé de lire, elle se tourna vers M. de Lauzun.

— Monsieur, vous me suiverez, dit-elle, je vous présenterai moi-même à votre roi, qui veut bien vous rendre sa faveur, et qui me promet d'oublier le passé.

—Ah! madame, je vous devrai plus que la vie!

— Je vous dois celle de mon fils, monsieur, vous pouvez tout attendre de la reconnaissance d'une mère.

Le comte eut bien de la peine à modérer sa joie. Sorti de prison depuis quatre ans, il n'avait vu le roi qu'une fois et en avait été reçu avec beaucoup de froideur, malgré le vieux justaucorps à brevet qu'il avait endossé par une flatterie assez insignifiante. Il allait donc reparaître à la cour, reprendre sa place, triompher de ses ennemis! Son ambition se réveilla tout entière. Il avait cinquante-six ans, mais il était jeune et leste encore, il se sentait la vie dure, et il se promit de faire payer cher à la fortune les tours qu'elle lui avait joués.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de Jacquin.

